BIBLIOTHÈQUE STENDHALIENNE

(Appendice aux *Œuvres complètes*)

ADOLPHE PAUPE

LA VIE LITTÉRAIRE

DE

STENDHAL

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VIe

1914

2-10 150,00

PQ
2H36
.P39
1914
SMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lavielittrair00paup

BIBLIOTHÈQUE STENDHALIENNE

Appendice aux *Œuvres complètes*

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

D'ÉDOUARD CHAMPION

BIBLIOTHÈQUE STENDHALIENNE

LA VIE LITTÉRAIRE

DE

STENDHAL

Il a été tiré de cet ouvrage :

Dix exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 10,

Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 11 à 35.

Cent exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 36 à 135.

Onze cents exemplaires sur papier velin des Papeteries Lafuma, de Voiron, numérotés de 136 à 1235.

Exemplaire N° **1,160**

REPRODUCTION INTERDITE

Adolphe PAUPE

LA VIE LITTÉRAIRE

DE

STENDHAL

PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
ÉDOUARD CHAMPION
5, Quai Malaquais, VIe
1914

A M. REMY DE GOURMONT

EN TÉMOIGNAGE DE GRANDE ESTIME

ET D'AFFECTUEUSE SYMPATHIE

A. P.

20 Mai 1912.

PRÉFACE

Depuis l'année 1905, Stendhal a été l'objet d'une renaissance littéraire qui s'est manifestée de toutes parts. Ses chefs-d'œuvre ont été réimprimés, en France et à l'étranger, à un nombre d'éditions qu'il n'avait pas prévu. « Je n'estime que d'être réimprimé en 1900 », écrivait-il en 1832. La postérité lui a donné satisfaction au delà de ses vœux, puisque la treizième édition du *Rouge et Noir* date de 1912, et ce n'est pas la moins estimée. Quant à *la Chartreuse de Parme*, elle figure, traduite en sept langues, dans la Bibliothèque du Stendhal Club.

Le rôle de la critique fut considérable dans cette floraison beyliste. Des esprits originaux, perspicaces et novateurs déchiffrèrent l'énigme stendhalienne avec un rare bonheur, dégageant l'auteur d'*Armance* des préjugés du public et faisant saillir les qualités qui lui ont assuré cette vitalité persistante, voisine de l'immortalité. A cet égard, les études de MM. Paul Léautaud, Pierre Lasserre,

André Suarès et Remy de Gourmont sont à retenir particulièrement pour la vive lumière qu'elles ont projetée sur le caractère et l'art d'Henri Beyle. La *Correspondance*, publiée en 1908, apporta son contingent d'éléments d'investigation et d'appréciation, et ce ne fut pas sa moindre utilité.

Sous le titre de *Bibliographie stendhalienne*, mon éminent confrère, M. Henri Cordier, a bien voulu présenter aux lettrés, avec sa maîtrise habituelle et sous une forme précise et condensée, ce qui pourrait s'appeler l'Histoire de la Renommée d'Henri Beyle, à laquelle M. Edouard Champion, par sa publication des *Œuvres Complètes*, apporte le sceau définitif.

De mon côté, j'offre ici ma glane d'inédits, relatifs aux Œuvres de Stendhal dont ils racontent la genèse et les incidents de publication. J'exprime toute ma gratitude à M. Champion qui a bien voulu ajouter ce petit supplément à sa grande entreprise stendhalienne et à M. Muller qui en a corrigé les épreuves avec un rare dévouement lors de la période où je fus privé de l'usage de mes yeux.

ADOLPHE PAUPE.

1er novembre 1913.

CHAPITRE PREMIER

VIES DE HAYDN, MOZART ET MÉTASTASE. — HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE

I. *Stendhal et ses Livres (Documents inédits).*

Les *Notes marginales de Stendhal*, publiées avec commentaires par M. Blanchard de Farges [1], mentionnant l'existence d'une « annonce-réclame » sur l'*Histoire de la Peinture en Italie*, « rédigée à n'en pas douter par Stendhal lui-même », nous avons tenu à éclaircir le fait, d'autant plus que ce prospectus laissait à supposer une édition de l'ouvrage, datant de 1815 : c'était à la fois de l'inédit et de... l'inattendu ! Voici le résultat de nos recherches, que nous croyons susceptible d'intéresser nos lecteurs.

On sait que l'*Histoire de la Peinture en Italie*, publiée au mois d'août 1817, n'eut aucun succès

1. *Le Correspondant*, n° du 25 septembre 1909.

à son apparition : à peine s'il s'en vendit quelques exemplaires. Seul dans la presse, Louis Crozet en avait rendu compte au *Moniteur*, en un article « mutilé par le journaliste » (n° du 23 septembre), qui fit un peu connaître cet ouvrage, que l'ami d'Henry Beyle, en cela peut-être unique au monde, « savait par cœur [1] ». Le brillant feuilleton que Lingay consacra plus tard à l'œuvre de Stendhal, dans *le Journal des Débats* (n° du 6 mars 1818), désavoué trois jours après, n'eut pas, sur la vente, une influence heureuse. Cette publication, pour laquelle Stendhal s'était endetté de 1.400 francs chez Didot, ne laissait pas de préoccuper l'auteur, impatient de se libérer.

Se trouvant à Grenoble le 14 avril 1818, Beyle écrit au baron de Mareste : « Je vois chez Falcon [2] que, pour vendre, il faut force prospectus. Si nous faisions imprimer chez Chanson le 1er article qui a paru et le second, le tout sur papier fin et en très petits caractères ? On ferait timbrer cela à trois centimes par exemplaire. Il faudrait obtenir du *Journal du Commerce* et du *Journal de Paris*, d'envoyer cela dans le journal [3]. » De retour à Milan, huit jours après, Beyle revient à la charge, persuadé qu'une grande publicité peut seule réparer l'échec de son ouvrage. « Je vois sous mes yeux, chez

1. Cf. *Comment a vécu Stendhal*, p. 101.
2. Librairie et cabinet de lecture. Cf. *Vie de Henri Brulard*, pp. 192-193, du t. I.
3. *Correspondance de Stendhal*, 1908, tome II, p. 71.

Falcon, que, pour vendre, il faut assommer la province de prospectus. Il lui en arrive quatre chaque jour au moins et j'ai vu celui des œuvres de Morellet faire effet sur deux lecteurs de journaux. Si donc, après Fualdès, Budget et Cie, on pouvait faire imprimer, par notre Chanson, *les deux articles de Maisonnette plus six lignes de réplique*, cela ferait une manière de prospectus amusant pour les provinciaux, puisque cela leur apprendrait qu'il y a un nommé Michel Ange. Il faudrait glisser cet imprimé dans *le Journal de Paris* et *le Commerce*. Pardon de vous ennuyer de cette petite affaire, je songe aux 1.400 francs dus à Pierre [Didot] [1]. » Nouveau rappel le 26 août : « Faites-moi donc imprimer l'article à envoyer au *Journal de Paris* [2]. »

C'est ainsi que, dans les premiers jours de septembre 1818, le prospectus fut imprimé chez Chanson, par les soins du baron de Mareste, et tiré à 4.500 exemplaires qui furent encartés dans un numéro du *Journal de Paris*, sauf une trentaine que le baron adressa à son ami, par l'entremise du libraire Jombert (26 septembre).

Stendhal fit relier l'un de ces prospectus à la fin du tome Ier de son propre exemplaire de l'*Histoire de la Peinture en Italie*, en la possession de M. Blanchard de Farges, qui a bien voulu nous le communiquer.

1-2. *Correspondance*, II, pp. 72, 101.

Voici la disposition de cette « annonce-réclame » de 8 pages in-8, dont il n'a été fait mention nulle part, ce qui s'explique par son encartage :

Prospectus.
Histoire
DE LA PEINTURE EN ITALIE
Deux vol. in-8. Prix : 12 francs.
(Les trois derniers paraîtront incessamment.)

à Paris, chez { P. Didot, rue du Pont-de-Lodi, n° 10.
Chanson, rue des Grands-Augustins, n° 10.
Renouard, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.
Delaunay, Palais-Royal, galerie de bois. }

(Suivent 6 pages de texte, imprimé en caractères très fins, à raison de 50 lignes à la page, sans signature.)

Page 8. Annonces

Vies
DE HAYDN, MOZART ET DE MÉTASTASE
Paris, 1817. Un vol. in-8, prix 6 fr. broché, se trouve chez Didot, l'aîné, rue du Pont-de-Lodi ; chez Delaunay, libraire au Palais-Royal.

ROME, NAPLES ET FLORENCE EN 1817
Par M. de Hendhel *(sic)*
Un vol. in-8, prix 4 fr. broché.
Se trouve chez Adrien Egron, libraire, rue des Noyers, et chez Delaunay, libraire au Palais-Royal.

Imprimerie de J.-L. Chanson, rue des Grands-Augustins, n° 10.

Quant au texte de cette réclame, après lecture attentive, nous croyons qu'il est la reproduction amplifiée de l'étude de Lingay, ainsi que le désirait Stendhal, dont la collaboration n'est rien moins qu'évidente. La succincte analyse de l'article des *Débats* qu'a faite M. Arthur Chuquet, ne laisse aucun doute à cet égard : nous avons retrouvé dans le prospectus les fragments cités par l'éminent historien [1].

Le paragraphe sur « *la douleur du* 20 *Mars* » éprouvée une seconde fois par l'auteur, au Musée royal, *pour l'honneur d'un clair-obscur*, nous confirmerait encore dans cette opinion. Le commentateur de Beyle, ignorant l'histoire de la dédicace à Napoléon, si bien débrouillée par M. Paul Arbelet [2], a vu dans cette allusion politique une « palinodie » de Stendhal, alors que, pour des yeux plus clairvoyants et moins prévenus, elle est simplement l'expression des sentiments royalistes, bien connus, de l'écrivain ministériel, attaché à la famille des Bourbons par des liens de toutes sortes [3]. Il peut être agréable et piquant de surprendre Stendhal en flagrant délit de contradiction, mais encore faut-il être sûr de son fait...

Cette publicité n'eut pas l'heureux résultat que Stendhal en espérait, puisque l'*Histoire de la Pein-*

1. *Stendhal-Beyle*, 1902, pp. 259-260.
2. *Soirées du Stendhal-Club*, 2e série, Mercure de France, 1908 pp. 181-207.
3. Cf. *Souvenirs d'Egotisme*, 1892, pp. 101-111.

ture en Italie, saluée à son aurore par Louis Crozet, fut momentanément « enterrée » par cet ami de la première et de la dernière heure, qui désintéressa Didot des 1.770 francs que, tous comptes faits, l'auteur redevait à son éditeur [1].

II. *Stendhal et ses Editeurs (Documents inédits)* [2].

Dans son éloquente analyse de la *Correspondance de Stendhal*, M. Remy de Gourmont, exprimant son goût très modéré pour les lettres à Pauline, déclare « très intéressante, au contraire, la série de lettres, jusqu'alors inédites, où Beyle traite de l'impression, de la mise en vente de ses livres, de ses rapports avec les éditeurs, les revues et les journaux. On y trouverait, ajoute l'éminent critique, les éléments d'une étude curieuse sur la condition d'un homme de lettres vers 1820 [3] ».

Cette appréciation nous encourage à publier quelques documents qui se rattachent à cette partie de la *Correspondance*, la complètent en la corroborant, et forment un appendice intéressant à l'*Histoire des Œuvres de Stendhal.*

1. Cf. *Comment a vécu Stendhal*, p. 190.
2. Collection de M. P.-A. Cheramy, à qui nous en devons l'obligeante communication.
3. *Revue des Idées*, 15 mai 1908, p. 461.

La légende qui représente Henri Beyle « fuyant à l'étranger, à l'apparition de ses œuvres, *pour n'en pas entendre parler* » n'a plus guère de créance aujourd'hui. La *Correspondance complète* ne laisse aucun doute à cet égard ; elle nous montre que Stendhal n'était pas plus indifférent à sa renommée d'auteur, même masqué, qu'au succès matériel de ses ouvrages. Sans doute, ce n'était pas chez lui une question de lucre ou de vanité littéraire, et, comme le dit très bien M. Remy de Gourmont, « Stendhal fut plutôt un amateur, comptant peu sur des gains, plus soucieux de plaire à ses amis qu'à un public ». Lui-même écrivait en 1818, étant à Milan : « Vous savez bien que je ne suis pas auteur à la Villemain. Je fais de ces niaiseries le cas qu'elles méritent ; ça m'amuse ; j'aime surtout à en suivre le sort dans le monde, comme les enfants mettent sur un ruisseau des bateaux de papier . » Voilà une profession de foi des plus modestes. Mais il ajoute aussitôt, avec une joie non dissimulée : « Vous ai-je dit que Stendhal a eu un succès fou il y a quatre mois ? » Et il cite, comme *petit fait probant*, un exemplaire de *Rome, Naples et Florence* lu au café par quatre personnes qui ne voulaient que le feuilleter et se trouvèrent, à une heure du matin, le livre encore en mains [1]. Beyle écrivait cela, en riant, sans doute, de ce *rire* avec lequel

1. *Correspondance*, 1908, Tome II, pp. 114-115.

il accueillait plus tard la gerbe d'éloges de Balzac.

Quant au résultat pécuniaire de ses publications, nous voyons également, dans la *Correspondance*, que Beyle en avait la constante préoccupation au milieu des distractions les plus variées et sous le climat le plus propre à les lui faire oublier. Sa situation de fortune lui interdisait le détachement, de suprême élégance, qu'on lui a prêté.

La vérité, c'est que sa demi-solde de réforme et le viager Fuzier, environ 2.000 francs, qui constituaient, en 1817, son revenu annuel, étaient insuffisants pour assurer son existence d'oisif à l'étranger, curieux de tout connaître, fréquentant la meilleure compagnie, assidu aux théâtres et fervent d'excursions de toutes sortes. Aussi, tout en écrivant « comme on fume un cigare » pour se distraire et se dépenser, Beyle espérait acquérir, par sa plume, le casuel qui lui était indispensable.

De là, cette série de lettres où il s'enquiert de la vente de ses livres, met ses amis à contribution, talonne ses éditeurs, leur demandant des transformations et des comptes, recommande d'inonder la province de prospectus, et finalement se heurte à l'indifférence de ses contemporains qui laissent moisir ses rêveries dans l'arrière-boutique des libraires.

Nous allons entendre, formulée par des chiffres éloquents, la réponse de ces éditeurs du temps de la Restauration, remplis de bonne volonté, mais

légèrement encombrés, puisqu'ils travaillent pour des lecteurs « de 1860 ou 80 ». Ironique et suprême consolation de l'auteur, réduit à escompter sa gloire, sans pouvoir réaliser les « cinq francs par jour » qu'il ambitionnait encore, en 1835, pour écrire des romans « entre deux bougies, dans une petite chambre, au cinquième étage, de la rue Richepanse [1] » !

§

Nous retrouvons ici le baron de Mareste, non pas celui dépeint en quelques lignes par *Henri Brulard*, et « gravé à l'eau-forte » dans les *Souvenirs d'Egotisme* — personnage sec, dur, avare et envieux — mais le baron de la *Correspondance*, ami d'une rare obligeance, d'un dévouement infatigable, s'étant constitué « l'homme d'affaires » du touriste italien, soignant ses intérêts, faisant ses commissions, ne reculant devant aucune démarche pour assurer ses succès d'auteur, après l'avoir « critiqué ferme [2] ».

En 1817, au début de leurs relations, Beyle avait donné de judicieux conseils au baron pour l'acquisition d'une propriété dans l'Isère, et ce petit service d'intérêt avait cimenté leur amitié. A l'époque

1. Cf. *Correspondance*, 1908, tome III, p. 141.
2. Cf. *infra*, chap. II, *Rome, Naples et Florence*, II, *Critiques amicales*.

où Stendhal écrivait ses *Souvenirs* (1832), il avait oublié les bons offices du baron, sans doute effacés de sa mémoire par dix ans de discussions, mais en 1818, sa reconnaissance se traduisait par des lettres étincelantes de verve et d'esprit.

I. — PRÉFECTURE DE POLICE

Paris, le 14 mai 1818.

J'ai l'honneur de saluer M. Didot et de lui transmettre le billet que j'ai reçu de M. Beyle, mon ami, par lequel il est prié de me remettre dix exemplaires de la *Vie de Haydn* et dix de l'*Histoire de la Peinture en Italie* [1].

Le porteur du présent est un homme sûr à qui M. Didot peut en toute confiance remettre les ouvrages ci-dessus désignés. M. Beyle désirant savoir combien il a été vendu d'ex[emplaires] de *la Peinture* et de *Haydn*, j'ai l'honneur de le prier de vouloir bien me donner cette information et de me mander en même temps quel est le prix de ces deux ouvrages.

[DE MARESTE]

II. — P. DIDOT L'AINÉ
Chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel
Imprimeur du Roi
de la Chambre des Pairs et de la Cour Royale
rue du Pont-de-Lodi, n° 6, près celle Dauphine.

Monsieur

L'*Histoire de la Peinture* a été imprimée à 1.000 Ex.
D'après les ordres de M. Beyle, j'en ai remis :

1. Cf. *Correspondance* 1908, II, p. 75.

à la Police	5 Ex.
à M. Crozet, pendant l'impression	10 —
à M. Renouard	104 —
à l'auteur, M. Beyle	50 —
à M. Chanson, libraire	50 —
à M. Delaunay, id	50 —
à M. Mongie, id	50 —
Envoyé à Londres	50 —
Remis aux journalistes	16 —
à vous, Monsieur	10 —
J'en ai à peu près vendu 25	25 —
	420 —
Il m'en reste par conséquent	580 —

Le prix est de 12 fr., et de 10 fr. pour le libraire.

Quant aux *Lettres sur Haydn*, il m'en reste toujours à peu près 800 ex., la vente ayant été à peu près nulle depuis la réimpression des titres. Le prix de l'ouvrage est de 5 fr. pour le libraire, et de 6 fr. pour le particulier.

J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.

pour DIDOT L'[AIN]É.
(S. illisible).

Je vous prie d'avoir la complaisance de faire passer l'incluse à M. Beyle dont j'ignore l'adresse.

à Monsieur de Mareste
chef du bureau des passeports
à la Préfecture de Police
Paris.

[*Note du baron*, en tête et en travers de cette lettre :

J'ai envoyé à Jombert, libraire, le 15 mai 1818, 8 exemplaires de l'*Histoire*, pris chez Didot, plus 8 exemplaires d'*Haydn*. — Gardé deux exemplaires *Histoire*, 1 exemplaire *Haydn*. Remis 1 exemplaire *Haydn* à Lingay.]

III. — PIERRE DIDOT AU BARON DE MARESTE.

S. d. [Juillet 1818].

J'ai l'honneur de vous adresser, suivant les ordres de M. Beyle, 8 exemplaires des titres nouveaux de *Haydn*, dont sûrement il vous a indiqué l'usage. Je vous remets aussi un compte et une lettre qu'il vous prie d'avoir la complaisance de lui faire passer.

J'ai l'honneur de vous saluer avec considération.

[*Note du baron* :

Envoyé le tout, compte, lettre et titres de l'ouvrage, le 19 mars 1819.]

p. DIDOT l'aîné
(S. illisible.)

On sait qu'au mois de novembre 1817, Stendhal avait eu l'idée, pour ranimer la vente de son premier ouvrage, d'en faire brocher 300 exemplaires avec un nouveau titre : celui de *Vies de Haydn*, etc., substitué à : *Lettres écrites de Vienne*, etc. C'est ce qu'on appelle la deuxième édition, qui est, en réalité, la première... rajeunie. A cette occasion, Beyle avait commandé à son éditeur 2.000 affiches, avec indication « de les faire poser, par vingt ou trente, très haut [1]. » Précautions superflues, sans doute, car le 25 janvier 1818, l'auteur écrivait à son ami : « Faites vendre les *Vies de Haydn*, si vous pouvez... Songez qu'il y a *huit cents orphelins* qui pleurent en magasin, et huit cents orphelins à quatre francs [2] ! »

1-2. *Correspondance*, 1908, II, pp. 38, 54.

Et six mois après, il écrivait au baron : « Faites donc louer les huit cents exemplaires de l'*Haydn*. Voilà l'essentiel [1]. » Vains efforts ! Le stock était encore intact en 1831, époque à laquelle Stendhal payait, avec ses émoluments de consul, les frais de magasinage de quinze années.

Quant à l'*Histoire de la Peinture en Italie*, la lettre et la note suivantes nous renseignent sur son sort et ses pérégrinations :

IV. — PIERRE DIDOT A HENRI BEYLE.

Paris, 8 octobre 1819.

Monsieur,

J'ai vu les libraires auxquels vous avez déposé votre ouvrage sur *la Peinture*. — M. *Chanson*, qui a reçu 50 exemplaires, a dû vous écrire à ce sujet, il y a deux jours ; et il paraît que, d'après son compte, il lui en reste 25 et que le produit des 25 vendus compense des frais d'impression faits chez lui [2]. — *M. Renouard* a vendu les 104 exemplaires ; ainsi il vous les règlera à votre première réquisition. — M. *Delaunay* a vendu 30 exemplaires sur les 50 et me propose de m'en remettre le prix. — M. *Mongie* n'a pas eu de débit ; il lui en reste à peu près 8 sur 13.

Voilà, Monsieur, le résultat des différents dépôts dont vous demandez la note.

Je vous envoie par le porteur les 30 exemplaires des *Lettres sur Haydn*, ce qui complète la demande que vous m'avez faite.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

pour DIDOT L'[AIN]É
(S. illisible.)

1. *Correspondance*, 1908, II, p. 92.
2. Le prospectus pour l'*Histoire de la Peinture en Italie*, tiré en septembre 1818 à 4.500 exemplaires.

V. — NOTE DU BARON DE MARESTE. — 1819.

M. Jombert n'ayant pu, faute de local, prendre chez lui 200 exemplaires de *l'Histoire* et 100 de *Haydn*, ils ont été pris chez M. Didot, déposés chez M. Chanson, rue des Grands-Augustins, n° 10, et tenus à la disposition de M. Beyle.

25 octobre 1819.

28 fr. à payer à M. Jombert, sur les 40 fr. Envoyé à M. Jombert les livres laissés ici par M. Beyle.

1819.

Remis le 29 octobre, par ordre de M. Beyle, à M. Jombert les livres laissés à l'hôtel de Bruxelles et envoyés à Grenoble à Mme Périer-Lagrange.

16 mars 1820.

D'après la lettre de Beyle du 3 mars [1], j'ai engagé Egron à envoyer à Delaunay les 20 exemplaires [de *l'Histoire de la Peinture*] qui lui restent de Stendhal, en invitant le sieur Delaunay à les vendre de 6 à 10 fr. s'il peut, comme étant les derniers d'un ouvrage dont la première édition est épuisée.
— Id. — Envoyé à Chanson le billet de B[eyle] relatif à 30 bons pour 10 exemplaires de *l'Histoire*.

Nullement découragé par l'insuccès de ses premières œuvres, Stendhal songeait, à cette époque, à faire imprimer son Essai sur l'*Amour*, sinon gratuitement, au moins à peu de frais, aussi, dans cette même lettre du 3 mars, s'était-il enquis du prix de revient le plus modique. La note du baron se termine par ces lignes qui répondent à cette question :

1. *Correspondance*, 1908, II, p. 172.

L'*Amour*, demande faite par Stendhal : l'ouvrage fera 9 feuilles in-18 à 45 fr. la feuille — tiré à 200 exempl., cela ferait 405 fr. On paye ordinairement moitié d'avance et l'autre moitié à 3 mois de date.

Répondu les 17 et 18 mars = 12 pages pas moins.

§

Nous passons en Angleterre, où nous allons voir comment l'*Histoire de la Peinture* fut accueillie. Le 25 mars 1820, Beyle avait envoyé au libraire Dessurne à Londres, de nouveaux titres où l'énigmatique *M. B. A. A.* était remplacé par *M. de Stendhal* — mesure propre, selon l'auteur, « à lui ouvrir les ateliers des artistes dont il comptait particulièrement s'occuper en Angleterre [1] ». A cet envoi était jointe la recommandation de distribuer gratis des exemplaires aux journalistes, libraires, sociétés d'art, etc. Voici les remerciements de l'un d'eux :

VI. — J. B. WARDING A HENRI BEYLE.

Rue Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, n° 12, Paris,

20 April 1820.

Sir,

One of my friends, who expected to have the honour of seeing you in London, promised to express my thanks for the valuable present of the « Histoire de la Peinture en Italie », but I find that his short stay in that city deprived him of that

1. *Correspondance*, 1908, II, p. 180.

pleasure, and I pray you to excuse me in not acknowledging at an (illisible) from the receipt of this interesting work.

I am, Sir, with great respect, your most obliged servant,

J. B. WARDING.

à Monsieur le comte de Stendhal
par M. Dessurne,
124 Newgate Street,

VII. — DESSURNE AU BARON DE MARESTE.

Londres, le 26 mai 1820.

J'ai bien reçu par M. Guillon la lettre obligeante que vous avez bien voulu m'adresser, accompagnée de nouveaux titres à substituer à l'ouvrage de notre ami commun, M. Beyle A mon retour ici, ce qui n'eut lieu que le 5 courant, je trouvai une lettre de lui, sous la date du 25 mars dernier, dans laquelle il m'annonçait ce changement. Je vais suivre ses instructions et faire même une annonce dans le *Morning Chronicle*, en relatant le compte avantageux qui a été rendu de cet ouvrage dans l'*Edinburgh Review*, n° 64. Je désire que cette nouvelle tentative soit accompagnée de plus de succès que les premières. Quant aux petits frais, cela ne vaut pas la peine d'en parler. Au reste, nous retrouverons cette bagatelle soit sur la vente ou à l'arrivée de M. B[eyle].

Veuillez, Monsieur, continuer de disposer de moi en tout ce qui pourrait vous être agréable en cette ville. Comptez sur le zèle que je mettrais à remplir les commissions qu'il vous plairait de me confier.

J'apprends que M. Schmit est maintenant de retour à Paris. Oserai-je vous prier, Monsieur, de lui dire de me faire parvenir sous peu le certificat de vie de Madame sa mère et le sien, à moins qu'il ne vienne lui-même selon le rapport qui m'a été fait.

J'ai l'honneur de vous saluer.

L. M. DESSURNE.

à Monsieur Mareste
rue de Richelieu, n° 45.

VIII. — DESSURNE AU BARON DE MARESTE.

Londres, 28 novembre 1820.

Monsieur,

Ignorant l'adresse actuelle de M. de Beyle, je viens vous importuner de nouveau pour vous prier de lui mander à l'occasion que j'ai, à la fin, reçu de M. Polidori, le 9 et pour son compte, la somme de 115,20. Je serais bien aise d'avoir à lui transmettre en même temps des détails favorables sur la vente de ses ouvrages, mais notre attente n'a été nullement couronnée de succès. A peine en a-t-on placé une demi-douzaine.

Je désire de tout cœur qu'on ait su les apprécier davantage ailleurs. Vous priant de vouloir bien disposer de moi en tout ce qui pourrait vous être agréable, j'ai l'honneur de vous saluer.

L. M. DESSURNE.

Mille choses agréables à l'occasion à Messieurs Schmidt et de Barral.

En Angleterre comme en France, Stendhal trouva, à ses débuts, *l'heureux petit nombre* de lecteurs qu'il souhaitait, en lui dédiant ses œuvres. Peut-être le croyait-il plus grand ? Mais la renommée le prit au mot, laissant à la postérité le soin de consacrer sa gloire.

CHAPITRE II

ROME, NAPLES ET FLORENCE

I. *La Préface de l'Edition originale.*

L'édition *originale* de *Rome, Naples et Florence* ne semble pas être celle que nous avons indiquée p. 27 de l'*Histoire des Œuvres de Stendhal*, mais la suivante, dont nous devons l'obligeante communication à M. Remy de Gourmont et qui est conforme à l'indication de M. George Vicaire (*Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle*, I, p. 453) :

ROME
NAPLES ET FLORENCE
en 1817
par M. de Stendhal
Officier de cavalerie

Epigraphe anglaise de 12 lignes extraite des Mémoires d'Holcroft

Paris

Delaunay, libraire au Palais-Royal, Galerie de bois :
Pélicier, libraire au Palais-Royal, Galerie des Offices.

1 vol. in-8° de 366 p. Imprimerie d'Adrien Egron, rue des Noyers, n° 37.

MDCCCXVII

L'édition qui parut la même année (1817), in-8° de 353 p. chez les mêmes éditeurs, avec un titre détaillé et l'indication du libraire anglais Colburn, serait donc la *seconde*, suivie d'une traduction anglaise, également publiée à Londres chez Colburn, en 1818. — La *troisième* édition resterait ainsi celle publiée, en 1826, par Delaunay, en 2 vol. in-8°, avec cette particularité : « que des exemplaires de cette édition ont été cartonnés. Les cartons ont été tirés en mars 1827 chez Pihan-Delaforest. Ils sont d'une demi-feuille et s'intercalent au tome II. » *(R. de G.)*

L'édition *originale* est précédée d'une préface qui n'a pas été reproduite dans les éditions postérieures, même dans celle de 1854, dite complète. En voici le texte, car c'est presque de l'inédit :

Cette esquisse est un ouvrage *naturel.* Chaque soir, j'écrivais ce qui m'avait le plus frappé. J'étais souvent si fatigué que j'avais à peine le courage de prendre mon papier. Je n'ai presque rien changé à ces phrases incorrectes, mais inspirées par les choses qu'elles décrivent : sans doute, beaucoup d'expressions manquent de mesure.

La musique est le seul art qui vive encore en Italie. Excepté un homme unique, il y a là des peintres et des sculpteurs comme il y en a à Paris et à Londres. La musique, au contraire, a encore un peu de ce feu créateur qui anima successivement ,en ce pays, la poésie, la peinture et enfin les Pergolèse et les Cimarosa. Ce feu divin fut allumé jadis par la liberté et les mœurs grandioses des républiques du Moyen-Age.

On verra la progression naturelle des sentiments de l'auteur. D'abord, il veut s'occuper de musique : la musique est la peinture des passions. Il voit les mœurs des Italiens.

De là, il passe aux gouvernements qui font naître les mœurs ; de là, à l'influence d'un homme sur l'Italie. Telle est la malheureuse étoile de notre siècle, l'auteur ne voulait que s'amuser, et son tableau finit par être noirci des tristes teintes de la politique.

II. *Critiques amicales.*

Stendhal sollicitait de ses amis la critique de ses œuvres, qu'il recevait de très bonne grâce, enchanté qu'elle s'exerçât sans aucun ménagement.

Lors de la publication de *Rome, Naples et Florence*, il écrivit au baron de Mareste, le 1er décembre 1817 : « Si jamais vous relisez, vous qui connaissez si bien la chose, usez un crayon à relever ce qui vous semble faux, ou mieux, faites un petit cahier des bévues, avec des renvois, et profitant du moment où l'auteur vous donne de l'humeur, dites-lui des sottises, ferme [1]. » La réponse du baron ne se fit pas attendre ; elle se produisit sous la forme d'une lettre qu'Henri Beyle copia, de sa plus belle écriture, sur le cahier relié à la fin de son exemplaire du tome II des *Fables de La Fontaine*, édition Didot, 1813, in-8.

Grâce à l'obligeance de M. Blanchard de Farges, nous avons eu sous les yeux cette copie, que le plus

1. *Correspondance de Stendhal*, éd. Bosse, 1908, tome II, p. 44.

exigeant calligraphe ne désavouerait pas. Nous la reproduisons fidèlement :

STENDHAL

Besanç[on] écrit le 22 décembre 1817.

Le voici sans auc[un] artif[ice]. J'ai lu l'ou[vrage] il y a environ six semaines, il m'a fort amusé. Je l'ai relu il y a trois jours, il m'a amusé encore. Peu de brochures de ce genre pourraient soutenir cette double épreuve.

Après cela, le chapitre de la critique est interminable. Je prendrai le parti de noter au crayon et de remettre mon exemplaire à Dominique : l'auteur me trouvera sévère, mais je ne lui ferai grâce d'aucune de mes sensations.

Le défaut capital de l'ouvrage est de *manquer de vérité* ; l'auteur avait cependant les plus grandes prétentions au *naturel*. S[tendhal] est arrivé dans telle et telle ville avec des opinions toutes faites. Il a bien dit *peut-être* ce qu'il sentait ou croyait sentir, mais non certes ce qui existe *effectivement*. Il m'a rappelé sans cesse mon ami Henri [Beyle], qui, s'asseyant aux Tuileries après un déjeuner à la fourchette et dans les horreurs d'une digestion laborieuse, se persuadait sérieusement que les jeunes gens qui se promenaient devant lui étaient *tous mortellement ennuyés*, et de plus venus tout exprès, non pour voir, mais pour *se montrer en public*. L'ennui était au fond de l'âme de Dominique, et quant au chapitre de la vanité, on peut prouver sans peine que, depuis 17 ans, la jeunesse française est celle de toute l'Europe qui s'est le plus complètement corrigée de cette fatuité ridicule que l'on reprochait à nos pères ; d'autres défauts, plus graves peut-être, ont remplacé celui-là, mais, à coup sûr, les caricatures d'Incroyables du temps du Directoire (voir *la Belle Fermière*, rôle de *(en blanc)* Fanchon, et *le Conteur ou les Deux Poètes)* n'ont plus de modèles aujourd'huy, et *paraissent tout aussi étrangers* à la génération actuelle des jeunes Ducs, des Colonels, des anciens Auditeurs, que les Marquises effrontées des comédies de Regnard et de Lesage.

J'excepte de cette règle générale nos petits poètes et nos petits barbouilleurs de prose qui sont aussi absurdes et aussi

aussi impertinents qu'autrefois : c'est une classe à part.

Le Consulat, les guerres, l'Empire et le Constitutionnalisme bâtard du temps présent ont tourné tous les esprits vers d'autres occupations que celle de séduire les femmes par les agréments extérieurs et par un babil vide de sens.

Revenons à Stendhal — il n'en finit pas avec les chanteurs et les chanteuses. Il aurait pu varier son sujet et nous présenter quelques comparaisons entre les Italiens de 1817 et ceux de 1810, 1811, 1812, et faire ressortir le contraste des Cours de Murat et de Ferdinand, de Camille Borghèse et de Victor-Emmanuel, du Prince Eugène et du duc de Modène (dans les bagatelles s'entend, le chapitre étant trop délicat pour qu'on pût le traiter à fond ; mais un homme d'esprit trouve le moyen de *dire* une infinité de choses sans les articuler).

La fin de l'ouvrage est moins intéressante que le commencement ; défaut réel : beaucoup de décousu, trop de négligence, affectation du style de grand seigneur dont Saint-Simon est le modèle, ton difficile à bien imiter.

La *Ducomanie* de Stendhal est aussi par trop bouffonne. Il n'est question que de Marquis, de Comtes, de Princes, de Comtesses et toute cette gentilhommerie, mise en œuvre à tout propos, à toutes pages, est sans motifs *plausibles*.

Rome et Florence sont maltraitées et injustement : je ne parle pas de Naples que je ne connais pas assez : rien d'exact sur le Piémont, pays très curieux sous le rapport des mœurs ; beaucoup plus de différence entre le caractère français et le piémontais qu'entre le français et l'anglais.

Un article sur cet ouvrage de notre malheureux ami paraîtra bientôt dans *le Journal de Paris* ; j'en donnerai le canevas, c'est le cher Maisonnette qui le polira. Vous sentez bien que je serai plus doucereux que dans cette épître familière.

Les articles sur *L*[a] *P*[*einture en Italie*] sont charmants ainsi que je vous l'ai mandé : ils verront le jour dans *les Débats* ; il ne s'agit que de prendre patience. Lisez les Feuilletons de ce journal les 5 et 6 décembre ; il s'agit d'une traduction des Lettres de Battavi, faite par cet imbécile de Jay, de Cularo ; l'ouvrage a quelque succès. *L*[*a*] *P*[*einture en Italie*] vaut mille et mille fois mieux que cette rapsodie.

BARON ADOLPHE DE BESANÇ[ON].

La réponse à cette lettre se trouve dans la *Correspondance de Stendhal*, à la date du 3 janvier 1818 [1] :

Je suis ravi de votre patience de mettre des notes marginales... Je ne nierai point que Stendhal n'ait eu souvent des *nerfs* à Rome ; mais dans ce siècle fardé, n'est-ce rien qu'un livre de bonne foi ? Comment voulez-vous un portrait complet en deux cents pages ? Sur la *vanité* des jeunes Français, nous ne sommes pas d'accord. Il est trop clair que ce n'est plus dans le jabot et dans les femmes qu'ils la mettent ; mais c'est dans *tout*. *Paraître* est toujours plus pour eux qu'*être*. Voyez Mettray et tous nos amis de Cularo. Quant à la *ducomanie* de Stendhal, outre qu'elle est fort naturelle chez un homme d'une si haute naissance, un beau jour, pour *n'être pas reconnu*, il a multiplié, par la quantité *comtes et marquis*, toutes les initiales citées. Songez que la noblesse d'Italie, excepté Venise, est plus riche que jamais. Il y a ici deux cents familles à cent mille francs de rente, qui en mangent trente. Retenez ce trait pour l'Italie de 1848. Les nobles y auront (et je m'en réjouis) l'influence *réelle* et constitutionnelle de richesses immenses. Aujourd'hui, il n'y a que les *comtes et marquis de Stendhal* qui reçoivent. Je vérifie, par toutes les anecdotes que j'entends, ce qu'a dit Stendhal. Je n'ai pas changé d'yeux. Je voudrais vous tenir ici en présence des modèles. Quant au Piémont, Stendhal en savait trop pour parler. — C'est incroyable, mon meilleur ami [2] en est.

La riposte est courte et précise. Aux critiques un peu vagues du baron, Stendhal oppose une argumentation solide, appuyée sur des *faits* observés, selon sa méthode habituelle. Néanmoins il apprécie l'opinion de son ami, et loin d'approuver les atténuations que Mareste se propose d'apporter

1. Tome II, pp. 47-48.
2. Mareste lui-même.

en publiant sa critique, Stendhal ajoute : « Je suis fâché que vous n'ayez pas dit dans *Paris* exactement ce que vous me dites. Il n'y a d'important que la vente et on ne peut pas tirer grand'chose de cette affaire. Dans tous les genres, il n'y a de bon que le naturel... Suivant moi, l'article de votre lettre ferait le meilleur feuilleton possible. On sent tout de suite une franchise qui touche. »

§

La critique du baron de Mareste, atténuée ou non, fut-elle publiée dans *le Journal de Paris* ? Quoiqu'il en soit, à la suite de la lettre de son ami, Stendhal a copié, toujours de sa plus belle écriture, les lignes suivantes, qui pourraient bien être le jugement de Lingay que celui-ci trouva plus simple d'exprimer plutôt que de « polir » l'article du baron :

Voici mon sentiment sans nulle acception de l'amitié que vous et moi avons pour l'auteur. Il règne dans la brochure en question une chaleur et une vérité de style qui en sont le principal mérite. On voit à chaque page que l'auteur a écrit sur place et sous la dictée de sa sensation, mais ce dernier mot me révèle mieux le caractère de l'ouvrage : ce n'est ni une suite de récits, ni un enchaînement d'idées, ni une série d'observations, ni une compilation de jugements, ni une galerie de descriptions — c'est tout simplement un journal de *sensations*. Il s'y mêle bien, et même assez habilement, de fréquentes réminiscences politiques, sous la forme de réflexions ou de conversations avec des interlocuteurs supposés, mais la partie vivante et originale, et

attrayante, et neuve, et recommandable, *c'est la sensation exprimée avec vérité.*

Là dedans, je comprends la manière d'être affecté non seulement par les actrices, chanteurs, tableaux, artistes, monuments, clairs de lune, mais encore par les mœurs, caractère, conversation, et attitudes morales de chaque peuple. Tout cela est vivifié par une agréable variété, sinon de couleurs, au moins de sujets, et, au total, il en résulte un livre *qu'on achève de lire*, ce qui ne m'arrive guère pour des livres nouveaux.

MURATORE.

La signature, inclinée à gauche, avec un paraphe « entortillé », est embarrassante, sans doute : nous la rencontrons pour la première fois sous la plume de Beyle, sans en être autrement surpris : c'est un sobriquet à ajouter à la liste qui figure en tête de la *Correspondance*, mais, cette fois, avec un X, en regard, qui ne peut nous arrêter longtemps. Car nous ne voyons que Lingay ou Crozet à qui nous puissions vraisemblablement attribuer cette belle page de critique où le baron de Mareste disparaît complètement. Et, en rapprochant le prospectus ou l'article des *Débats* sur l'*Histoire de la Peinture*, nous inclinerions en faveur de Lingay, partageant en cela l'opinion de Stendhal qui s'exprimait ainsi à l'égard de son ami : « Le commencement de l'article de Maisonnette sur Bombet est délicieux. Voilà la grâce française, l'urbanité que les deux chambres nous feront perdre ; le *lourd raisonner* viendra à sa place [1]... » Il y a quelque chose de plus

1. *Correspondance de Stendhal*. 1908, II, p. 60.

dans l'article de Muratore : une justesse de coup d'œil, une définition merveilleuse, où les fanatiques de *Rome, Naples et Florence* retrouveront comme un écho de leur propre admiration.

§

Nous n'avons pas voulu nous séparer des précieux volumes de Stendhal, sans offrir à nos lecteurs quelques notes et pensées du Maître qui ne figurent pas dans l'étude de notre confrère. A nos yeux, rien de ce qui s'est échappé de la plume de Beyle n'est indifférent : aussi est-ce à regret que nous laissons seulement ce que nous n'avons pu déchiffrer intégralement [1].

Nous avons repris l'*Histoire de la Peinture en Italie* au dos de laquelle se trouve imprimé, sous le titre, le pseudonyme AUBERTIN, sous lequel Stendhal s'est désigné parfois dans sa *Correspondance* [2], et que M. Paul Léautaud ajoutera à sa riche nomenclature.

— P. l. xxxv j. de l'Introduction, en bas de la page : « Lu en entier, *for the first time, I believe, the third January* 1819. Je suis très content. Ce fruit d'un premier désespoir me console un peu d'un second, mais moins horrible. *Yesterday, I think of the Long. loving* M[étilde]? *I find him there.* — Lu en 2 h. 1/2. »

1. Nous avons respecté le texte de Stendhal, même dans ses incorrections.

2. *Correspondance*, II, pp. 53, 59, 74. Voir aussi *Stendhal et l'Angleterre* par Doris Gunnell, page 151.

— T. I. P. 270 note 2 : « (L'anecdote du sou pour le Pont des Arts qui manque à Prud'hon (vers 1810) contée par Lavallée, lorsque j'allais inspecter le Musée). »

— T. I. P. 275, en bas : « *Found very good, very well written* 11 avril 1819 = Sensation contraire, *found* trop heurté, trop sautillant, phrases trop courtes. Il est vrai que je viens de lire Z. et d'écouter Maisonnette.

25 octobre 1819. »

— Cahier relié à la fin du tome I, 4e feuillet, verso :
Sensations de Paris en 1817 —

22 juillet 1817.

« A Paris, je vis sur une surface agréable, mais dès que je veux approfondir, je trouve le Tuf le plus pauvre et le plus sec. A Milan, je vis sur une surface légèrement ennuyeuse par le manque de vie, mais dès que je veux approfondir, soit illusion, soit réalité, je trouve les sensations les plus brillantes, les plus passionnées, les plus exemptes de toute langueur. »

— Feuillet 5, recto. — *Thinking to* M[étilde].

15 mai 1819.

e te chiamando I lumi al ciel si pietosi of fise che gli occhi anch'io levai, certe aspettando, La tua venuta.
Elle est partie le 12 *mai* [1]. »

— Feuillet 6. (sorte d'abrégé chronologique des relations de Beyle avec Métilde (?) intitulé :)

« ÉPOQUES »

1818 —	4	mars.	Visite à M[étilde] qui me fuit.
	9	—	*I am weary.*
	12	—	*Dangers of loving* avantages de for[tune.]
	15	—	M. Joue Othello.
	30	septembre	9 h. 32 minutes.
1819 —	7	avril	récit de Long. jaloux.
	13	—	revenant *from* D.

1. *Correspondance.* Première lettre de Beyle à Métilde, II, p. 136.

7 mai affreuse bataille de Sainte-Erménigilde.
12 — Départ. Lomp. dans les Servi.
24 — *for* Genova.
3 juin sur la porte avec Schneider.
10 — 3/4 d'heures *with her*. V[olterra] ?
Florence, Bologne, Paris.
25 octobre. Les lettres que vous avez *osé*
m'écrire, rouge de colère.
Défaite.
5 novembre à huit heures moins 10 minutes.
Compliment. « Faites comme si je
partais demain. »

—

— 20e feuillet. — « Genre académique. » Arno presqu'à sec le 28 septembre 1814. [Je vois aujourd'hui que c'est ce que j'appelle *manière classique*. 27 décembre 1818.] Dans le cabinet Molini. *Jacques le Fataliste*.

Padoue, 27 juillet 1815 *a time*.

Je ne puis absolument lire aucuns *books* this 27 décember 1818 *by* C. Mais rien d'affreux *as three years ago*. — 27 décembre 1815. »

— 22e feuillet. — « 2 septembre 1815.
« *I began* ♁ *by adv*[*ice*] *of Kagnole.* »
« Le 12, faible *for that* »,
que M. Blanchard de Farges traduit ainsi, avec une certaine vraisemblance : « J'ai commencé *à me faire saigner* sur les conseils de Kagnole. » Le petit dessin représenterait la lancette du docteur ? [1]

— Cahier relié à la fin du tome II, 6e feuillet.
(Nouvel itinéraire et abrégé, plus intelligibles).
« 1819 »
12 mai 1819. — *She* [2] *goes out.*
24 mai. — Départ *for the sea.*

1. Ce signe cabalistique aurait, en médecine, une signification, à laquelle la virilité n'est pas étrangère (? ?) D'autre part, M. Daniel Muller nous suggère que le signe en question pourrait bien n'être autre chose que le signe astronomique, un peu défiguré, de *Mercure*, auquel cas la note anglaise aurait un sens stendhalien des plus clairs.

2. Métilde.

3 juin. — *She sees me.*
10 juin, à 4 h. 1/4. — Je sors, ivre de joie et transporté d'espérance.
Départ de Florence, où, faute de tactique.
Arrivée à Bologne.
J'y apprends un chang[emen]t.
Désespoir et abattement, quand je suis sûr *that she is at* la Poretta.
Arrivée à Milan.
5 août 1819. — *Tristissima partenza* ; 5, à Novarre ; 6, à Turin ; 7, à Suze ; le 8, au Mont-Cenis ; le 9, à Chambéry ; le 10, Cularo.
14 septembre. — Départ *for* Paris.
18 — Arrivée. *Night of the* 26 *to the* 27, désolation.
14 octobre, à 4 h. 1/2, départ.
Dole, le — ; 19 octobre, à Genève.
21 octobre. Domo d'Ossola. A Laveno, le 22 octobre ; *the* 23, enfin, après tant de peines et de sacrifices, *a cool reception.*

§

Les documents que nous avons reproduits ne sont pas de première importance sans doute. Cependant ils nous montrent Stendhal préoccupé du sort de ses œuvres, par nécessité pécuniaire, critiqué par ses amis avec enthousiasme et sévérité, agité enfin par ce qui fut le grand amour de sa vie — toutes choses qui éclairent et complètent sa biographie si attachante. A ce titre, ces pages méritaient d'être publiées et offertes aux admirateurs d'Henri Beyle.

III. *Ventes et Comptes.*

Le traité d'Henri Beyle avec l'imprimeur de *Rome, Naples et Florence* n'a pas été retrouvé : d'autre part, la *Correspondance* est muette de juin à octobre 1817, époque de cette impression. Mais, du compte ci-après, il n'apparaît pas que l'opération ait été fructueuse pour l'auteur, qui récupéra 395 francs après en avoir avancé 700. Néanmoins, l'ouvrage eut un succès appréciable, puisque la vente atteignit 200 exemplaires en 1818, et que l'édition était épuisée à la fin de 1820.

IX. — ADRIEN EGRON AU BARON DE MARESTE.

Paris, 7 mars 1818.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire remettre le compte de la vente de l'ouvrage de M. Beyle : il en résulte que, les frais d'impression prélevés, je dois à l'auteur une somme de 395,35. Comme les exemplaires vendus ne me seront payés en partie que dans la fin de cette année, je vous offre mon billet fin octobre prochain. Si cette offre vous convient, vous voudrez bien me le marquer et vous me donnerez une décharge ; de mon côté, je vous donnerai un reçu de 158 exemplaires que je vendrai aux mêmes conditions.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre serviteur.

A. Egron.

à M. de Mareste
chef du bureau des passeports
à la Préfecture de Police.

X. — COMPTE.

DOIT M. Beyle, son Cte c^t^ chez Adrien EGRON, à Paris. AVOIR

1817			1817		
Juin 17. Impression de *Rome, Naples, etc., en* 1817, in-8° cicéro, interligné, à 500 sur carré fin et 4 sur vélin à 36 fr. la feuille = 810 »			Juill. 10. Reçu en espèces.		250 »
Corrections . . 60 »			id. 27. id.		200 »
Brochure de 500 ex. . . 37 50	919 50		id. 31. id.		105 85
Errata 2 p. in-8° à 500. 12 »			Août 29. id.		150 »
Septembre 15. Emballage des ex. qui lui ont été envoyés	3 »		1818		
Octobre 18. Port d'ex. chez divers	12 »		Mars 6. Ventes faites depuis le 1er octobre jusqu'à ce jour. 226 ex. réduits à 208 par la défalcation des 13es., ci : 208 à 3 fr. .		624
1818			*Compte des* 504 *exempl.*		
Mars 6. *Solde en sa faveur.*	395 35		Remis à M. Beyle, y compris les vélins	64	
	1329 85		Remis aux libraires et aux journaux.	13	
			Remis à divers, d'après ses ordres. .	43	
			Ex. vendus suivant c^te^ ci-dessus . . .	226	
			Ex. restant en magasin	158	
					1329 85

Après examen de ce compte, Stendhal, animé d'un scepticisme fâcheux, écrit au baron de Mareste, le 21 mars 1818 : « Je joins ici un mot pour Egron qui me vole *ung petit* [1]. » D'où protestation de l'imprimeur qui s'empresse de « régler » l'affaire :

1. *Correspondance*, 1908, II, pp. 59, 63, 65, 74, 78.

XI. — A. EGRON, *Imprimeur de S. A. R. Mgr le duc d'Angoulême, rue des Noyers, n° 19.*

AU BARON DE MARESTE.

Paris, 15 avril 1818.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser pour solde de mon compte avec M. Beyle, au 6 mars dernier, mon billet à votre ordre de fr. 395,35 au 31 octobre prochain. J'y joins le reçu de 158 exemplaires restés à cette époque entre mes mains. Veuillez, pour ma décharge, m'accuser réception de ces deux objets.

La lettre non cachetée que vous trouverez ci-jointe, et que je vous prie de transmettre à M. Beyle, vous donnera les explications nécessaires sur la réclamation qu'il m'a faite et sur laquelle je ne pense pas qu'il soit dans son caractère d'insister.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée,

A. EGRON.

Note du baron, en tête et en travers :

Remis à Labaume la traite de 395,35, pour la négocier, le 16 avril 1818.

XII. — COMPTE D'ARGENT DE M. BEYLE AVEC EGRON.
(écriture de Mareste)

Dû par Egron	395,35
Il m'a remis un mandat de pareille somme payable en octobre 1818. Labaume a négocié ce mandat à 30 fr. de perte. J'ai reçu effectivement pour le compte de Beyle	360,35
Remis à Schmit pour payer l'*Edinburgh Review* à Dessurne	288 »
Reste net en mains propres Cte de Beyle au 1er septembre	72,35

Envoyé à Beyle le 12 août 1818 le Cte de Didot.
Envoyé à Beyle par Jombert le 12 août = et sur sa demande
1° le Xe n° de l'*Edinburg Review*.
2° la Table —

Il est curieux de suivre, dans la *Correspondance*, l'histoire de cette somme de 395,35, qui semble être une aubaine inespérée pour Stendhal, et dont l'emploi lui cause les soucis d'une véritable fortune.

Il fait et refait ses comptes, comme la Perrette du fabuliste, remboursant un ami, payant un libraire, puis sacrifiant l'un à l'autre ; mais avant tout il consacre la majeure partie de cette somme à la réalisation de son plus cher désir : la collection complète de *ses amours*, *l'Edinburgh Review*. Jamais, peut-être, plus bel hommage ne fut rendu à cet estimable périodique et en termes aussi tendres ! Cet enthousiasme n'abolit pas, d'ailleurs, le sens critique de Beyle, car il ajoute que, des vingt-sept volumes de cette collection, « la moitié est à sauter net ; mais le reste vaut un peu mieux que la façon de MM. Villemain, Auger et même Lacretelle. Cela bat diablement en ruines la ci-devant soi-disant littérature française. »

§

Le baron de Mareste, caissier principal d'Henri Beyle, continue ses opérations, qu'il note au fur

et à mesure qu'elles se produisent, dans un ordre chronologique, sinon comptable. Il reçoit et paye aussitôt, avec l'évident souci de satisfaire tout le monde et d'éviter les réclamations. Ses comptes n'ont pas, sans doute, la belle ordonnance de ceux des éditeurs, dont Stendhal se méfiait un peu ; mais ils révèlent un homme d'ordre, exact et scrupuleux, faisant tous les soirs la caisse de son ami qu'il tient au courant.

Le voici dans l'exercice de ses fonctions :

XIII. — COMPTE DE BEYLE AU 19 SEPTEMBRE 1818.

Dû par moi, voir ci-dessus	72,35
Reçu de plus une lettre de change de Milan pour M. Flory	200 »
Total dû par moi	272,35
Payé à Barral, le 9 octobre 1818	130 »
Reste à Beyle	142,35
Payé pour lui à Jombert, dont quittance :	101,80
Reste dû à Beyle par moi	40,55

Paris, 22 octobre 1818.

Payé le 20 octobre lettre de Grenoble à Beyle envoyé à Milan	1,18 sols
Payé à son barbier sur quittance	5,10 »
Payé le 30 octobre à M. Jombert sur un mémoire, d'ordre de Beyle	28 »

XIV. — *Note du barbier.*

A M. Beyle, rue Richelieu, nº 45
Hôtel de Bruxelles
nº 19

25 barbes à 10 s..... 12 fr. 10 s.
Reçu 7 fr. Reste devoir 5,10 s.

Paris, 4 octobre 1819.

DRUN.

Entre temps, le baron, désireux de savoir où en était la vente de *Rome, Naples et Florence*, demandait, sans doute, un nouveau compte à Egron, dont voici la réponse :

XV. — A. EGRON AU BARON DE MARESTE.

J'ai l'honneur de saluer Monsieur de Mareste. Aussitôt que mon gendre, qui tient mes livres, sera de retour (dans 3 ou 4 jours environ), je lui ferai passer la note relative à l'ouvrage de M. Beyle.

Son T[rès] h[umble] S[erviteur],

A. EGRON.

28 septembre 1818.

Deux ans après, nouveaux comptes du baron de Mareste, légèrement embrouillés ; décidément, l'emploi de caissier de Stendhal n'est pas une sinécure, les commissions se multiplient : amis, libraires et actrices ont recours à lui.

Admirons l'obligeant intermédiaire et suivons-le... patiemment ; il le mérite bien !

XVI. — COMTE DE BEYLE.

à lui transmis le 11 *septembre* 1820.

Recettes.		*Dépenses.*	
Dû par Egron, 395,35.		A Schmit. *Ed. Review.* octobre 1818	288 »
Reçu un mandat de pareille somme, négocié par Labaume à 30 fr. de perte. Reçu effect. d'Egron	360,35	A Barral, 9 oct....	130 »
Reçu en sept. 1818, de Milan.....	200 »	A Jombert, 9 oct..	101,80
Reçu en avril 1820, de Milan	150 »	Au même, 30 octobre 1819.....	28 »
Lambert a entre les mains de demi-soldes	146 »	Au même, 4 mai 1820	50 »
		Au barbier, octobre 1820	5,50
			603,30
		(?).....	63,30
			666,60
	856,35		856,35
			603,30
			253,05

Reste dû à Beyle 253,05
dont 107,05 par moi ..... } 253,05
et 146 » par Lambert .. }

Reçu 146 que Lambert avait entre les mains.

Ainsi je dois à Beyle, savoir :

107,05, somme ci-dessus
146 »

Total 253,05 par moi dus à Beyle.

Payé 109 » à Jombert, le 4 novembre, voir son c^te^.

reste dû 144,05

Dû à Beyle..... 144,05

Sur quoi à déduire :

Port de paquet à Barral-Annette [1], 3-9 jan-

1. Annette Questienne, amie de Barral. Cf. *Souvenirs d'Egotisme*, p. 58, et *Correspondance*, II, *passim*.

vier 1821 à moi port lettre à Jombert, Vischer et autres	3,25	10 juin 1821.
Payé à Jombert le 12 février 1821 ...	57,05	[145
Port de paquet ou lettre à Annette ..	1,50	63]
		82

J'ai demandé à Egron, par lettre du 12 septembre 1820 le compte définitif de Beyle ; *la 1re édition de Stendhal est tout à fait épuisée* et M. Egron doit un reliquat de compte.

XVII. — COMPTE DE H. BEYLE.

Recettes.		*Dépenses.*	
Reçu d'Egron.....	360,35	A Schmit, payé pour *Edin.Review*.	288 »
Le 8 sept. 1818 de Milan	200 »	A Barral, 9 octobre 1818	130 »
Reçu en avril 1820 de Milan.....	150 »	A Jombert, 9 octobre 1818.....	101,80
Reçu de Lambert 1820	146 »	Au même, 30. oct. 1819.....	28 »
	856,35	Au même, 4 mai 1820	50 »
		Au même, 4 nov. 1820	109 »
		Au barbier de l'hôtel	5,50
		Port de lettre à Annette, 9 janvier 1821	3 »
		Port de paquet pour Jombert-Vischer.	3,25
		Payé à Jombert, 12 février 1821..	57,05
			776,60

Recettes : 856,35
Dépenses : 776,60

Reste dû à Beyle : 79,75

Payé à Beyle le 1er août : 79,75
Compte arrêté.

M[ARESTE].

En arrêtant ce compte et résignant ses fonctions, l'obligeant baron dut pousser un soupir de soulagement : quelques répétitions, de petites erreurs trahissent une fatigue excusable... Stendhal allait revenir de Milan à Paris, chassé par la calomnie et en proie à un amour malheureux... Il allait dédommager son ami *Lussinge* par des promenades quotidiennes, animées de conversations infinies... L'*Essai sur l'Amour* allait paraître, sans que l'auteur eût à *payer* son insuccès, ce qui était un progrès. Désormais, plus de comptes avec les éditeurs, qui, de 1826 à 1839, devaient acheter les chefs-d'œuvre que l'on connaît la somme fantastique de 9.260 fr.

CHAPITRE III

« DE L'AMOUR » A LA COUR DE SERBIE

Un exemplaire de l'*Essai sur l'Amour* ayant été trouvé, paraît-il, à la Cour de Serbie, lors des tragiques événements de 1903, voici en quels termes cette trouvaille fut annoncée, avec deux versions différentes :

§

« Un des conjurés a trouvé dans cette chambre un petit livre que le roi Alexandre avait annoté *en français* : c'est l'*Amour* de Stendhal. A côté de cette phrase : « Vous la voulez tendre ? Elle est tendre », le Roi a écrit : « Mon ange est tendre et fière. » Plus loin, Stendhal dit : « Le remède à l'amour est presque impossible à trouver. » Alexandre annote : « Pourquoi le chercher quand on ne désire qu'arriver à être aimé ? » Tout le livre est couvert de ces crayonnages naïfs. Il aimait... Ce sera son excuse devant l'histoire. (Emile Berr, Notre enquête à Belgrade. Le *Figaro*, 23 juin 1903.)

§

« Lorsque les assassins du roi Alexandre et de la reine Draga pénétrèrent dans la chambre à coucher des souverains, ils trouvèrent, au pied du lit, parmi les draps qui traînaient, un livre. Ses pages froissées indiquaient qu'on l'avait jeté en hâte, aux premiers bruits qui troublèrent la nuit tragique.

Un officier se pencha, prit le volume, en lut le titre et s'écria : « Cochons ! » Il était question de l'amour, et comme le lit gardait encore l'empreinte des corps qui venaient de s'étreindre, l'officier ajouta, en laissant tomber le livre avec dégoût : « Voilà donc les lectures de cette femme impudique ! » Ce livre était celui de l'*Amour* de M. de Stendhal.

La personne de qui je tiens ce détail, et qui a visité le palais de Belgrade quelques jours après le crime, a eu le volume entre les mains, les pages en sont annotées par la reine, au crayon, et d'une petite écriture très fine...

Ni l'agonie effroyable, ni le massacre sauvage, ni les corps jetés sur le pavé de la cour, rien dans cet horrible drame ne m'émeut davantage que cet exemplaire de l'*Amour* trouvé au pied du lit et que la reine Draga lisait au moment où la mort s'approchait. » (*Jean de Mitty*, Coins de Paris. Le *Cri de Paris*, 5 juillet 1903.)

Le 17 novembre 1904, l'auteur de l'*Histoire des Œuvres de Stendhal* ayant envoyé une copie des deux articles ci-dessus à M. Arthur Schurig, le Stendhalien saxon, résidant à Auerbach, celui-ci, pour apprendre cette particularité à ses compatriotes, en composa un article qui fut inséré dans la *Gazette de Francfort* du 28 novembre 1904 et reproduit dans :

Budapester Tageblatt, numéro du 29 novembre 1904.

Wiener Zeit, numéro du 29 novembre 1904.

Salzburger Tageblatt, numéro du 29 novembre 1904.

Münchner Neueste, etc., numéro du 30 novembre 1904.

Journal de Saint-Pétersbourg, numéro du 2 décembre 1904.

Journal d'Alsace, numéro du 9 décembre 1904.

Journal de Bucharest, numéro du 2 décembre 1904.

Daily Chronicle, numéro du 13 décembre 1904.

L'Etoile Belge, numéro du 30 novembre 1904.

Le Journal des Débats, numéro du 29 décembre 1904.

Le Rappel, numéro du 30 novembre 1904.

Le Courrier de Bayonne, numéro du 1er décembre 1904.

Le Petit Niçois, numéro du 5 décembre 1904.

Le Gil Blas, numéro du 11 décembre 1904.

Cette anecdote, lancée dans la presse française, en 1903, avec ces deux versions, et sans aucun témoignage authentique, refit donc le tour de l'Europe, un an et demi après, avec une nouvelle variante, l'entrée en scène d'un diplomate, bibliophile richissime, parti pour Belgrade rechercher, à prix d'or, le fameux exemplaire de l'*Amour* !

CHAPITRE IV

RACINE ET SHAKESPEARE

Le Titre et l'Epigraphe.

La collection de M. Casimir Stryienski renfermait un projet de titre pour la 2e partie de *Racine et Shakespeare*, écrit par Beyle lui-même, dont la rédaction n'a pas été maintenue lors de l'impression de l'ouvrage.

Voici le texte et la disposition de ce titre, dont nous soulignons les mots supprimés ou remplacés :

RACINE ET SHAKESPEARE

2e partie

ou

Réponse au manifeste *de l'Académie* contre le Romantisme, prononcé par M. Auger, *Directeur de l'Académie Française*, à la séance solennelle

du 24 avril 1824.

L'Académicien : Continuons.

Le Romantique : *Non parbleu ! Je m'ennuye.* Examinons.

Le titre officiel de M. Auger, ainsi rappelé, ne rendait-il pas plus piquant le célèbre début : « Ni M. Auger ni moi ne sommes connus... » qui déchaîna tant de colères académiques ? Quant à l'exclamation du Romantique, elle justifie bien l'opinion de M. Remy de Gourmont à l'égard des préférences de Stendhal : « Il appelle ce qui l'ennuie : classicisme ; ce qui l'amuse : romanticisme, et voilà tout. » (*Promenades littéraires*, 1906, p. 98.)

CHAPITRE V

« ARMANCE » ET PROSPER MÉRIMÉE

Dans une lettre inédite de Prosper Mérimée à Henri Beyle, l'auteur du *Théâtre de Clara Gazul* déclare à son ami qu'il est impuissant à lui trouver une épigraphe pour tous les chapitres d'une de ses œuvres ; mais, en revanche, il lui donne des conseils pour la publication. Il est d'avis que Beyle doit la signer. « Vous ne pouvez pas changer votre style cassant, écrit Mérimée, et tous vos lecteurs vous reconnaîtront. On dira : M. B. a eu honte de signer même son nom supposé, donc il a honte de son roman, — donc le roman est mauvais, — donc ne le lisons pas, concluront ceux qui entendront ces conclusions. » Mérimée est d'avis de supprimer le sous-titre : *ou le faubourg Saint-Germain* ; il voudrait un titre où le mot amour fût prononcé, ce serait une suite au livre *De l'Amour*.

On reconnaît la logique serrée de Mérimée, qui n'était pas toujours la *lo-gique* chère à Stendhal.

Mais un petit problème se pose ici. Quelle est l'œuvre dont il est question, dans cette lettre non datée ? Sans être devin, nous croyons qu'il s'agit d'*Armance ou quelques scènes d'un salon de Paris en* 1827, dont l'action se passe dans ce « noble faubourg » que l'auteur voulait désigner sur le titre.

Beyle suivit à peu près les conseils de son ami, puisque l'édition originale d'*Armance* parut sans nom d'auteur sur la couverture, mais avec un avant-propos, daté de Saint-Gigouf, et signé *de Stendhal*, qui n'a pas été reproduit dans les éditions suivantes. Et Mérimée trouva un nombre respectable d'épigraphes, puisque sur les trente et un chapitres de ce roman, vingt-six en sont pourvus — et dans toutes les langues !

CHAPITRE VI

SAINTE-BEUVE ET LES « PROMENADES DANS ROME »

Sainte-Beuve ne fut pas toujours tendre à l'égard de Stendhal ; aussi est-ce une bonne fortune de rencontrer, sous la plume du célèbre critique, un éloge franc et net, sans aucune restriction.

Beyle ayant envoyé les *Promenades dans Rome* au critique des *Lundis*, celui-ci remercie l'auteur et ajoute : « Je trouve dans cet ouvrage instruction et divertissement : c'est bonheur, par le temps qui court, d'entendre causer d'art si leste et si juste... En m'envoyant votre ouvrage sans que j'aie l'honneur d'être connu personnellement de vous, vous avez deviné peut-être que j'ai grand goût de ce qui sort de votre plume et, en cela, vous m'avez rendu justice. »

Ces quelques lignes sont extraites d'une lettre inédite [1], datée du 8 octobre 1829. C'était l'époque

1. Collection Charavay.

de la lune de miel entre l'auteur et le critique. *Le Rouge et le Noir* et *La Chartreuse de Parme*, « romans somme toute détestables » n'avaient pas encore amené la lune rousse...

CHAPITRE VII

LE ROUGE ET LE NOIR

I. *Une Chanson de Béranger.*

Notre excellent ami, M. Paul Guillemin, auteur de l'*Imagerie de Stendhal entrebaillée*, a reçu cette pièce de vers, découverte par un anonyme, parmi les nombreuses productions du célèbre chansonnier.

Aucun historiographe de Stendhal n'ayant signalé ce document, nous le publions ici tel qu'il nous est parvenu.

LE ROUGE ET LE NOIR
Chanson
Air : *Ce magistrat irréprochable*

Mars 1831.

Mes enfants, j'ai connu des sages
Que le monde a traités de fous,
Et qui berçaient, divins rois mages,
La Liberté sur leurs genoux.
J'ai vu Saint-Simon, dans son rêve,
Aux malheurs de l'humanité,

Prédire une prochaine trêve,
Et mourir en déshérité.

J'ai vu le Fourier, le débonnaire,
Vouloir lutter avec le sort,
Pour égaliser sur la terre
Tous les hommes avant la mort.
Enfantin, imprudent programme,
Désirait, hier, partager
Nos droits civils avec la femme,
Pour un peu plus l'émanciper...

Moi, j'applaudissais, complaisant,
— Et quelle que fût la chimère —
De chaque prophète naissant
L'évangile, hélas ! éphémère.
On dit aujourd'hui qu'à Grenoble
Un sceptique désenchanté
Exalte, en un roman peu noble,
Le crime et la méchanceté.

Il hait l'honneur pusillanime
Et, dans son sot égarement,
N'accorde un cœur un peu sublime
Qu'à l'homme qui tue et qui ment.
Ne croyez pas ce songe-creux
Qui fait souffler de l'Italie,
Pour troubler les cœurs vertueux,
Un vent étranger de folie.

Mes enfants, gardons nos mains pures,
Laissons au pays d'Arétin
Les trahisons et les parjures
Que punit toujours le Destin.
Et toi, fils des monts libéraux,
Reprends une plume assagie,
Chante encore le seul héros
Qui peut enseigner l'énergie.

Tes Alpes ont vu, par deux fois,
Passer sa redingote grise ;
Les peuples couraient à sa voix,
Malgré l'hiver, malgré la bise.

Et ton cœur jadis a bondi,
Epris d'un bel amour de gloire,
Quand ce capitaine hardi,
Te conduisait à la victoire !

P.-J. DE BÉRANGER.

La « Muse populaire » fut bien rigoureuse envers... Julien Sorel. Mais, au fait, cette chanson est-elle réellement l'œuvre du père de *Lisette* ? N'ayant pu nous en assurer, nous en appelons à nos lecteurs [1].

II. *Stendhal et le Code Napoléon.*

L'auteur de *la Chartreuse de Parme* lisait tous les matins une page du Code civil pour tonifier son style, mais il ne paraît. pas avoir honoré de la même façon le Code pénal.

On lit, en effet, dans *le Rouge et le Noir*, édition originale, tome II, p. 386:

« Un juge parut dans la prison. — J'ai donné la mort avec préméditation, lui dit Julien. J'ai acheté et fait charger les pistolets chez un tel, armurier. *L'article* 1342 du Code pénal est clair. Je mérite la mort et je l'attends. »

1. Un stendhalien « bien informé » nous a révélé, sous le sceau du secret (!) que ce pastiche est l'œuvre de M. Paul Berret, originaire de Saint-Véran (Isère), né à Paris et professeur de rhétorique au Lycée de Versailles. (A. P.)

Cette page fut écrite en 1830. Or, le Code pénal promulgué par la loi du 22 février 1810 renferme 484 articles ; et le crime de Julien tombait sous l'application de l'article 296 qui qualifie le meurtre avec préméditation d'assassinat, et de l'article 302 qui punit de mort les assassins.

Certes, la déclaration de Julien Sorel a une belle allure de courageuse précision ; mais le juge d'instruction aurait pu rectifier le numéro de l'article, s'il avait été moins préoccupé « de multiplier les questions pour faire en sorte que l'accusé se *coupât* dans ses réponses ! »

Où, Stendhal, qui se piquait d'exactitude, a-t-il pris l'article 1342 du Code pénal ?

III. *Stendhal et Marivaux.*

Un couriériste théâtral attribue, en ces termes, à Mlle Cerny, un rapprochement ingénieux entre Araminthe et Mme de Rênal, auquel il a sans doute collaboré, prêtant ainsi le sens critique à la beauté :

« ... C'était hier, lorsqu'elle se préparait à entrer en scène pour jouer *la Parisienne*, que je rencontrai Mlle Cerny. Nullement émue par mon indiscrétion, elle me fit tenir en termes fins et jolis — et dont je n'ai plus le juste souvenir —, ce qu'elle pensait d'Araminthe des *Fausses Confidences*. — C'est un

rôle si frais, si frais, si français... Vous rappelez-vous *Le Rouge et le Noir* de Stendhal ? Eh bien, à mon avis, Araminthe est une Mme de Rênal de dix-huit ans. Elle a des souffrances décentes, printanières, un peu mignardes, mais profondément émouvantes. Comme l'héroïne de Stendhal, elle s'éprend d'un Julien Sorel, d'un intendant, d'un domestique... Et sa douleur intime, amortie, discrète, me touche beaucoup plus encore qu'une passion romantique et trop puissante. Seulement le domestique de Marivaux est tout autre que celui de Stendhal... »

Je ne mets pas en doute l'intelligence de Mlle Cerny, mais *Le Rouge et le Noir* a si peu de lectrices attentives et patientes que les femmes l'ignorent généralement. A celles qui s'aventurent dans le roman de Stendhal, le personnage de Julien Sorel est si odieux qu'elles ferment le livre avec irritation, oubliant tout le reste.

Et pourtant, s'il est une création attachante entre toutes, dans l'œuvre d'Henri Beyle, n'est-ce pas celle de Mme de Rênal, que Léon Chapron déclarait *la plus adorable amoureuse* du roman contemporain ? Cet éloge enthousiaste, qui date de 1883, n'est-il pas encore mérité de nos jours ? Je ne cacherai pas, qu'aux yeux de quelques stendhaliens, Mme de Rênal est la « pierre de touche » de l'amour vrai, et que bien peu d'amantes, dans la fiction et dans la réalité, supportent la comparaison

à leur avantage. Ce fanatisme fera sourire. Pour le créer, Stendhal n'a pas eu recours à la poésie ni au romantisme ; des souvenirs personnels, des traits significatifs saisis au vol et quelques nuances délicatement fixées lui ont suffi.

Mme de Rênal, aujourd'hui centenaire, est encore l'objet d'un culte passionné qui s'alimente de sa propre ferveur, car, qui songe à elle et qui nous en parle selon notre cœur ? Son évocation dans la presse est si rare, que je dois remonter à l'année 1897, pour en retrouver la trace dans une éloquente étude des frères Margueritte intitulée *Les Trois Fantômes* (Mme de Mortsauf, Mme de Rênal et Mme Arnoux).

C'est dire le plaisir intime qu'a fait naître à mes yeux cette chronique où revit la touchante victime de Julien Sorel sous les traits de Mlle Cerny. En la rapprochant d'Araminthe, on la rajeunit de dix ans, sans altérer les traits essentiels de son caractère. Seule, l'épithète *mignarde* qui peut convenir à la fille de Marivaux, ne me paraît pas juste envers Mme de Rênal, si naivement simple et naturelle dans ses moindres actions, si exempte de l'affectation inhérente à la mignardise...

On sait que l'*affectation* était la « bête noire » de Stendhal qui la criblait d'épigrammes ; aussi en a-t-il soigneusement préservé ses héros qui sont tous des impulsifs,

IV. *La « Note secrète ».*

Stendhal et la Restauration. — Dans les chapitres LI, LII et LIII du *Rouge et Noir*, intitulés « la Note secrète », la « Discussion », « le Clergé, les Bois, la Liberté », Stendhal a mis en scène un certain nombre de personnages historiques, qu'il s'est abstenu de nommer, sans doute parce qu'ils vivaient encore à l'époque où il écrivait son chef-d'œuvre. Nous ne croyons pas que ce soient des êtres de pure fantaisie. On sait que Stendhal n'a pas créé, de toutes pièces, les héros et comparses de ses romans. Dans sa lettre à Balzac, il a expliqué sa méthode de travail :

« Je prends un personnage de moi bien connu ; je lui laisse... certaines habitudes, et je lui donne plus d'esprit. »

Au surplus, si Stendhal n'a pas désigné, par leur nom, les interlocuteurs du marquis de la Mole, il les a tous marqués d'un trait significatif, de nature à les faire reconnaître, et qui leur donne l'apparence de la réalité.

Voici la liste de ces personnages, dans l'ordre où ils se présentent, avec leur signalement. (On sait que la scène se passe vers 1818, à l'époque des intrigues et conspirations ultra-royalistes.)

1. — Le maître de la maison : homme énorme, ayant la physionomie et l'éloquence d'un homme qui digère. — 2. — Un nouveau personnage, ayant une décoration très distinguée ; court et épais, haut en couleur, l'œil brillant et sans expression autre qu'une méchanceté de sanglier. — 3. — Un grand homme très maigre et qui portait trois ou quatre gilets ; œil caressant, geste poli, appartenant évidemment à l'Eglise. — 4. — Un petit homme extrêmement noir, teint jaune, l'air un peu fou, parleur impitoyable. — 5. — M. le duc de *** ; cinquante ans, mis comme un dandy, marchant par ressort. Tête étroite, grand nez, visage busqué et tout en avant. — 6. — Un personnage militaire, ancien général de Napoléon ; transfuge. — 7. — Un grave personnage, apparemment fort avant dans les dignités ecclésiastiques ; cardinal ? — 8. — M. de Nerval.

L'étude de M. Ernest Daudet sur *Chateaubriand et la police* (1816-1819) m'a déjà fourni quelques indications sur cette réunion, mais non pas d'une façon complète et définitive.

*
* *

Voici le fragment de l'ouvrage de M. Ernest Daudet ; on verra combien Stendhal a serré de près la vérité historique dans les trois chapitres de son roman :

« Une réunion a eu lieu, le 8 novembre 1817, chez le cardinal de La Luzerne. Chateaubriand y soutient l'opinion que le budget de la guerre sera un excellent terrain de combat et d'opposition. Le duc de Feltre, récemment sorti du ministère, à son grand dépit, s'est offert pour fournir les éléments d'une attaque à fond contre son successeur, le maréchal Gouvion Saint-Cyr, que la loi qu'il prépare sur le recrutement désigne à la haine des ultras. Un député, Castelbajac, renchérit sur tout ce qu'a dit Chateaubriand. Il ajoute qu'il serait bien dangereux de trop réduire en ce moment l'armée d'occupation. La cherté des vivres et la composition de l'armée, telle que va la faire la loi de recrutement, justifieraient la présence des armées alliées jusque dans Paris. Les princes le souhaitent aussi, et, par l'intermédiaire de Wellington, s'il faut en croire Castelbajac, ils ont fait part de leur désir au cabinet anglais.

A en croire la police, ces projets antipatriotiques exposés devant Chateaubriand ne lui ont arraché aucune protestation. Aussi, n'est-il pas étonnant que lorsqu'est révélée l'existence de *notes secrètes* adressées aux puissances pour les effrayer sur l'état de la France et les décider à retarder le rappel de leurs armées, et lorsque le baron de Vitrolles, convaincu d'être l'auteur responsable de ces pièces offensantes, est rayé à son tour de la liste des ministres d'Etat, Chateaubriand soit soupçonné

d'y avoir collaboré avec lui. Mais, dès ce moment, il s'en défend comme il s'en défendra plus tard, et la police copie sur son bureau la lettre qu'il adresse à l'éditeur du *Times*, qui s'est fait par deux fois l'écho de cette calomnie. »

ERNEST DAUDET.

(*Chateaubriand et la police*, 1816-1819. — Supplément du *Figaro*. 12 Mars 1910.)

Il va sans dire que cette question n'a qu'un petit intérêt de curiosité, et que la divulgation des personnages ne peut rien ajouter à l'extrême intérêt du récit de Stendhal. Comme le dit très bien M. R. de Bury, « si ces personnages nous retiennent un instant, c'est grâce à la vision de Stendhal et non pour leur importance historique. »

CHAPITRE VIII

MÉMOIRES D'UN TOURISTE

Genèse et Critique.

Nous retrouvons la main de Mérimée dans la composition des *Mémoires d'un Touriste*, mais, cette fois, il s'agit de dessins.

Ce sont cinq pages de croquis d'architecture religieuse, accompagnées d'une notice *inédite* de M. Auguste Cordier, ami de Romain Colomb, à qui nous laissons la parole :

« Cinq demi-feuilles de papier : trois de Prosper Mérimée et les deux autres de Stendhal.

« Elles n'ont pas de date, mais on doit leur assigner celle de 1837. Stendhal écrit à cette époque les *Mémoires d'un Touriste*, ouvrage si sévèrement jugé par Crozet [1], et, peu spécial pour quelques-uns des sujets qu'il traite, s'entoure de renseignements.

1. Cf. *Comment a vécu Stendhal*, p. 119 (A. P.)

« Stendhal n'est pas à Civita-Vecchia, mais à Paris, où il reprend aussitôt la plume. Il va, quai des Grands-Augustins, demander une leçon de gothique à son ami. La scène se retrace aisément. Au coin de la table, sur ces deux feuillets, Stendhal prend des notes sous l'œil du professeur dont on verra les corrections plus loin. Mérimée joint aux formes des monuments gothiques les termes usuels qui servent à désigner les différentes parties de cet art qui échappent absolument à notre Italien.

« C'est pour lui une révélation, et sa science toute fraîche se déverse en une conférence qui tient les pages 278 et 322 à 338 des *Mémoires d'un Touriste*. A lire cet exposé de l'art gothique, on croirait entendre un savant professeur, dont la science est irréfutable, datant de loin et fruit de longues études. Les balbutiements des trois dessins qui suivent nous mettront légèrement en garde contre ce savoir qui date d'hier et n'est au fond qu'une répétition maladroite de la leçon apprise la veille par Mérimée. (Voir le *H. B.)*

« Les dessins de Mérimée ont de la rapidité, mais on y voit la connaissance bien exacte du sujet qu'il traite — rapides ils sont, mais précis et d'un crayon indépendant ; — celui de Stendhal bave comme celui d'un enfant gauche et qui suit peu heureusement le tracé du maître. Crozet, en voulant bannir de l'édition des œuvres de Stendhal ces fâcheux *Mémoires d'un Touriste*, savait évidemment

à quoi s'en tenir sur leur valeur, et nous en tenons là une preuve qui ne paraîtra pas suspecte. »

La postérité n'a pas ratifié ce jugement trop exclusif. Les *Mémoires d'un Touriste* n'ont-ils pas une valeur philosophique incontestable et un intérêt sans égal dans le genre ?

CHAPITRE IX

LA CHARTREUSE DE PARME

I. *Genèse inédite.*

Nous exhumons dans la collection Stryienski un dessin de Stendhal, ainsi présenté par M. Auguste Cordier : « Pièce d'un haut intérêt. On touche du doigt la pensée même de Stendhal. C'est un plan qu'il a tracé des lieux imaginaires où se passe l'action de *La Chartreuse de Parme*. Tout ce grand roman est là, dans cette topographie qui a servi de guide à son auteur. On aurait dû la mettre en tête de l'édition de Michel Lévy, à la suite de la lettre de Balzac, et il est à regretter que ce souvenir n'ait pas été joint à l'œuvre. Rien n'est plus simple aujourd'hui, avec les procédés dont on dispose de nos jours. Cette carte, dont l'original est tracé au crayon, ne renferme, à l'encre, que l'indication du château de Sacca. »

Ne pouvant mettre ce plan sous les yeux de nos lecteurs, nous leur en donnons une succincte description :

Du Nord-Ouest au Sud-Est, le Pô « déroule son cours sinueux » traversant ainsi toute la carte, jusqu'à la ville de Busetto. On voit au Nord Bozzolo et Mantoue ; à l'Ouest, Colorno ; au centre, Casal-Maggiore et Sabbronetta, non loin de la rive gauche du Pô ; et, sur la rive droite, Sacca, dont le château, un peu plus bas, déploie ses avenues en éventail. Enfin, au Sud, la ville de Parme, flanquée de la Tour Farnèse, et placée sur les bords de la Parmie qui, après avoir contourné le château de Sacca, va rejoindre le Pô, à la hauteur de Busetto.

Quand au vœu exprimé par M. Auguste Cordier, il n'a pu se réaliser jusqu'ici, du moins en France.

Un écrivain berlinois, M. Friedrich von Oppeln-Bronikowski, fit le voyage de Berlin à Paris, pour s'enquérir avant de rééditer une traduction de *La Chartreuse*. Il vint frapper à la porte de M. Stryienski, et, de cette visite, il résulte que le plan figure en tête de la réimpression allemande faite en 1906, à Iéna, chez l'éditeur Eugen Diederichs, avec une intéressante préface de M. Arthur Schurig.

*
* *

Stendhal prenait des notes sur les feuilles blanches interfoliées de ses œuvres. Voici une de ces notes, recueillie par M. Galtier, des *Débats*, dans la collection du comte Primoli :

« 2 décembre 1838. *I am at* 640 *p. of the mss of the chart.* » Beyle aimait à s'exprimer en anglais ou en italien. Nous savons donc à quelle date il en était à la 640e page du manuscrit de *La Chartreuse de Parme.*

II. *Critiques*

Balzac. — Lorsqu'on cite Balzac, à propos de *La Chartreuse de Parme*, on s'en tient généralement à la grande étude qu'il lui consacra dans la *Revue Parisienne* du 25 septembre 1840.

Mais, avant cette époque, son opinion était déjà bien établie dans son esprit ; il la formulait ainsi dans une lettre à « l'Etrangère », datée du 14 avril 1839, c'est-à-dire à l'apparition de l'ouvrage : « Beyle vient de publier, à mon sens, le plus beau livre qui ait paru depuis cinquante ans. Cela s'appelle *La Chartreuse de Parme*, et je ne sais si vous pourrez vous le procurer. Si Machiavel écrivait un roman, ce serait celui-là. »

Et avant de glorifier Stendhal, entretenant ses lecteurs des œuvres d'Eugène Suë (N° du 25 juillet 1840), Balzac écrivait : « Dans un récent chef-d'œuvre, M. Beyle, en faisant un magnifique croquis militaire, a senti les impossibilités que je signale. Il ne s'est pas jeté dans la peinture complète de la bataille de Waterloo ; il l'a côtoyée sur les derrières de l'armée, il a donné deux ou trois épisodes de la déroute, mais, si puissant a été son coup de pinceau, que l'esprit voit au delà, l'œil embrasse le champ de bataille et le grand désastre. Cet épisode annonce chez l'écrivain la connaissance de ce péril littéraire. Je m'empresse de vous dire que je regarde l'auteur de *La Chartreuse de Parme* comme un des profonds esprits et des meilleurs écrivains de notre époque. Sa part sera plus grande qu'on ne la lui fait. »

A. de Bougy, autre contemporain de Beyle (qui « vit Antoine Berthet monter, défaillant, sur l'échafaud, place Grenette »), écrivait le 3 septembre 1866, dans une lettre particulière, datée d'Uriage : « Le roman de *La Chartreuse* est tout simplement un chef-d'œuvre de fine analyse et de déductions. Je ne sache pas que cette œuvre admirable ait de pendant dans notre littérature. Elle place Beyle à côté de Balzac. »

Taine, si nous en croyons M. Maurice Barrès, « eût donné toute son œuvre pour *La Chartreuse de*

Parme ». En tous cas, il lui a emprunté des exemples pour le *Traité de Psychologie* qu'il composa de 1853 à 1855. (Cf. *Revue Philosophique*. Nov. 1900, p. 446-461.)

Albert Sorel : « Stendhal, le créateur du plus ingénieux, du plus raffiné caractère de politique italien qu'ait produit la littérature, le comte Mosca, merveilleuse statuette de ministre. » (Le Consulat de Stendhal. *Lectures historiques*, 1894, p. 154.)

Barbey d'Aurevilly : « ... Gina, de *La Chartreuse*, la Monna Lisa d'Henry Beyle, qui, à elle seule, vous apprendrait tout un pays... » *(Les Œuvres et les Hommes*, 1865, tome IV, p. 222.)

F. Brunetière : « *La Chartreuse de Parme*, chef-d'œuvre d'ennui prétentieux... » *(Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1906, p. 321.)

H. Rebell : « *La Chartreuse*, — ce torrent d'idées... » *(Les Inspiratrices de Balzac, Stendhal, Mérimée*, 1902, p. 145), etc., etc.

Passons à la poésie :

« *La Chartreuse, Les Mousquetaires,*
Villemer, Les Pauvres Parents,
Plaident, comme œuvres littéraires,
Par des mérites différents,
Mais Jacquot [1], qui vit de scandale,
Insulte, en langage métis,
Et la grammaire et la morale ;
Tous les sots ne sont pas partis. »

1. Eugène de Mirecourt.

(Justin Bonisson. — *Les Sots*. Air des Dieux, de Nadaud. 3e couplet. Nouveau Parnasse satirique du XIXe siècle. 1866.)

Petit dialogue. — Au café Voltaire :
— François, un verre de chartreuse.
— Laquelle ? Monsieur, verte, jaune, blanche ?
— De la *Chartreuse de Parme*, François.
— Il ne nous en reste pas, Monsieur.

(*Le Tintamarre*, 23 janvier 1861).

Cette plaisanterie n'est pas jeune, mais la voilà datée.

Et pour finir, une petite perle :

A une soirée dans le monde *select*, une invitée, voulant complimenter le Président du Stendhal-Club, lui dit, d'un air fin et entendu, non sans un peu d'hésitation : « J'ai lu... la... *Violette de Parme*, Monsieur... »

Authentique.

III. *Curieux exemplaire.*

1051 STENDHAL. La Chartreuse de Parme. *Dupont*, 1839, in-8, br., couv. (155). 25 »

Tome Ier seul de l'édition originale. Exemplaire en bel état (sauf rousseurs), avec envoi autographe de Stendhal

« à M. Lingay, hommage d'une reconnaissante et ancienne amitié ». En marges, au crayon, un certain nombre d'annotations manuscrites, corrections et augmentations de courtes phrases, pour, lit-on sur le faux titre, « éclaircir, expliquer, aider à l'imagination de l'auteur de se figurer les choses. — Septembre 1840 ». Ces notes sont vraisemblablement de la main de l'ami Lingay.

(*Librairie Dorbon aîné*, 1909).

CHAPITRE X

MINA DE WANGHEL

Notes inédites de Stendhal sur son manuscrit.

Au recto du titre : 29 décembre 1829. Abandonné comme peu fait pour un public français. Retrouvé par hasard en février 1832.

LA VIE ET LA MORT
DE
Mina de Wangel
Conte imité du danois de
M. Oehlenschlaeger

Le traducteur n'a connu ce conte que par les vives critiques des journaux allemands qui trouvent l'auteur immoral et lui reprochent un système. On a cherché à diminuer les saillies de ces défauts.

Il est à désirer qu'on attribue les défauts à un système et non à la gaucherie de M. de Stendhal.

Au verso : Arrangé la fin le 19 J[anvi]er [1836].

Le vrai bonheur est-il niais ici ?

[Répétition du titre, avec le nom de l'auteur danois et cette variante : traduit de la revue du Jutland, attribué à M. etc. *Made after* le 18 janvier 1830].

PRÉFACE CONFIDENTIELLE A K[OLON]

Décrire les mœurs est froid dans un roman, c'est presque moraliser. Tournez la description en étonnement, mettez un étranger qui s'étonne, la description devient un sentiment. Le lecteur a quelqu'un avec qui il peut s'impatienter. Mina, étrangère d'un pays où l'on philosophie. — Julien, jeune provincial, élève de Plutarque et de Napoléon... dans Mina, le jeune homme fort, marquis et libéral, voulant aimer l'Amérique et le Moyen-Age pendant lequel brillait sa famille, et par conséquent TRISTE.

A la dernière page du manuscrit : *Fini le* 19 *janvier* 1836.

M. Auguste Cordier a ajouté cette indication :

« Cette nouvelle a été décrite avec la préoccupation de l'œuvre en train « Julien » *(le Rouge et le Noir)*, dont les notes de Stendhal sont un reflet. Voir ces notes avec attention. »

CHAPITRE XI

LES MANUSCRITS DE STENDHAL A PARIS [1]

— Le 16 mai 1900, M. P.-A. Cheramy fit l'acquisition à la librairie Henri Leclerc, 219, rue Saint-Honoré, de cinq volumes, reliés, de manuscrits d'Henri Beyle, provenant du pasteur Maystre, de Genève. Ce dernier en avait dressé la nomenclature, que nous reproduisons pour tout ce qui est encore *inédit* aujourd'hui, 26 mai 1912. On sait que ces volumes renferment 203 lettres dont M. Cheramy nous permit de prendre copie pour la *Correspondance de Stendhal*, éditée en 1908.

7 pièces de famille. Extrait de l'acte de naissance de Beyle. — Conventions, de ventes, rentes. — 4 sont entièrement de la main de Beyle, dont 3 signées.

36 pièces relatives à ses ouvrages.

1. La liste qui suit n'est pas complète, à coup sûr : nous indiquons seulement ce qui nous est connu. (A. P.)

1 journal d'un voyage à Londres 1817, 31 pages in-folio.

Journal de 1810.

— 1811, janvier-juillet.

— 1814, septembre-octobre.

Environ 300 pages in-4°.

Journal de 1805 à 1808, contenant un testament olographe signé deux fois :

267 pages de texte in-folio et in-4°.

Autres pièces.

1° Rome, 12 feuillets in-folio écrits sur le recto.

2° Préface de *Rome, Naples et Florence*. Episode de Soria (?), 9 pages in-folio.

3° Naples, 8 feuillets écrits sur le recto in-folio.

15 juin 1824. — Les douze hommes les plus remarquables de l'Angleterre. 14 feuillets in-folio écrits sur le recto.

Note sur cinq livres à méditer pour apprendre l'art de gouverner les peuples, 2 pages in-folio.

Pensées détachées, 8 pages in-4°.

A ajouter une lettre de Colomb.

— *Des périls de la langue italienne ou Mémoires à un ami incertain dans ses idées sur la langue.* — Manuscrit non autographe avec de nombreuses et importantes additions de la main de Beyle : 1818. — 82 p. in-folio.

— *Fin de l'amour et de l'ambition.* — Manuscrit aut. 4 p. in-4°.

(Catalogue N. Charavay. Vente du samedi 15 décembre 1906. — Acquéreur : M. P.-A. Cheramy.)

— « Mlle Lesbros-Bigillion possède plus de *mille lettres* de Beyle (pendez-vous !). Mais elle ne les communiquera pas, elle ne *veut pas.* »

(Casimir Stryienski. Lettre à Ad. Paupe. 18 juillet 1907.)

— 12. *Beyle (Henri)* dit *Stendhal*, le célèbre auteur de *la Chartreuse de Parme*, n. à Grenoble, 1783, m. 1842.

Lettre aut. signée *Mérimée-Musset* à Mme O'Reilly ; Trieste, 21 janvier 1831, 4 p. in-4°. En haut de la première page, sous la date, on lit, de la main du destinataire : *M. Beyle, consul général à Civita Vecchia.*

Curieuse lettre. Il parle d'abord de politique et se plaint que l'on jette des défiances entre les Parisiens et le meilleur des Rois. Puis il parle de Trieste, qu'il trouve trop tranquille. Il préfère les Italiens avec leur tempérament orageux. A Trieste, quand on tue, c'est pour voler de l'argent et non par jalousie. Il termine en demandant à sa correspondante ce qu'elle pense du *Rouge* et si elle a pu aller jusqu'au bout, etc...

(Catalogue N. Charavay. Vente du 18 décembre 1909.)

— 25. L. a. s. à Mme J. Coste (20 décembre 1835) ; 4 p. in-4°.

Il lui parle de la statue de Mirabeau par Jalley. Il a posé les mains pour cette statue et il prie Mme Coste d'intercéder auprès du critique d'art du *Temps* afin qu'il réserve ses plus belles formules laudatives pour l'œuvre de Jalley. « Ne pensez-vous pas, Madame, que la Révolution n'a donné que trois hommes : Mirabeau, Napoléon et La Fayette... Après l'affectation maladive du règne de Louis XVI, on pouvait penser à l'annonce d'un homme éloquent, qu'on allait voir un Sénèque, un Claudien insultant Ruffin. »

« Les œuvres de Chamfort et de Florian n'annonçaient pas Mirabeau... C'est que la famille Riquetti n'avait pas été étiolée par cinq siècles de convenance. Quelles admirables lettres que celles de l'ami des hommes au bailly son frère ! Le marquis détesta son fils et pourtant, quelle idée il en donne ! »

— 26. L. a. s. à Mme O'Reilly ; jeudi, 4 heures (19 février 1830). 1 p. in-4°. Joli cachet représentant un forgeron frappant sur une enclume.

Il la remercie de lui avoir prêté des livres. « J'ai passé la nuit à lire ce pauvre Byron. Le Moore n'a aucun talent dans ce livre ; il a même l'air un peu coquin. J'ai connu Lord Byron. » (Beyle fait sans doute allusion à la *Vie de Byron*, publiée en 1830, par Thomas Moore.)

(Catalogue N. Charavay. Vente du 17 mai 1910.)

— 10101 *Beyle (Henri)*, connu sous le pseudonyme de *Stendhal*. — Manuscrit autographe de 2 p. 1/2 in-4°.

Appréciation politique sur les affaires de Grèce. — Il est d'avis que M. de Villèle pourrait bien être renversé sur l'affaire des colonies espagnoles. Appréciation sur le retour de La Fayette, qui inquiète les vanités de ses anciens camarades de la cour de Louis XVI. Ceux-ci, avec tous leurs ordres, craignent d'être éclipsés par l'habit noir de M. La Fayette. — Analyse de l'article de Benjamin Constant sur le *christianisme*. « Quand un culte, quand des cérémonies

extérieures contrarient le sentiment religieux, il faut changer de culte. C'est-à-dire quitter le Pape, et écouter les prédicateurs tels que M. Irving. Il est sûr que la haute société de France a soif d'un tel homme. »

(Catalogue Lemasle, N° 112, décembre 1911.)

— Il convient d'ajouter à cette liste les quatre gros volumes in-folio où Miss Gunnell a réuni toutes les chroniques publiées par Stendhal, dans des revues et périodiques anglais, de 1820 à 1827. — Les « copies » de Stendhal n'ayant pas été retrouvées, ce qui s'explique assez, Miss Gunnel a eu la louable patience de rechercher ces chroniques où elles avaient paru et de les retraduire en un français que ne désavouerait pas Stendhal lui-même. Elles paraîtront par les soins de Miss Gunnel et d'Emile Henriot dans l'édition des *Œuvres complètes.*

COLLECTION STRYIENSKI

Librairie A. Blaizot.

N° 4155 STENDHAL. Œuvres complètes de Vauvenargues. Paris, Dentu, 1806, 2 vol. in-8 demi-veau fauve, dos orné, tr. marbrées (rel. de l'époque). 1.200 fr.

Précieux exemplaire ayant appartenu à Stendhal qui a commenté dans les marges les pensées de Vauvenargues. Pièce unique et très intéressante.

N° 4156 STENDHAL. Qu'est-ce que le Rire, in-4 en feuilles. 300 fr.

Manuscrit autographe de Stendhal comprenant 7 pages in-4.

N° 4156 *bis* STENDHAL. 1811. Histoire d'une partie de ma vie, in-4 en feuilles. 650 fr.

Manuscrit autographe de Stendhal comprenant 34 pages in-4.

Très belle pièce.

N° 4157 STENDHAL. Burrhus, in-4 en feuilles. 500 fr.

Manuscrit autographe de Stendhal comprenant 24 pages in-4.

« Sous le nom de Burrhus, l'auteur a donné sa pensée sur M. le Comte Daru dont les talents et la probité furent si constamment appréciés par Napoléon Ier; soit qu'il s'agisse ici du précepteur de Néron ou du beau-frère de l'infâme Commode, le surnom de Burrhus ne peut qu'honorer la mémoire de M. le Comte Daru. » (Note jointe au manuscrit.)

N° 4158 STENDHAL. Tombeau de Napoléon, 1 feuille in-8. 350 fr.

Note autographe de Stendhal ainsi conçue :

« Puisque, par malheur, il n'est plus de Michel-Ange, il « est prudent de demander une idée au public. Voici la « mienne : Elever une tour ronde de 150 pieds de haut et « de 100 pieds de diamètre comme le tombeau d'Adrien « (Château Saint-Ange) à Rome. »

CHAPITRE XII

LA BIBLIOTHÈQUE DE STENDHAL

Documents inédits

I. *En France.*

Un des plaisirs favoris d'Henri Beyle fut, sans contredit, la lecture. Il s'y livra dans toutes les circonstances de sa vie si mouvementée, qu'il fût soldat, administrateur, simple touriste ou consul. On se rappelle sa fière déclaration : « L'homme qui écrit ces lignes a parcouru toute l'Europe, de Naples à Moscou, avec cent auteurs *originaux* dans sa calèche. » Sans prendre à la lettre cette bibliothèque... ambulante, on peut dire que Stendhal eut toujours cette passion de la lecture, même au milieu des dangers qu'il courait à la suite de Napoléon. L'exemplaire des *Facéties* de Voltaire qu'il « pilla » dans une maison de Moscou en flammes, en est un exemple curieux. Par la lecture, Beyle échappait ainsi, pour un instant, aux horreurs de la guerre qui stérilisaient son esprit, en exacerbant

sa sensibilité. « J'ai besoin d'imagination, écrivait-il à un ami pendant la campagne de 1809, achète-moi *les Martyrs* de M. de Chateaubriand... »

Plus tard, rendu à la vie civile et relégué dans un consulat de médiocre importance, il trompait l'ennui de cette existence déprimante par des lectures acharnées, témoins les *Mémoires de Saint-Simon* qu'il lut à trois reprises « de neuf heures du soir à trois heures du matin », au risque d'en perdre la vue. Dans son « nid d'hirondelle » de Civita Vecchia, tout lui était bon pour animer sa solitude et combler le vide de ses occupations. « O mes amis, s'écriait-il en 1831, combien le plus vil bouquin que vous rejetez sur les quais, pour les quinze sous, me serait précieux dans ce coin de l'Afrique ! » De ses fréquentes excursions à Rome, il rapportait des livres de toutes sortes, qu'il annotait de sa « terrible écriture », mêlant à la critique, des réflexions sur ses « états d'âme » et sur sa vie privée : à cette époque, lire, pour Stendhal, c'était une occasion d'écrire et d'analyser sa passion dominante ; aussi s'en donnait-il à cœur joie.

*
* *

On sait qu'à la mort d'Henri Beyle, les livres et tableaux qu'il laissait à Civita Vecchia furent vendus au profit de sa sœur Pauline, par les soins de Donato Bucci. La bibliothèque du consul fut

donc dispersée, en Italie, où de temps à autre on en retrouve des épaves très curieuses. C'est ainsi qu'en 1872, M. Blanchard de Farges, l'un des successeurs de Beyle au consulat, découvrit, à Rome, une vingtaine de volumes, ayant appartenu à son prédécesseur, et portant, en guise d'*ex-libris*, les notes marginales récemment publiées. « Si jamais vous venez à Rome, m'écrivait le comte Joseph Primoli (28 janvier 1904), je serai charmé de vous montrer les quelques volumes, *annotés par Beyle*, que je possède. »

Puis ce fut, en 1907, la trouvaille d'un avocat romain, ces *Mémoires de Saint-Simon*, le joyau de la collection par l'abondance des annotations et leur intérêt sans égal. M. Carrère ayant donné quelques extraits de ces réflexions, dans *Le Temps* des 12 et 13 février 1908, M. de Bury se fit l'interprète des stendhaliens en réclamant le texte intégral [1].

Mais il n'appartient plus à M. Modigliani de donner cette satisfaction au monde des lettres, car le précieux exemplaire des *Mémoires de Saint-Simon* franchit les Alpes en 1908, et vint enrichir la collection d'un bibliophile parisien, amateur éclairé et qui a joint ce si précieux ouvrage aux richesses de sa collection. Souhaitons qu'il en permette un jour la publication, sa compétence de lettré délicat

1. *Mercure de France*, 1er mars 1908, p. 155.

pourra être au futur éditeur d'un grand secours. Ces pages auraient leur place naturelle dans les marginales qu'annonce M. H. Champion dans son édition des *Œuvres complètes.*

*
* *

Si les livres que Stendhal possédait à Civita Vecchia se trouvent disséminés un peu partout, en revanche, sa petite bibliothèque de Paris fut pieusement recueillie par Romain Colomb qui en distribua quelques exemplaires aux amis d'Henri Beyle, selon son vœu testamentaire, et légua le surplus à M. Auguste Cordier. Ce dernier, à son tour, offrit toute sa collection d'autographes, de manuscrits et d'ouvrages stendhaliens à M. Casimir Stryienski, en reconnaissance de ses exhumations si intéressantes à la bibliothèque de Grenoble et avec le souhait, bien naturel, qu'elle soit ensuite léguée à un autre stendhalien de choix comme le font les jansénistes.

Grâce à ce touchant témoignage de gratitude littéraire, le Président du Stendhal Club peut communiquer à ses visiteurs une précieuse collection dont voici la nomenclature telle que M. Cordier l'a dressée, avec toutes les particularités qui s'y rattachent :

1. — S. L. N. D. — *Trattato di miniatura.* — Brochure petit in-12. 132 p. stamperia di Giuseppe Galeazzi. Milano MDCCLVIII.

2. — Gottsched. — *Grammaire allemande.* In-12. 552 p. Strasbourg. Amand Koning, libraire. MDCCLXIII.

3. — Sherlock. — *Lettres d'un voyageur anglais et nouvelles lettres.* — 2 vol. reliés en un seul, petit in-8°. Le 1er : Londres, MDCCLXXIX, 159 p. ; le 2e : Londres, MDCCLXXX, 248 p.

4. — Guidi. — *Journal d'un voyage fait à Rome en* 1773 : 2 vol. petit in-12, reliés en un seul, 295, 276 p. Genève. MDCCLXXXIII.

5. — Duclos. — *Voyage en Italie.* 1 vol. petit in-8° de 412 p. Paris. Buisson, libraire, 1791.

6. — Meyer. — *Voyage en Italie.* — 1 vol. petit in-8° de 418 p. Sans nom d'éditeur, an X de la République.

7. — F. E. T. M. D. L. I. N. — *Manuel du Museum Français Ecole Flamande.* — 1 vol. in-8°, avec nombreuses figures au trait. Paris. Treuttel et Wurtz, libraires, an XII. 1804.

8. — De Bonstetten. — *Voyage dans la Latium.* — 1 vol. in-8°, 380 p., avec carte. Genève. Paschoud, libraire, an XIII (non retrouvé par M. Stryienski.)

9. — Mario Vasi [Romanus]. — *Itinéraire instructif de Rome ancienne et moderne.* — 2 vol. in-12 avec nombreuses gravures, chez l'auteur. Rome. MDCCCVI.

10. — G. Agrati. — *Versione italiana con note e tavola cronologica di G. Agrati.* Brochure petit in-12, 141 p. Couverture rouge. Milan. MDCCCXVII. Sur le verso de la couverture, dédicace de l'auteur : « *All' Egregio sig^e de Beyle, l'autore in contrassegno di stima e di riconoscenza.* »

Sur la couverture, de la main de Beyle : *Annales de Milan, fort commodes, for me.* Aux pages 73, 75, 77, 92, 116, 117, 126, des traits au crayon faits par Stendhal au cours de sa lecture. A la page 134, dix lignes de texte barrées et cette note de sa main au crayon : *Patriotisme d'antichambre et par un contemporain de Mme Vincent, l'amie du Général Berthier et Mmes Ruge, Gherardi, Marini, Aresi,* etc. [1]

11. — Lullin de Chateauvieux [2]. — *Lettres écrites d'Italie en* 1812 *et* 1813 *à M. Ch. Pictet.* — 1 vol. in-8° de 487 p. Genève. Paschoud, libraire, 1820.

1. Cf. *Rome, Naples et Florence,* 1854, p. 75, et *Vie de Napoléon,* p. 139.
2. Cf. *Rome, Naples et Florence,* p. 224, et *Mélanges d'art,* p. 259. (A. P.)

12. — *Mémoires du Comte de Grammont.* — 1 vol. in-8°. 388 p. Paris. 1829.

13. — M. J... C... O. — *Le Couvent de Baiano, chronique du XVI*e *siècle.* — Brochure in-8° de 230 p. Paris, Fournier, libraire. MDCCCXXIX. Traduction de Stendhal, avec préface et notice de Paul Lacroix (Bibliophile Jacob). L'Introduction de Lacroix prend les 122 premières pages. La chronique de Stendhal occupe les pages 123 à 229. Des notes annexes de l'éditeur, pp. 231 à 258, renferment, aux pages 244, 253 et 258, des appréciations élogieuses de Stendhal. Une note de Romain Colomb, dont voici le texte, est jointe au volume : « Histoire de la destruction du couvent de Baiano. La brochure sur laquelle Beyle avait fait copier ce récit, porte ce titre : *Chiarra o aneddoti segreti del secolo XVI, publicati da G... M... Si trova de vendibile nel negozio di Gabriele Mozino, strada Toledo, num.* 223. *Al prezzo fisso di carlini due. Dall' immensa sproporzione tra la somma della virtù ch'è la giustizia, e quella dei movimenti del cuore, dipendono tutti gli infortunj del genere umano.*

Fodere-med-leg-cap XVI, § 44. »

14. — Editions originales. — Un volume in-8° comprenant, reliés ensemble. 1° *Rome, Naples et Florence en* 1817, par M. de Stendhal, officier de cavalerie, in-8°, 366 p. Paris. Delaunay, libraire. MDCCCXVII. — 2° *Racine et Shakspeare,* par

M. de Stendhal, in-8°, 55 p. Paris, Bossange, Delaunay et Mongie, 1823. *Racine et Shakspeare, n° II*, ou réponse au manifeste contre le romantisme, par M. de Stendhal, in-8°, 103 p. Paris. Dupont et Roret, 1825. — 3° *D'Un nouveau complot contre les industriels*, par M. de Stendhal, in-8°, 24 p. Paris. Sautelet, 1825.

Au n° 1. *Rome, Naples et Florence*, on lit, de la main de Stendhal, en marge et au crayon :

Préface, p. v, ligne 11, on en trouve.
Page 18, ligne 14, chez.
Page 298, ligne 17, 300.
Page 301, ligne 19, 1550.
Page 368, au bas, écriture au crayon, très difficile à lire, le crayon étant à demi effacé et les lettres mal formées :
« *L'imprimeur imprime—Buonaparte—au lieu de Bonaparte—alors, en* 1817, *ce U caractérisait—l'homme qui pense bien. Je voyais—souvent des prêtres autour du comptoir—de Mme Egron.* »

Il n'y a pas d'annotation de Stendhal sur les deux autres brochures.

15. — *Rome, Naples et Florence*, par M. de Stendhal, 3e édition. Deux vol. in-8°, reliés en un seul. 305 et 348 p. Paris, Delaunay, éditeur, 1826.

16. — *Promenades dans Rome*, par M. de Stendhal. 2 vol. in-8°. Le 1er de 450 p. avec 2 cartes. Le 2e de 592 p. avec une gravure. Paris. Delaunay, éditeur, 1829.

17. — *Mémoires d'un Touriste*, par l'auteur de *Rouge et Noir*. 2 vol. in-8°. Le 1er de 432 p. ; le

second de 365 p. avec un plan de Lafrey, p. 312. Paris. Ambroise Dupont, éditeur, 1838.

18. — Un volume in-8° comprenant les Nouvelles et publications suivantes que Beyle a signées :

(a) STENDHAL ; *(b)* THÉODOSE BERNARD DU RHONE ; *(c)* F. DE LAGENEVAIS.

1° *Souvenirs d'un gentilhomme italien. Revue Britannique.* N° 8. Février 1826, s. s.

2° *Vanina Vanini. Revue de Paris,* tome 9, 1829 *(a).*

3° *Lord Byron en Italie. Revue de Paris,* tome 12, 1830 *(a).*

4° *Le Coffre et le Revenant. Revue de Paris,* tome 14, 1830 *(a),*

5° *Le Philtre. Revue de Paris,* tome 15, 1830 *(a).*

6° *La comédie est impossible en* 1836. *Revue de Paris,* tome 28, 1836 *(b).*

7° *Vittoria Accoramboni* [1]. *Revue des Deux-Mondes,* tome 9, 1837.

8° *Les Cenci* [2]. *Revue des Deux-Mondes,* tome 9, 1838.

9° *La Duchesse de Palliano. Revue des Deux-Mondes,* tome 15, 1838 *(c).*

10° *L'Abbesse de Castro. Revue des Deux-Mondes,* tome 17, 1839 *(c).*

19.—NIBBY.—*Roma nell' anno MDCCCXXXVIII*

1, 2. Stendhal a fait des corrections au crayon sur ces deux brochures. *(A. C.)*

descritta da Antonio Nibby, 1 vol. grand in-8° de 402 p., 9 gravures hors texte. Rome, 1839.

« Stendhal a lu ce livre avec grande attention ; il est surchargé de notes et de traits au crayon, memento pour les passages qui l'avaient frappé. Jusqu'à ses derniers moments, il s'est toujours préoccupé de ses *Promenades dans Rome*, qu'il devait compléter avec des renseignements nouveaux et précis, ainsi qu'en font foi les nombreuses annotations de ce livre qui l'avait vivement intéressé. On en trouve la preuve dans trois pages autographes n°s 81, 82 et 83 qui font suite à ce volume avec lequel elles sont reliées. » *(A. Cordier.)*

On trouvera les annotations de la main de Beyle aux pages suivantes :

Préface :

P. v, ligne 12, en marge : 536.

P. vi, ligne 20, en marge : accolade de 7 lignes et « *Fait* ».

P. vii, ligne 3, en marge : *Totila* ; ligne 10, en marge : 40 *jours* ; ligne 27, en marge : 593.

P. ix, ligne 9, en marge : accolade et « *Origine de l'actuel* » ; ligne 12, deux mots soulignés, ligne 20, en marge : 1084.

P. xi, ligne 22, en marge : 1377.

P. xii, ligne 10, en marge : accolade jusqu'à la 14e ligne et « *Commencement de la Rome moderne, Martin V* » ; ligne 18, un trait et « *après la mort de Martin V, Eugène IV* ».

Livre :

P. 10, ligne 10, en marge : *L'Orient. Saint-Pierre.*

P. 83, ligne 13, en marge : un trait.

P. 88, ligne 21, en marge : un trait et en tête de la page : *Lanfranc.*

P. 89, ligne 7, en marge : un trait et en tête de la page : *Dominiquin.*

P. 102, ligne 9, en marge : *Gothique.*
P. 103, ligne 15, en marge : un trait.
P. 107, ligne 16, en marge : un trait.
P. 150, ligne 12, en marge : un trait.
P. 163, ligne 23, en marge : un trait.
P. 316, ligne 9, en marge : *Volées. Quand* ?
P. 350, lignes 13-19, en marge : deux traits.
P. 354, ligne 24, en marge : un trait.
P. 357, ligne 18, en marge : *Réduire cela à (?) lignes.* 9 *avril* 1841.
P. 398, lignes 16-24, en marge : deux traits ; ligne 29, en marge : 14 *avril* 1841.
P. 400, lignes 3, 17, en marge : deux traits.

Graphique des trois pages autographes de Stendhal, faisant suite au volume.

I. — « 10 octobre 1840. »

« J'achète ce livre estimable, raisonnable, mais bien ennuyeux. Tems magnifique. Je revois beaucoup de choses *with* M. Primal. Les gravures sont plates et de plus extrêmement fausses, il faut des gravures faites d'après des vues daguerréotypes. La Préface est fort bonne. Le tout est gâté par les noms d'une foule de peintres de 20e ordre, mais d'un autre côté, comment faire ? Le vulgaire eût demandé ces noms, il lui faut des choses complètes...

ma il cacalo a piu metodi. »

II. — (Ecriture diabolique. D'octobre 1841, ces lignes ne précèdent que de cinq mois l'attaque que Stendhal, ici, commence à sentir sous forme de

goutte et qui l'emportera le 23 mars suivant. (A. C.)

« 13 octobre 1841.

« Vu le tombeau des Scipion 3 (?) bien encore, vu le Colombarium des esclaves d'Auguste chez M. (?), vu encore ses (?). Vu un même col. avec peintures, vu le cirque de Romulus. Les Cariere sont-elles au levant ou au couchant ? Tramontane très froide, un peu de goutte.

« Premier froid de l'année. Soleil superbe. Projets de voyage à Subiaco et à Tivoli. »

« 14 octobre.

« Vu la galerie Borghese. Compte 5 et 7 ou 50, 60. Lu *Rome antique* de Nibby, fort estimée par l'auteur du moins, *by* Mingres. »

III. — (Cette note très nette est très difficile à lire ; comme le n° II, elle est datée du 14 octobre 1841. Stendhal, le 30 octobre suivant, quittera l'Italie pour n'y plus revenir. (A. C.)

« Ce premier volume doit être beaucoup plus ennuyeux que les autres, 1° à cause de l'historique peu intéressant ou obscur des églises ; 2° à cause des noms de 2 ou 300 mauvais peintres ou plats sculpteurs que le pauvre Nibby ne pouvait guère se dispenser d'insérer. Mais, outre les noms de ces artistes médiocres, il se croit obligé de faire connaître la page des plates histoires qui en parlent.

Par ces raisons j'espère que les autres volumes seront moins assommans. Jusqu'ici il n'y a de possible que la Préface ; elle est fort timide ; pauvre et dépendant, il ne voulait pas dire du mal du P., mais au moins, il ne loue pas à contresens [1].

« 14 octobre 1841. »

20. — J. Fiévée. — *Correspondance et relations de J. Fiévée avec Bonaparte*, Premier Consul et Empereur, pendant onze années, de 1802 à 1813, publiées par l'auteur. 3 vol. petit in-8° (238, 407 et 362 p.). Paris. Desrez et Beauvais, éditeurs, 1836.

Stendhal, qui avait quelques liens de parenté avec l'auteur, par les familles Thiboust et Colomb, tenait en grande estime cet ouvrage. Il a parlé de Fiévée, avec éloges, 1° dans *Racine et Shakspeare*, 2e partie (Lévy, 1854, pp. 207, 210), et dans une lettre à M. Stritch à Londres, du 13 avril 1825

*
* *

Il est à remarquer que, dans cette petite collection, les ouvrages sur l'Italie dominent : Stendhal lisait peu au hasard, il recherchait de préférence ce qui pouvait l'instruire sur sa patrie d'élection.

Ce qui nous touche davantage, c'est cette gram-

1. Sur Nibby, cf. *Correspondance*, II, p. 399 ; III, p. 248. *(A. P.)*

maire allemande, attestant que Beyle fit une réelle tentative pour s'assimiler la langue de Gœthe et de Schiller. Se trouvant à Trieste, en 1831, il écrivait au baron de Mareste : « Je relis l'allemand. Si j'étais resté ici, j'allais donner un coup de collier, comme dit M. de Clermont-Tonnerre, et me mettre en état de comprendre la prose. » Beyle avait alors 48 ans — âge un peu avancé pour entreprendre l'étude d'une langue étrangère — et il n'avait pas cette facilité qui fit de son ami Mérimée un polyglotte remarquable. Dix ans plus tard, en 1840, se souvenant sans doute des difficultés qu'il avait éprouvées à cet égard, Stendhal écrivait à Balzac, avec une évidente mauvaise humeur : « ... Les Allemands sont tellement à genoux devant un cordon, ils sont si bêtes ! J'ai passé plusieurs années chez eux, et *j'ai oublié leur langue par mépris.* » Voilà un mépris qui nous paraît un peu cousin de celui « du renard devant les raisins... »

Quoi qu'il en soit, nous avons là un petit noyau d'ouvrages dont la valeur, pour quelques-uns, réside surtout dans les marges « illustrées » par Stendhal ; reliques vénérables, précieux souvenirs et nous faisons des vœux pour que cet embryon de bibliothèque s'enrichisse encore dans l'avenir, à la grande satisfaction du Stendhal Club et des lettrés.

II. *En Italie* [1].

En 1818 et 1819, Stendhal était à Milan. Il venait de publier l'*Histoire de la Peinture en Italie, Rome, Naples et Florence*, et se délassait dans sa ville de prédilection. Tout lui était occasion de délices : la société, accueillante et pleine de bonhomie, la littérature et surtout le théâtre, musique et ballets, où Rossini et Vigano faisaient merveilles. Mais cette existence brillante et un peu dissipée n'absorbait pas toutes ses facultés. Des sujets plus sérieux sollicitaient son attention et captivaient son esprit, à l'issue des soirées où il s'était grisé de conversations ou de spectacles variés. C'est ainsi que le profond coup d'œil sur « l'Espagne en 1808 » et les considérations sur la « Retraite de Russie » sont datées de cette époque et de ce milieu enchanteur, légèrement assombris par la passion de Beyle pour Metilde.

Bien qu'il fût éloigné de la France et de son gouvernement qui oscillait du baroque à l'odieux, Beyle ne s'en désintéressait pas, au contraire. Il était avide de nouvelles sur la politique, voyant avec peine, ou soulignant avec ironie, la marche rétrograde des affaires publiques. Le « fait divers »

1. Collection de M. P.-A. Cheramy.

sensationnel, lui-même, ne le laisse pas indifférent : il se fait envoyer le portrait de Mme Manson, impliquée dans l'assassinat de Fualdès qui passionne la France et même l'Europe. Tout ce qui se passe au-delà des Alpes l'intéresse au plus haut degré : ses lettres au baron de Mareste sont, à ce moment-là, un véritable questionnaire en règle, et c'est avec raison qu'il signe l'une d'elles du pseudonyme Curiosité, qui le peint tout entier.

Les renseignements ne lui suffisent pas ; il lui faut des documents, des pièces probantes ; si le présent excite « sa soif de connaître », le passé le sollicite également. Le pauvre de Mareste, son commissionnaire, aussi dévoué qu'infatigable, est sur les dents. Il doit se multiplier pour approvisionner son ami de manne intellectuelle. Les envois de librairie se succèdent, apportant non seulement les brochures politiques et littéraires, mais aussi les récentes éditions des classiques : Voltaire, Rousseau, Helvétius, etc. L'Angleterre a toutes les préférences de Beyle, comme littérature étrangère, et surtout l'*Edinburgh Review*, dont les 37 volumes franchissent les Alpes, pour entretenir une admiration si fervente qu'elle va jusqu'au plagiat le plus amusant !

Toutes ces choses apparaissent dans les documents qui suivent. Ce sont de simples notes du baron de Mareste et des factures de librairies. — « Quoi ! diront quelques, disciples de François

Coppée, avec une moue de dédain, des notes de libraires ? » — Pourquoi pas ? Rien de ce qui touche un grand homme n'est indifférent à ses admirateurs. Il y a toujours quelque chose à glaner dans le document le plus modeste en apparence. Ces factures sont, en quelque sorte, les pièces justificatives de la *Correspondance* de Stendhal qu'elles suivent pas à pas, en soulignant sa véracité. Et voyez ce curieux détail : elles sont libellées au nom de *M. de Beyle* ! n'est-ce pas piquant ? Moi, je trouve très avisé ce Jombert, directeur de la Librairie Lexique ; il anoblit d'instinct, celui de ses clients que 37 ans plus tard, Barbey d'Aurevilly, déclarait « *être né duc*, intellectuellement parlant ».

J'ajouterai pour mon excuse, que je suis en progrès. En 1910, au cours d'une étude au *Mercure de France*, j'ai publié une note de coiffeur, attestant que Beyle payait cinquante centimes une simple séance de rasoir, en l'année 1819, ce qui me valut l'épithète de « barbier » dans l'*Intransigeant*. Je suis « bouquiniste » aujourd'hui, c'est plus relevé.

Enfin, le 1er janvier de cette même année 1910, M. Henry Lapauze m'a placé dans *Le Gaulois*, « à la tête des stendhaliens acharnés et délirants ». Je fais de mon mieux pour justifier ce beau grade décerné par un confrère aussi follement épris d'Ingres que je le suis de Stendhal.

I. — L'EDINBURGH REVIEW.

« Je reconnois avoir reçu de M. Schmit [1] pour compte de M. de Beyle, à valoir sur l'achat que je dois faire de l'*Edinburgh Review* la somme de douze livres sterling » [2].

Londres, le 11 *Juin* 1818.

L. M. DESSURNE, [libraire].

« Je soussigné reconnais avoir été remboursé de la susdite avance de douze livres sterling ou deux cent quatre-vingt-huit francs par M. Adolphe de Mareste, payant au nom de M. Beyle ».

Paris, ce 16 *Juillet* 1818.

B. SCHMIT.

LIBRAIRIE LEXIQUE,

Jombert, rue du Paon Saint-André, n° 1, à Paris.

[A M. DE MARESTE A PARIS].

Monsieur,

D'après la demande verbale que vous m'avez faite hier, je vous fais remettre la petite caisse d'envoi de M. Dessurne à Londres pour le compte de M. Beyle. Vérification faite, elle contient, conformément à la lettre d'avis, un exemplaire de l'*Edinburgh Review*, in-8° broché n°s 1 à 50, le n° 58 et un volume de table pour les 20 premiers n^os, ce qui fait 52 volumes. Ci-joint le mémoire des derniers petits envois que j'ai adressés à M. Beyle. Tout jusqu'ici lui est bien parvenu.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur, votre très humble serviteur.

JOMBERT.

Le 9 *Juillet* 1818.

P. S. — Si vous expédiez cette caisse à M. Beyle, veuillez bien faire remplir les vides avec des rognures de papier,

1. Cf. *Souvenirs d'Egotisme*, pp. 65-66, et *Correspondance, passim*.
2. Cf. *Correspondance*, II, pp. 78-79.

afin d'éviter le frottement qui dans une longue route, détruit en partie les volumes ; au reste, la caisse, qui était fort sale, ainsi que les volumes, a été nettoyée et reclouée ; étant bien fermée et cordée, elle fera facilement le voyage.

Notes de Mareste

Remis à M. Jombert, libraire, rue du Paon, le 19 août 1818, par ordre de Beyle :

1° la table de l'*Edinb. Review*) pour être envoyés de suite à
2° le Xe n° de l'*Edinb. Review*) Milan.
3° le 58e n° de l'*Edinb. Review*, pour être échangé chez Barrois, contre le 59e.

Faire partir pour Milan la caisse de l'*Edinb. Review* avec *Leonora*, les livres que remettra le vicomte : Rousseau, Voltaire et les notes de Didot [1].

Envoyé le 24 septembre [1818] à Jombert pour être transmis à B[eyle] à Milan :

37 vol. de l'*Edinb. Review* : il en avait reçu un le 12 août avec le vol. de table — j'en garde 13 — en tout 51.

4 vol. Voltaire compact. — 4 vol. Rousseau.

2 vol. *Leonora*. — 1 vol. ital. Monti-grammaire.

1 vol. anglais de Leckis. — Un paquet de papier contenant les lettres adressées à Stendhal par diverses personnes marquantes d'Angleterre. — 25 exemplaires de l'article sur l'*Histoire de la Peinture*. — 2 n^os^ des lettres sur le Congrès d'Aix-la-Chapelle.

— Invité Jombert à joindre à l'envoi 8 exempl. de l'ouvrage sur *la Peinture en Italie*, d'après les ordres de Beyle.

J'ai fait un bon de 8 exemplaires dudit ouvrage à délivrer par M. Chanson à M. Jombert.

Beyle en tiendra compte à Chanson [2].

Envoyé par Martinet le 15 Mars 1819 les derniers 13 volumes de l'*Edinburgh Review*, à M. Jombert pour les envoyer

1. Cf. *Correspondance*, II, p. 92.
2. Cf. Lettre du baron de Mareste, *Correspondance*, II, p. 107.

à Beyle à Milan. L'envoi contenait en outre une lettre de Didot du 18 août 1818 pour Beyle, le comte de Didot à cette époque et les titres de l'ouvrage sur *Haydn* demandés depuis longtemps par Beyle.

II. — CADET DE GASSICOURT [Charles-Louis].

PRÉFECTURE DE POLICE

Paris, le 24 Septembre 1818.

M. Jombert est prié d'acheter de suite pour le compte de M. Beyle et de m'envoyer à la Préfecture l'ouvrage de Cadet Gassicourt, intitulé, je crois : *Voyage en Autriche en* 1809. Je paierai cet ouvrage avec le compte que doit m'envoyer M. Jombert[1].

MARESTE.

Note, en tête et en travers de la lettre : M. Jombert l'a déjà expédié le 20 août.

III. — ACQUISITIONS DIVERSES.

LIBRAIRIE LEXIQUE

Magasin de Dictionnaires et de Grammaires

Fourni à M. DE BEYLE :		
1818. Mars 28. — Boëte, etc. pour 5 vol. expédiés ce jour, par Gouge (accéléré), voir lettre de Mareste	2 » »	
Ports de lettres Milan 11 c^t et aff^t 1,30	2 90	4 90
Avril 18. — 2. Œuvres d'Helvétius, in-8°, tome 1, 2 à 3.	20 » »	
A reporter. . . .	20 » »	4 90

1. Cf. *Correspondance*, II, pp. 105, 107.

Report.	20 » »	4 90
1. *Edinb. Review*, in-8°, n° 57. .	10 » »	
Joint 15 vol. in-8° bro., remis par M. de Barral, emballage et faux frais	3 10	33 10
Mai 16. — Expédié par diligence à Grenoble un paquet n° 14, contenant les articles ci-après :		
2. Œuvres d'Helvétius, in-8°, t. 3e à 5.	10 » »	
1. Portrait de Mme Manson [1] par André	1 » »	
1. Œuvres de Voltaire, t. 9, in-8° br., 2 v., remis par M. de Barral		
Œuvres de Rousseau, t. 1 à 14, in-8°, 4 vol., remis par M. de Barral		
8. *Histoire de la Peinture en Italie*, in-8° br., 2 vol., remis par M. Mareste.		
8. *Lettres sur Haydn*, in-8°, 1 vol. bro., remis par M. Mareste.		
Emballage et faux frais. .	3 » »	14 » »
Juin 11. — 1. *Edinb. Review*, in-8°, n° 58, franco pour Milan, à 5 fr. la feuille.		11 » »
Juin 30. — Port depuis Calais de la caissette Dessurne, de Londres.	4 75	
Commission pour la réception de cet envoi	1 25	6 » »
Août 20. — 1. *Voyage en Autriche* par C[adet] de G[assicourt], in-8°, franco à Milan. . . .	8 50	
Pour l'afft du n° 10 *Edinb. Review*, in-8°, et de l'index d°, in-8°, ensemble 2 vol. . . .	3 » »	11 50
A reporter. . . .		80 50

1. Affaire Fualdès, cf. *Correspondance*, II, [p. 71, 72, 74.

Report. . . .		80 50
Septembre 17. — 1. *Edinb. Review*, in-8°, n° 59, franco pour Milan, à 5 fr. la feuille.		11 » »
2 Ports de lettres Dessurne et Isaac, de Calais (omis au 30 juin)		1 » »
Septembre 28. — Les articles remis par M. Mareste, le 24, expédiés par roulage ordinaire de Gouge en 5 semaines p. Milan :		
Caisse Dessurne, réparée, emballée cordée	5 » »	
Commission et faux frais. . . .	3 » »	
Aff^t de la lettre, réponse pour Milan	1 30	9 30
Le 29 *Septembre* 1818.		101 80
Pour acquit,		
JOMBERT.		

Le 29 octobre 1819, remis par M. de Mareste pour M. de Beyle.

27 *Histoire de la Peinture*, in-8°, 2 vol.

26 *Vies de Haydn, Mozart*, etc., in-8°.

1 *Histoire de Venise*, par M. Daru, in-8°, 7 vol[1], mais il manque le tome 1er.

8 volumes et 5 brochures.

1 paquet de prospectus *Peinture*, etc.

J'ai reçu des mains de Monsieur Mareste la somme de cinquante francs à-compte sur fournitures de livres faites à Monsr de Beyle.

Paris, le 28 *avril* 1820.

p^r 50 fr.

JOMBERT.

1. Cf. *Correspondance*, II, p. 151.

	Fourni à M. de Beyle	
1819.	Octobre 11. — Pour autant qu'il redoit à nouveau, etc.	8 40
	Octobre 30. — Envoyé à Grenoble par roulage accéléré à Vial fils un ballotin contenant (remis par M. de Mareste) 27 *Histoire de la Peinture.* 26 *Haydn* et *Mozart*, etc.	5 60
1820.	Mai 7. — Expédié par diligence à Grenoble un paquet n° 18, contenant divers livres demandés par lettre du 17 mars, et dont le montant était de 50 fr. qui balancent cet article.	» »
	Juin 14. — 1 Madier de Montjau, *Pétition*, etc. franco à Turin, port double. . .	2 50
	Juin 24. — 1 *Edinburgh Review*, in-8°, n° 66, franco Novare	12 t
	1 B. Constant. *Nouv. Loi des Elections* [1], in-8°, prix Paris.	1 80
	Port de lettres de Turin, 1er juin. . .	1 50
	4 Brochures dont 2 Lacretelle et 2 Béchet, ensemble	4 85
	Port double des 5 brochures ci-dessus, franco Turin, 16 fr.	1 65
	Juillet 17. — 1 De Pradt. *Affaire des élections*, in-8°, franco Torino, p. d. . .	8 50
	Août 10. — *Panorama*, par Lacret, et n° 1. *Lettres normandes*.	3 60
	Octobre 14. — Expédié à Milan par roulage accéléré de Vial, un paquet (n° 19) contenant divers ouvrages demandés par lettre du 1er septembre du montant de	58 60
	Pour acquit et solde de la somme de cent neuf francs reçus des mains de M. Mareste, pr compte de M. Beyle.	109 »

Paris, le 3 Novembre 1820.

Jombert.

1. Cf. *Correspondance*, II, p. 111.

LIBRAIRIE LEXIQUE
Magasin de Dictionnaires et de Grammaires
Jombert, rue du Paon-Saint-André, n° 1

Fourni à M. DE BEYLE, à Milan.

Le 1820

	1 *Documents historiques*, par Kératry, in-8°, franco Lyon.	2 90
	1 Lettre de B. C.[1] à Latour-Maubourg, in-8°, franco Lyon.	» 85
	Port de lettre de demande du 20 Oct. par Lyon	» 70
1820.	Décembre 4. — 1 Madier, *du Gouvernement occulte*, in-8°, franco Lyon.	2 25
	Décembre 23. — 1 *L'Europe au Moyen-Age*, in-8°, 4 vol., t. Ier, franco Larat. à Lyon.	8 60
	Décembre 23. — 1 Annuaire français, in-18, franco Milan, p. d.	1 50
1821.	Février 8. — 1 *Considérations sur les projets de l'aristocratie*, in-8°, franco Lyon. .	2 25
	Février 12. — Expédié franco à Milan (Robert), les 2 art. suivants :	
	1 Walter Scott, *The Monastery*, in-12, 3 vol.	8 50
	Les quatre pièces de théâtre demandées : *Calas*, *Tekely*, *Thérèse* et le *Prisonnier Vénitien*, in-8°, à 1,25.	5 »
	Février 25. — 1 Kératry, *La France telle qu'on l'a faite*, in-8°, franco Lyon. . .	5 »
	Février 9. — 1 *Edinburgh Review*, n° 68, in-8°, franco Milan, Robert.	11 »
	1 Bignon, *Congrès de Troppau*, in-8°, franco Lyon	5 »
	1 Guizot, *De la justice en France*, in-8°, franco Lyon	3 50
	Reçu comptant 57.05 par les mains de M. Mareste	57 05

Paris, ce 12 février 1821.

JOMBERT.

1. Benjamin Constant.

CHAPITRE XIII

STENDHAL ET SES CONTEMPORAINS

Lettres inédites

Le dépôt stendhalien de M. Casimir Stryienski, si riche en documents de toutes sortes, renfermait quelques lettres de contemporains et amis d'Henri Beyle, dont la publication nous a paru intéressante. Nous devons à M. Auguste Cordier, auteur de cette précieuse biographie : *Comment a vécu Stendhal*, la transcription de ces lettres dont il a indiqué l'origine par la note suivante : « J'ai le regret de ne donner ici qu'une copie de plusieurs lettres de Lamartine, Jacquemont, Delacroix, Béranger, Balzac et Prosper Mérimée, que Campenon avait gardées dans sa collection dispersée après sa mort. J'en avais pris copie, et je garantis la parfaite authenticité de ce qui suit. Peut-être trouverait-on les originaux de ces pièces chez M. Grattery, tuteur des enfants de Campenon, habitant ce jour, mai 1890, rue de Rome, n° 49. »

Après recherches, nous croyons pouvoir affirmer que ces lettres sont inédites, sauf celles de Lamartine et de Balzac. La lettre du grand poète, datée du 20 mars 1823, a trait à la 1re partie de *Racine et Shakespeare*, qui venait de paraître, et figure dans l'édition de 1853, pp. 129-131, où nos lecteurs la trouveront avec la réponse de Stendhal. Les deux lettres de Victor Jacquemont, inédites sans aucun doute, se rattachent également à cet ouvrage ainsi qu'au pamphlet : *D'un nouveau complot contre les industriels*, à l'occasion desquels le jeune naturaliste exerça sa verve critique, singulière et hardie. Une note explicative précède les autres lettres, dont l'intérêt n'est pas moindre, et nous avons rétabli, dans son texte intégral, la lettre de Balzac, mutilée d'un alinéa prophétique, par les éditeurs de *la Chartreuse de Parme*, en 1853.

A. P.

I. — Victor Jacquemont a Henri Beyle [1].

Paris, 27 juin 1824.

N'ayant pas trouvé chez lui l'ami classique auquel je voulais donner votre pamphlet à lire, je lui ai écrit officiellement que la bêtise de ses classiques mettait dans un grand embarras un

1. Inédite.

romantique de mes amis voulant se battre pour sa cause et avec un adversaire quelque peu habile et je lui ai proposé la partie.

Voici la réponse que j'ai reçue hier :

« Mon ami, je n'ai pas bien compris toute votre lettre, mais j'y ai clairement vu toute l'attention de me mettre en rapport avec un homme dont les ouvrages font estimer le talent et je vous en remercie bien sincèrement. Qu'est-ce qu'un mot que j'ai vu dans votre lettre et dont je ne comprends pas du tout le sens ? Il s'écrit ainsi, je crois : Romantique. Que signifie-t-il ? N'est-ce pas une de ces dénominations, vides de sens, qui ne désignent rien ? Si vous demandez ce qu'on entend par le genre classique, je vous répondrai avec franchise que plus je vais, plus je l'ignore. Il est bien difficile de s'entendre, selon moi, sur la nature de ces deux divisions et cependant il le faudrait avant tout. Le moyen le plus commode, le seul praticable peut-être, serait qu'un champion romantique prît la défense de Schiller, de Moratin et de Lucain, contre un classique qui prônerait, *per fas et nefas*, Corneille, Molière et Virgile. Cette guerre par les hommes amènerait nécessairement une guerre sur les principes, et cette discussion, incomplète peut-être encore, aurait du moins des limites marquées, précises et qu'on ne pourra jamais fixer par des déclarations de principes.

Vous savez d'ailleurs, mon ami, que je ne suis point un classique absolu. Je ne tiens qu'à une unité et demie, celle d'action, celle de lieu pendant la durée de l'acte seulement. Par conséquent je ne saurais prêter à un Romantique une réfutation aussi complète que les défenseurs intrépides des trois unités, puisque je serais moi-même, par ma profession de foi, renié par ceux-ci. D'ailleurs un littérateur, obscur comme moi, n'est pas l'adversaire que M. de Stendhal doit rechercher. Il lui faut quelqu'un de célèbre, n'en fût-il plus au monde, afin de donner plus d'attrait à la brochure et d'écarter tout soupçon de commérage.

Je ne crois pas, à vous parler franchement, que vous trouviez un adversaire qui veuille entrer le premier en lice par une déclaration. (Je passe quelques propos classiques !) Tout le désavantage sera nécessairement à l'auteur du manifeste classique. Car, n'ayant rien a attaquer, rien à railler, dans son premier morceau, que les petits poètes que je viens de nommer et que M. de Stendhal ne manquerait pas sans doute de renier, il sera forcé de faire un froid morceau de rhéteur, de ramasser toutes les vieilleries qui traînent dans toutes les poétiques et toutes les rhétoriques, le tout pour donner matière aux railleries de son adversaire. Vous me direz qu'il pourra prendre sa revanche dans sa réponse. Oui, mais il lui sera bien difficile de mettre les rieurs de son côté. J. T. »

Ainsi, cher Monsieur, il faudra bien vous résigner à la lettre que vous avez reçue et qui est transcrite dans votre manuscrit en consentant à ce que vous l'imprimiez dans votre pamphlet, où finalement sa cause est bernée et fait preuve de vanité. Mais chaque lecteur, comme moi le prendra pour un compère.

Mon classique est venu ce matin chez moi. Il a lu votre manuscrit. Vos plaisanteries lui font peur, en même temps que vos raisons le font sourire, et pour rien au monde il ne vous écrira une ligne. Je le regrette, il vous convenait parfaitement. Homme froid, étranger au sentiment des arts, mais homme d'esprit et plein de trait beaucoup mieux que Lamberti dans le dialogue d'Hermès Visconti[1], il était le seul homme de mes amis qui réunît ces deux conditions nécessaires pour l'objet en question : d'être classique et d'avoir de l'esprit.

Tout à vous de cœur.

VICTOR JACQUEMONT.

1. *Dialogue sur les deux unités de temps et de lieu*, entre le professeur Lamberti, classiciste, et Vigano, Paisiello et Romagnosi, romantiques, par le marquis Ermès Visconti, paru dans le fameux *Conciliatore*, journal romantique de Silvio Pellico qui était publié à Milan. Stendhal fait allusion plusieurs fois à ce journal et au marquis dans sa *Correspondance*. Quant au *Dialogue* de Visconti, il en est question dans *Racine et Shakspeare* 1re partie

II. — Victor Jacquemont a Henri Beyle [1].

31 décembre 1825.

Un mot de réponse d'abord à vos vérités dures. Et d'abord tout ceci n'est absolument que pour l'amour de la vérité, pour le plaisir de la trouver, et nullement dans l'intérêt de ma vanité laquelle est, je le crois sincèrement, au-dessous du taux moyen. J'ai tort, me dites-vous, d'être si fier de mon âge, puisqu'il me donne le *goût étroit.*

Cette expression, appliquée par l'un de nous à l'autre, a besoin d'une définition. Si vous me disiez : « Mme la Duchesse une telle, qui est une femme d'esprit, mais qui a 64 ans, a le *goût étroit* » je comprendrais ou à peu près. Je verrais, dans l'énoncé même de cette proposition, quelques-unes de ses preuves, savoir : 1° un duché ; 2° 64 ans. Ensuite, et abstraction faite ici de mes 24 ans et de vos 42 ans, voici ce que je trouve : Vous êtes bien plus porté que moi à refuser esprit ou mérite aux gens et aux livres qui ne sont pas de votre goût. Là où je ne vois que des rapports de différence, vous en voyez d'infériorité ou de supériorité. Je me dis : J'aime le bleu, je suis bleu, moi. Cet homme est vert, il ne me plaît pas. Vous : cet homme a 5 pieds 2 pouces,

1 Inédite.

moi j'ai 5 pieds 6 pouces, je suis bien plus grand que lui. Le goût large est-il celui qui embrasse le plus d'objets ? Le goût étroit est-il celui qui en embrasse le moins ? Dites.

Je n'admets aucunement qu'un secrétaire d'ambassade après 10 ans, ait une grande expérience des hommes. Il en a vu beaucoup, c'est vrai, mais pour viser leurs passeports particulièrement. Certes, il a moins d'expérience qu'un notaire, qu'un avoué, qu'un négociant qui court le monde. Je n'ai pas vu tuer 40 hommes à la guerre, j'en conviens ; je le regrette peu, parce que je l'aurais vu de sang-froid et qu'alors ç'eût été un spectacle fort triste. Mais, pour du mal moral, pour des gens au désespoir, j'en ai vu passablement pour mes modestes 24 ans.

Après cela pourtant, il faut bien passer condamnation sur le chapitre de l'expérience. Mais il y a bien des cas littéraires où je ne vois pas ce qui fait l'expérience des hommes. Par exemple, pour déterminer d'une manière absolue l'esprit ou le non esprit d'une phrase, d'un chapitre, etc., etc.

En lisant votre manuscrit de *Racine et Shakespeare* j'avais bien trouvé que votre projet de réforme de l'Académie était ce que l'on pourrait trouver de plus fort contre elle. Je vous dis : Cela ne s'imprime pas. Mais je ne vous disais pas cela contre la page en question mais, pour vous, pour votre agrément, pour votre santé.

Je suis parfaitement convaincu que tous les

discours du général Foy contre les *Ultra* ne valent pas la plus mince expérience de *Sciopettata*, en place convenable. Si vous veniez me voir pour me consulter sur une expérience de ce genre, je vous dirais : mon cher, votre idée est la bonne. Mais, prenez-y garde, votre expérience est dangereuse à pratiquer.

Votre pamphlet, depuis qu'on l'a lu dans le *Globe*, dégagé des passages obscurs, plaît davantage. On dit souvent de vous : Mais pourquoi ce diable d'homme nous donne-t-il sa pensée sous forme d'énigme ? La petite notice du *Globe*, placée à la tête de cette seconde édition par lui faite, revue et diminuée, a paru de bonne plaisanterie. Et vous, finalement, on vous a trouvé juste, vrai, et parfaitement spirituel. Ne criez donc pas.

Votre pamphlet [1] était là sur ma table. Je l'ouvris. On me dit : Mais que diable avait-il à faire de citer M. Carnot parmi les héroïques, non industriels ? Moi, je n'ai pas d'opinion sur Carnot parce que je ne l'ai pas connu, parce que j'ai mal lu l'histoire, non encore faite, de ce temps-là, puisque les gens que je vois disent de lui blanc et noir.

Quant à l'héroïque serviteur Bertrand qui s'exile pour son prince, je le trouve de plus en plus comique et je ne suis pas le seul coupable de ce crime.

Vous qui donnez en plein dans le Napoléon, vous

1. *D'un nouveau complot contre les Industriels*, 1876, p. 329. (A. P.)

nous appelez des envieux, nous autres ? Je doute fort que cet homme dont vous me parlez en soit envieux. Très certainement, moi je ne le suis pas : seulement, j'ai pour le grand homme, grand en tout, jusque dans sa manière de manger des artichauts à la poivrade, j'ai pour lui une haine parfaite et de plus du mépris. Je l'exècre pour les infamies qu'il a faites. Je le méprise pour ses petitesses. Je le méprise pour avoir été à bien des égards aussi bête, aussi plat, aussi pitoyable qu'un roi légitime. Et ici, le jugeur est supérieur à celui qu'il juge, c'est-à-dire *Moi* à *Bonaparte*, sous le rapport de la chose jugée, qui est la *Vertu* [1].

Je crois que, non soutenu par son père, l'envieux de Bonaparte ne fût pas resté en route. Il est sorti de l'Ecole Polytechnique le premier de sa promotion, dans l'année où Gay-Lussac, le premier chimiste de France et l'un des plus habiles physiciens de l'Europe, est sorti le deuxième. Je crois que, non soutenu par son père, cet envieux, au lieu de se faire officier du génie, fût resté chimiste, ce qu'il avait commencé d'être à l'Ecole Polytechnique dans le laboratoire du vieux Berthollet, et qu'il serait depuis longtemps membre de l'Académie des sciences et professeur de chimie ou de physique au Collège de France, ou à l'Ecole Polytechnique, ce qui n'est pas aisé. Ou bien il serait architecte ou

1. Cf. *Souvenirs d'Egotisme*, p. 43. (A. P.)

industriel ferrugineux, métallique, etc., etc., ou bien encore, il serait colonel du génie, avec 8.000 fr. par an et un peu de considération, puisqu'il y a un certain mérite censé exigé pour cet emploi. Tout cela ne porte aucune atteinte à l'habileté de Semoi. La juste chose que je reprenne et qui me paraisse ridicule en Semoi, c'est justement celle que vous reprochez aux honorables industriels à la Saint-Simon ; Semoi trouve et dit que son habileté à gagner 15.000 francs par an est infiniment glorieuse et honorable, intellectuellement parlant, et avoue sans peine qu'auprès de lui Foy est un cuistre.

D'ailleurs je garderai religieusement votre lettre du 24 décembre 1825 [1], pour la relire le 15 août 1826, afin de l'admirer si je puis m'élever à la sublimité.

Puisse-t-elle s'améliorer comme le vin de Bordeaux !

Et par quel hasard le 15 août 1826 ? Le 4 mai serait plus sentimental.

V. Jacquemont.

*
* *

La lettre suivante, encore inédite aujourd'hui, n'est pas datée, mais le post-scriptum consacré à Géricault ne laisse aucun doute sur l'année. Le grand peintre que Delacroix se plaisait à nommer

1. Cf. *Correspondance de Stendhal*, 1908, II, p. 428. (A. P.)

« le Michel-Ange des temps modernes » mourut le 18 janvier 1824. On sait que ses élèves firent placer sur son tombeau un bas-relief, dû au ciseau d'Etex, représentant la scène du *Naufrage de la Méduse.*

(A. P.)

III. Delacroix a Henri Beyle.

Rue Caumartin, nº 8 [1838].

Votre lettre m'a fait bien grand plaisir. Je voudrais pouvoir la commenter avec vous dans mon intérêt. Dans tous les cas, puissiez-vous en recevoir de pareilles, de gens que vous aimez et que vous estimez. Dans les moments de découragement, on se met au-dessous d'un portier, ou d'un membre de l'Institut. Je n'avais pas oublié votre adresse et je vous aurais envoyé un mot pour entrer à mon salon.

Quel dommage qu'on ne se rencontre pas ! Le jour, c'est impossible. Le moindre être humain dans mon atelier me déconcerte dans la journée. Vous autres qui pouvez travailler la nuit, vous êtes bien heureux.

Adieu, cher Consul, à vous très bien vraiment.

E. Delacroix.

Ce mardi. — A propos, je rouvre ma lettre. On forme le projet parmi quelques artistes d'élever

un modeste tombeau à Géricault qui, avec Gros, est le plus grand peintre que la France ait produit depuis le Poussin. Il y a 14 ans que l'herbe pousse sur 4 pieds de terre qui recouvrent ses os vénérables ; son nom n'y est même pas écrit sur la moindre petite pierre. Parlez-en à autant de gens que vous pourrez, surtout à ceux qui sont faits pour admirer, avec plus de chaleur que les autres, les grandes natures méconnues et que ce siècle étrangla, non content de les méconnaître. D'ici à dix jours, les journaux parleront de la marche à suivre.

IV. — Prosper Mérimée a Romain Colomb [1].

27 avril 1838.

« On me demande l'âge, les nom, prénoms, lieu de naissance de Beyle qui va être gravé par le procédé Collas avec la collection des médaillons de David. Pourriez-vous me donner ces indications afin de ne pas trop induire en erreur la postérité ? Je vous serais obligé en même temps, si vous pouviez me dire ce qu'est devenu ce célèbre contemporain. »

P. Mérimée,
rue des Beaux-Arts, 10.

1. Lettre inédite.

Stendhal avait déjà répondu en partie, à cette demande, dans la lettre, si belle de simplicité, qu'il adressa à David d'Angers, le 24 juillet 1829 [1]. (A. P.)

*
* *

Dans son testament du 27 septembre 1837, Henri Beyle avait écrit : « Je prie M. Colomb de donner quelques volumes à chacun de mes amis... [2] » L'exécuteur testamentaire n'eut garde d'oublier le chansonnier-poète que Stendhal admirait tant, et dont voici la réponse. (A. P.)

V. — Béranger a Romain Colomb.

23 juillet 1842.

« Je vous suis obligé, Monsieur, de l'interprétation en ma faveur que vous voulez bien donner aux dispositions testamentaires de M. Beyle. C'est à mon retour à Paris que je trouve ma part du legs et je me hâte de vous dire combien je suis sensible à ce témoignage d'estime de votre part, M. Beyle savait celle que je faisais de lui et de ses ouvrages. C'est à vous de recevoir l'expression des regrets que m'a causés sa perte si inattendue et lorsque j'avais l'espérance de le revoir après de longues

1. *Correspondance*, 1908, II, p. 499.
2. *Comment a vécu Stendhal*, 1900, p. 71.

années de séparation. Je vais relire les volumes que vous m'envoyez et que je connais déjà, et si un autre regret vient me saisir, ce sera de n'avoir pas vu sa mort être l'occasion de plus d'éloges de ses œuvres qui ont toujours été pour moi une source de jouissances véritables.

Recevez avec tous les remerciements que je vous dois, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Votre très humble serviteur,

BÉRANGER.

*
* *

En 1844, deux ans après la mort d'Henri Beyle, Louis Crozet et Romain Colomb formèrent le projet de rééditer ses œuvres afin de les sauver de l'oubli qui les menaçait. L'exécuteur testamentaire de Beyle était partisan d'une réimpression complète, mais son ami faisait des réserves à l'égard de certains ouvrages, notamment la *Vie de Napoléon*. Le 10 avril, Crozet adressait à Colomb la caisse des manuscrits de Stendhal « qui pesait *un quintal et demi* » en lui annonçant qu'elle devait contenir une ébauche très imparfaite d'une *Histoire de Napoléon*. Et le 6 juillet, il écrivait à son ami : « Ma grosse caisse doit vous être parvenue, j'imagine toujours qu'elle vous embarrassera beaucoup, que vous n'y trouverez rien ou presque rien à publier et que vous en serez, ainsi que moi, vivement contrarié : on

peut bien (et je n'en suis pas très sûr) tirer parti de la vie de César, cependant ce travail est si incomplet que je ne sais si le public l'acceptera et si le tiers tout au plus de cette vie pourra le satisfaire et être pris au sérieux [1] ».

Romain Colomb, partagé entre son fanatisme exclusif et les judicieux avis de Crozet, prit pour arbitre l'illustre chansonnier, auquel il communiqua le manuscrit de la *Vie de Napoléon*, et dont voici la réponse. (A. P.)

VI. — Béranger a R. Colomb.

20 novembre 1844.

« Comme vous êtes pressé, Monsieur, de ravoir vos manuscrits, je me suis pressé de les lire, moitié à la hâte, et l'autre moitié avec une scrupuleuse attention. L'impression étant décidée, il est inutile que je vous explique ma pensée sur l'ensemble de l'œuvre, et quant aux détails qui me semblent exiger une révision, au moment de vous les signaler, je m'aperçois qu'il faudrait une trop longue lettre pour vous soumettre les observations que j'ai pu faire. En définitive, c'est sur le style, Monsieur, que j'aurais particulièrement à insister, n'ayant pas retrouvé dans cette histoire l'originalité de

1. Cf. *Comment a vécu Stendhal*, 1900, pp. 103, 104, 117.

style de votre ami dans plusieurs passages où, s'il était là pour corriger ses épreuves, je crois être sûr qu'il mettrait son cachet particulier, par quelques tournures piquantes, par quelques-unes de ces expressions, vulgaires en apparence, dont il faisait un si heureux emploi. Je pense aussi, Monsieur, que vous aurez remarqué de fréquentes répétitions, et, je le crains, quelques dates inexactes. J'ai pris la liberté d'indiquer celle de la mort de Danton, à la page 204, je crois, du premier volume.

« Quant à la préface, vous me semblez avoir raison de la donner en fondant deux morceaux.

« Quand vous voudrez envoyer reprendre ces volumes, ils sont à votre disposition ! Je prie qu'on vienne avant midi.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble serviteur. »

BÉRANGER.

On sait que Colomb renonça à publier la *Vie de Napoléon*, exhumée en 1876, sur les conseils du vicomte de Lovenjoul : légère défaillance dont nous ne pouvons tenir rigueur à l'ami d'Henri Beyle en présence des dix-sept volumes que nous devons à son dévouement. (A. P.)

*
* *

Le 1er novembre 1845, Hetzel priait Colomb de demander à Balzac l'autorisation de mettre en

tête d'une édition de *la Chartreuse de Parme*, la belle étude que l'auteur de *la Comédie humaine* avait consacrée à cet ouvrage dans la *Revue Parisienne* du 25 septembre 1840.

M. Auguste Cordier a publié, en partie, la réponse du grand romancier [1], que nous croyons intéressant à plusieurs titres, de rétablir *in-extenso*. (A. P.)

VII. — Balzac a Romain Colomb.

30 janvier 1846.

« Je vous prie d'excuser, Monsieur, le retard qu'éprouve cette réponse à votre lettre du 2 novembre 1845. Votre lettre est venue chez moi pendant mon voyage à Naples et elle a été mêlée à beaucoup de papiers accumulés sur ma table. Occupé des affaires les plus pressées, je n'ai fait la revue de mes papiers que ces jours-ci. Puis, votre lettre se trouvant dans votre brochure sur la vie de Beyle, je ne l'ai lue qu'en lisant votre notice. Une vie, aussi occupée que la mienne, a ses hasards, ses retours, et si vous songez que personne ne m'a jamais aidé en rien, que je n'ai jamais eu de secrétaire, ni de suppléant, vous concevrez pourquoi je ne réponds que le 30 janvier à une lettre écrite en novembre dernier.

1. Cf. *Comment a vécu Stendhal*, pp. 130-131, en note. (A. P.)

« Ce que j'ai écrit sur Beyle l'a été avec trop de désintéressement et de conviction pour que vous ne soyez pas libre d'en disposer comme bon vous semblera ; je n'y mets d'autre condition que d'avoir un exemplaire de ses œuvres que j'aime beaucoup. C'est un des esprits les plus remarquables de ce temps ; mais il n'a pas assez soigné *la forme* : il écrivait comme les oiseaux chantent et notre langue est une espèce de Dame Honesta qui ne trouve rien de bien que ce qui est irréprochable, ciselé, léché. Je suis très chagrin que la mort l'ait surpris. Nous devions porter la serpe dans *la Chartreuse de Parme*, et une seconde édition en aurait fait une œuvre complète, irréprochable. C'est toujours un livre merveilleux, le livre des esprits distingués.

« Continuez, Monsieur, l'œuvre que vous avez entreprise ; soyez fidèle à l'ami qui n'est plus, et je suis heureux d'apporter le denier de la veuve dans cette œuvre.

« *Peut-être feriez-vous bien de ne donner que des œuvres choisies. Les nouvelles, les deux romans* (le Rouge, la Chartreuse), de l'Amour *et un choix dans le reste. Le format Charpentier serait excellent.*

« Trouvez ici, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

H. DE BALZAC. »

En reproduisant la seconde partie de la réponse de Balzac, M. Auguste Cordier a pris soin de résumer

en deux lignes, les excuses du commencement. Mais que dire des éditeurs de 1853, qui ont placé cette lettre en tête de *la Chartreuse de Parme*, avec toutes les apparences de l'intégralité, alors qu'ils ont totalement supprimé le dernier paragraphe, sans même le remplacer par la « ligne pointillée », de rigueur en pareil cas ?

Les modestes conseils du grand romancier méritaient-ils d'être ainsi passés sous silence ? Nous ne blâmons pas les éditeurs de ne les avoir point suivis à la lettre : nous applaudissons au contraire, le persévérant Colomb, au fanatisme duquel nous devons la réimpression complète des œuvres de Stendhal. Il n'en est pas moins vrai que Balzac désignait, en 1846, les chefs-d'œuvre que la postérité devait consacrer.

CHAPITRE XIV

LES FINANCES D'HENRI BEYLE

(Documents inédits [1].)

Les stendhaliens m'excuseront si je leur offre aujourd'hui quelques documents d'un ordre très positif et d'une lecture un peu ardue ; mais ils se rattachent à l'existence d'Henri Beyle, dont ils confirment les difficultés pécuniaires, et, à ce titre, méritaient d'être publiés. Echelonnés de 1816 à 1819, ces actes authentiques sont de l'époque où Stendhal, préoccupé de s'assurer une carrière indépendante, fit le plus de chiffres pour son propre compte, avant d'en aligner dans un consulat.

Il établit, à plusieurs reprises, son budget, tablant sur le présent, escomptant l'avenir, pour aboutir à une grande déception lorsqu'il réalisera la succession paternelle. C'est ainsi que, dans le premier de

1. Collection de M. P.-A. Cheramy.

ces actes, nous le voyons rédiger, avec son ami Félix Faure, une convention qui devait lui procurer une rente appréciable. Mais pourquoi cette convention est-elle expressément annulée le jour même où elle est faite ? Mystère — qui ne doit pas nous surprendre avec Stendhal. Le plus simple n'était-il pas, si l'on renonçait à cette convention, de la déchirer ? Il semble qu'on ait voulu la faire (en l'annulant par une contre-lettre) pour s'en servir vis-à-vis de tiers, par exemple vis-à-vis de Beyle père et pour l'ennuyer, mais en ayant pris la précaution de la dépouiller de toute efficacité pratique.

Quoi qu'il en soit, nous retrouvons là M. de Salvaing, avec la jouissance, sa vie durant, d'un étage de la maison de Chérubin Beyle, et âgé de 59 ans en 1817. Il est assez piquant de voir Stendhal, dans sa *Correspondance*, supputant les années que peut encore vivre ce Salvaing, dont le décès doit l'enrichir un jour qui tarde à venir !

La convention du 16 avril 1819 est très claire ; quant à l'additionnelle qui la suit, elle nous paraît, sauf erreur, un arrangement pris par Beyle pour remédier aux retards apportés par son père dans le paiement d'une pension en exécution d'un arrangement conclu par eux en 1817. Les lecteurs du *Journal* de Stendhal savent que le père de Stendhal faisait volontiers la sourde oreille aux réclamations de son fils ; ce dernier était d'ailleurs fort négligent

de son côté, si nous en croyons Hélie, homme « tout à fait supérieur », au dire de Stendhal lui-même, et dont la lettre du 21 avril 1819 est fort instructive.

A. P.

Convention du 15 *septembre* 1816.

(Ecriture de Beyle).

M. Henri Beyle est propriétaire d'une maison située à Grenoble, rue de Bonne, en vertu d'une donation en bonne forme de M. J.-C. Beyle, son père. Par cette donation, la dite maison est chargée de l'hypothèque d'une somme de quarante-cinq mille francs, empruntée à M. Requelfort par l'entremise de M. Paris, agent de change à Grenoble ; plus, M. de Salvaing doit avoir, sa vie durant, la jouissance du premier étage de ladite maison : plus, une pension de six cents francs payable à une servante de M. de Salvaing, après la mort dudit sieur, est hypothéquée sur ladite maison. Tel est l'état de la propriété de M. Henri Beyle.

Il déclare céder cette propriété à M. Joseph Robert, qu'il substitue entièrement, à cet égard, en son lieu et place, moyennant conditions ci-après :

1° M. Joseph Robert déclare connaître les charges de la maison et se soumettre à les remplir ;

2° Il s'oblige à payer à M. Henri Beyle une somme annuelle de deux mille cinq cents francs à compter de ce jour. Cette somme sera payée, à Milan, tous les mois par douzième. Ledit paiement annuel aura lieu jusqu'au jour du décès de M. J.-C. Beyle père. Moyennant quoi, le paiement des quarante-cinq mille francs, l'accomplissement des charges relatives à la jouissance de M. de Salvaing et de sa domestique, M. Henri Beyle met en son lieu et place, pour ladite maison, M. Joseph Robert, banquier à Milan.

A la réquisition d'une des deux parties, la présente convention sera convertie en acte public, tous les frais d'actes et autres devant être supportés par M. Joseph Robert. Au cas de non-exécution de le présente, M. Henri Beyle s'oblige à rembourser à M. Robert toutes les sommes à lui payées plus une soulte de dix mille francs. La pension de deux mille cinq cents francs court à compter de ce jour, quinze septembre 1816.

Fait double à Milan, en la maison de M. Robert, contrada de Pasari.

(S. S.)

Convention annulée. — 15 *septembre* 1816.

(Ecriture de Beyle).

Les soussignés déclarent que la convention souscrite par eux aujourd'hui, 15 septembre 1816, et par laquelle M. H. Beyle cède une maison située à Grenoble à M. Joseph Robert, moyennant une pension annuelle de deux mille cinq cents francs, est nulle et de nul effet.

Signé : ROBERT FRÈRES.

Contrat de rente viagère.

(Ecriture de Félix Faure. — 7 octobre 1817).

Entre les sieurs Henri-Marie Beyle, propriétaire, et le sieur Joseph-Désiré-Félix Faure, substitut du Procureur général, soussignés, sont intervenues les conventions suivantes :

ARTICLE PREMIER.

Le s^r^ Félix Faure reconnaît avoir reçu du s^r^ Henri Beyle, à différentes époques, et lui devoir aujourd'hui une somme de dix mille francs pour le paiement de laquelle somme ledit s^r^ Félix Faure s'oblige par les présentes à payer annuellement à partir du 1er novembre mil huit cent dix-sept, au s^r^ Henri

Beyle, une rente viagère constituée au dix pour cent, sur la tête dudit s^r Henri-Marie Beyle, ladite rente de la somme de mille francs payable de six mois en six mois, en espèces métalliques et non autrement, savoir les premiers cinq cents francs au 1er juillet mil huit cent dix-huit, le second semestre au 1er janvier mil huit cent dix-neuf, ainsi de suite. Le s^r Henri Beyle reconnaissant avoir été payé présentement des deux mois qui courent depuis le 1er novembre prochain, jusqu'au 1er janvier mil huit cent dix-huit.

Article 2.

Le s^r Félix Faure se réserve expressément la faculté de résoudre le présent contrat de rente viagère quand il le jugera convenable, et ce, en restituant au s^r Henri Beyle le capital de dix mille francs pour lequel la susdite rente viagère a été constituée.

Article 3.

Au moyen des présentes conventions, les parties contractantes déclarent être quittes réciproquement et renoncent à toute répétition pour toute espèce de comptes, prêts ou négociations quelconques qui auraient pu intervenir entre eux antérieurement aux présentes. — Déclarent avoir réciproquement retiré ou brûlé tous titres et quittances à cet égard.

Ainsi convenu et fait à double, à Grenoble, le 7 octobre mil huit cent dix-sept.

Signé : Félix Faure,
Substitut du Procureur général.

J'approuve quoique d'autre main soit écrit.

H. Beyle.

Enveloppe écrite par Beyle :

Contrat de rente nulle.

Monsieur le Chevalier Louis Crozet, Ingénieur des Ponts et Chaussées. Maison Dulac, sur le marché à blé, à Troyes.

Convention du 12 *août* 1819.

(Résiliation du contrat de rente viagère du 7 octobre 1817).

(Ecriture de Félix Faure).

Entre nous soussignés, il est convenu que nous résilions le contrat de rente viagère constitué au profit de M. Henri Beyle par nos conventions du 7 octobre mil huit cent dix-sept.

En conséquence, M. Félix Faure rembourse le capital de cette rente viagère à M. Henri Beyle, ainsi que la susdite convention lui en a donné la faculté.

Et M. Henri Beyle reconnaît avoir reçu tout pré-

sentement les dix mille francs composant le susdit capital ainsi qu'il suit, savoir :

Quatre mille francs comptant ;

Quatre mille francs en un billet payable à réquisition sur MM. Charles Durand fils et Cie, banquiers de cette ville, sous la date du 14 mai 1819 ;

Deux mille francs en un billet de pareille somme, payable au douze août mil huit cent vingt-quatre, avec intérêt au cinq pour cent, souscrit par M. Félix Faure au profit de M. Henri Beyle.

Au moyen de quoi, M. Beyle reconnaît être remboursé du capital de dix mille francs, prix de la rente viagère constituée à son profit le 7 octobre 1817 et avoir reçu précédemment tous les arrérages de cette rente échus jusqu'à ce jour.

Au moyen du présent acte, tous les comptes des soussignés, de quelque nature qu'ils soient, se trouvent définitivement réglés et soldés.

Déclarant nous être remis réciproquement toutes lettres et quittances.

Fait double à Grenoble, ce 12 août mil huit cent dix-neuf.

Signé : Félix Faure. Signé : H. Beyle.

Convention de vente. — 16 *avril* 1819.

(Ecriture de Beyle).

M. Joseph Robert, propriétaire, et M. Henri Beyle fils, propriétaire, sont convenus des faits suivants :

ARTICLE PREMIER.

M. Henri Beyle vend purement, simplement et irrévocablement à M. Joseph Robert la nue propriété du premier étage de la maison bâtie par M. J. Beyle père et située à l'angle de la place Grenette et de la rue de Bonne, lequel appartement a été acheté et est possédé à vie par M. de Salvaing. L'appartement est vendu avec ses caves, greniers et dépendances tel qu'en jouit M. de Salvaing.

ARTICLE 2.

M. Henri Beyle recevra de M. Robert la somme de dix mille francs, prix de vente de la nue propriété dudit étage (je dis 10.000 fr.) aussitôt que les hypothèques dont cet étage est grevé auront été levées.

ARTICLE 3.

A partir du premier mai prochain 1819, M. Joseph Robert paiera à M. Henri Beyle l'intérêt au 5 °/₀ de ladite somme de dix mille francs, et ce jusqu'au

jour du paiement, et en cas de décès du propriétaire à vie M. J. Robert entrera sur-le-champ en jouissance.

ARTICLE 4.

Le paiement du prix de vente de *dix mille francs* aura lieu au plus tard dans les trois mois qui suivront le décès du propriétaire à vie et l'entrée en jouissance de M. J. Robert, et ce, quand même les hypothèques ne seraient pas levées, la valeur totale de la jouissance et de la nue propriété couvrant lesdites hypothèques.

ARTICLE 5.

Fait et conclu à Milan, le seize avril 1819, la présente convention de vente sous seing privé, laquelle convention sera échangée contre un acte public passé par-devant notaire, à la première réquisition de l'une des parties et aux frais de l'acquéreur. — La présente convention a été signée à double. — Vente pour le prix de dix mille francs.

Signé : ROBERT. Signé : H. BEYLE.

2e *Convention du* 16 *avril* 1819.

(Ecriture de Beyle).

En considération de la vente ci-contre, M. Robert s'oblige à payer à M. Henri Beyle *quatre cents francs* le trois février de chaque année, et *quatre cents francs*

le trois août, pension annuelle et viagère due par M. Beyle père à M. Henri Beyle. M. Robert exercera envers M. Beyle père tous les droits résultant de la convention qu'il a passée avec M. son fils le 3 février 1817, et effectuera les paiements de 400 *francs chaque* à Milan, les 3 février et 3 août de chaque année, pourvu toutefois que M. Beyle père ne soit pas en retard de paiement de plus d'une année.

Fait et convenu à Milan, le 16 avril 1819.

Signé : ROBERT. Signé : H. BEYLE.

Lettre.

Grenoble, 21 avril 1819.

MONSIEUR,

Je ne puis m'expliquer comment il se fait que de six lettres au moins que je vous ai adressées depuis le mois de novembre dernier, aucune ne vous soit parvenue, tandis que toutes les vôtres ou au moins la plupart, autant que je puis en juger, me sont exactement remises.

Je vais par celle-ci répondre à celle que vous m'avez écrite le 11 de ce mois, datée de Milan, et cependant marquée au timbre de Lyon :

1° Selon votre recommandation réitérée, je vous la dirigerai, ainsi que j'ai déjà fait d'une précédente, sous le couvert de MM. Robert, négociants à Milan.

2° Je verserai à mesure de réception chez M. Barthelon, pour compte de MM. Robert, tous les fonds que je recevrai pour vous, au lieu de prendre des lettres de change. Je prendrai le parti de faire ainsi porter même les 800 francs que je versai chez le banquier le 4 décembre dernier, contre une lettre de change de pareille somme par MM. Robert, que je vous adressai le même jour sous le couvert convenu de M. Asti, lettre de change dont je vous ai plus tard envoyé un double, la première n'étant point parvenue.

Mais MM. Robert paraissent avoir été avisés de ce versement, de sorte qu'il suffira de faire rectifier la somme du reçu lorsque je verserai le terme de May.

3° Je me suis expliqué avec M. votre père sur le point de savoir s'il entendait appliquer le paiement de 400 francs qu'il a fait à MM. Robert, pour vous, sur le terme d'août ou sur celui de février dernier ; — il m'a affirmé que son intention avait été de payer le terme d'août.

Et quant au terme de février, il a nettement refusé d'accepter la lettre de change que je lui ai présentée et a motivé son refus sur ce que la pension, par lui constituée à votre profit, ayant été contractée de sa part, sous la foi de la vente passée aux demoiselles Chevalier, et cette condition n'étant pas entièrement accomplie, de votre part, par suite du refus d'hypothèque éventuelle promise à

ces demoiselles pour sûreté de leur prix d'acquisition, il se tenoit pour dispensé de son côté d'exécuter les charges dont il s'était grevé envers vous.

Cette exception est plus ingénieuse que fondée, mais elle pourrait avoir du succès et j'estime qu'il vaut mieux la faire cesser, *en échangeant votre ratification contre le paiement des* 400 *francs échus* ; la raison qui me détermine le plus est que, nonosbtant votre refus de ratifier, les demoiselles Chevalier n'ont pas laissé de prendre l'inscription éventuelle dont il s'agit contre vous sur le 1er étage, et que votre ratification aurait pour effet de délivrer les biens ruraux de votre père d'une inscription hypothécaire éventuelle, sans aggraver votre position.

J'ai reçu, je crois, la plupart de vos lettres de change et vous réserverai celles qui deviendront inutiles. M. votre père ni aucun de votre famille ne veut s'entendre à l'acquisition de votre appartement.

Cet appartement vaudrait 18.000 francs environ s'il était franc de toute charge ; mais la jouissance viagère assurée à M. de Salvaing réduit sa valeur d'un quart au moins.

Je me fais toujours scrupule de commencer les poursuites en paiement de 5.668 francs par le pressentiment que cette demande engendrera une contestation longue, coûteuse et sans aucun résultat satisfaisant.

Avant de l'entreprendre décidément, prenez l'avis

de M. Faure qui connaît très bien votre position et dont les lumières vous garantiront un avis prudent et digne d'être suivi.

Agréez, Monsieur, l'assurance des sentiments d'amitié et de la parfaite considération de votre tout dévoué serviteur,

HÉLIE.

A Monsieur Henri Beyle.

Compte courant chez Robert frères, à Milan.

M. Henri Beyle chez Robert frères, à Milan.

DOIT :

1818		Fr.
Nov.	à lui compté.	400
Déc. 14	—	400
» 24	—	300
1819		
Janv. 31	—	403
Mars 1er	—	403
Avril 3	—	403
		2.312

AVOIR :

1818	Fr.
Déc. 21, sur Grenoble au 1er janv.	500
Déc. 21, payé a M. Robert à Grenoble.....	400
Débiteur pour balance	1.412
	2.312

Ecriture de Beyle :

« Non compris les intérêts. Ainsi, le 16 avril 1819, je dois 1.412 fr. à M. Robert. J'attends 800 fr. qui ont été versés en janvier chez M. Berthelon. Je devrai alors 612 fr. »

CHAPITRE XV

HENRI BEYLE... AU THÉATRE

La Fille du Tambour-Major, reprise dernièrement à la Gaîté, a évoqué aux yeux de certains spectateurs, l'attrayant début de *La Chartreuse de Parme*. L'entrée en scène du « lieutenant Robert » suffit pour mettre les esprits en éveil. Ce jeune officier rappelle bien peu, cependant, l'hôte émerveillé et tremblant de la marquise del Dongo, « alors dans tout l'éclat de sa beauté ». Mais l'action se passe en Italie, vers 1800 : il n'en fallait pas davantage pour créer un rapprochement !

Pour nous, la question reste posée : Stendhal fut-il jamais représenté sur la scène ? Sinon, sommes-nous appelés à le voir un jour s'y manifester comme Balzac ?

Voici deux documents qui laisseraient tout au moins supposer qu'une tentative fut faite en France et en Allemagne, à des époques différentes :

I. — *L'Abbaye de Castro*, drame en 5 actes de MM. de Dinaux et Gustave Lemoine, représenté pour la première fois, au théâtre de l'Ambigu-Comique, le 4 avril 1840 et publié dans *La France dramatique du XIXe siècle*, choix de pièces modernes. Gaîté. Paris. Tresse, éditeur, successeur de Barba, 1872, in-8° de 47 pages.

II. — *Vanina Vanini*, drame en 4 actes de Paul Heyse. Berlin. Verlag von Wilhelm Herz, 1896. 1 vol. de 136 pages.

Les *Chroniques Italiennes* semblent avoir été le prétexte de ces adaptations, qui ne portent aucune indication d'origine. *L'Abbaye de Castro* doit-elle quelque chose à *L'Abbesse de Castro*, publiée en 1839, c'est-à-dire un an avant cette représentation ? Nous l'ignorons, n'ayant pas le texte sous les yeux.

Il importe peu d'ailleurs ; car, s'il en était ainsi, nous aurions, non du Beyle authentique, mais du Stendhal de... troisième main, puisque les *Chroniques* furent elles-mêmes des traductions de manuscrits italiens.

Verrons-nous jamais *Le Rouge et le Noir* au théâtre Antoine ou à la Porte-Saint-Martin ? Toute la question est là. Nous ne le croyons guère et le souhaitons encore moins, pour des raisons que nos lecteurs connaissent aussi bien que nous.

Mais Lucien Leuwen a bien failli connaître les feux de la rampe. Nous lisons, en effet, dans le *Figaro* du 14 juin 1907 :

« M. Jean de Mitty nous écrit.

Du jeudi.

« Pour que je puisse prendre date, mon cher Basset, et uniquement pour cela, voulez-vous, je vous prie, me rendre le service de mettre une ligne dans vos échos et d'y dire que, pour le théâtre de l'*Œuvre*, et pour la saison prochaine, j'ai tiré cinq actes de *Lucien Leuwen* de notre Stendhal. J'ai mis trois ans à l'exhumer de la Bibliothèque de Grenoble. Ce sera, — heureuse ou non, — la première tentative de beylisme au théâtre.

« Votre ami tout dévoué,

« JEAN DE MITTY. »

Et M. Basset ajoute : « Nous reviendrons sur cette pièce qui s'annonce, disent quelques personnes qui la connaissent, comme un des événements du théâtre de l'hiver prochain. »

La mort n'a pas laissé le temps au spirituel chroniqueur du *Cri de Paris* de réaliser son dessein. L'audace était presque téméraire, mais si nous en croyons les archivistes, J. de Mitty était un

esprit inventif, peut-être plus capable de monter cette pièce que de publier vraiment des inédits — car il mettait eu tout de la fantaisie et sa note personnelle.

CHAPITRE XVI

QU'EST-CE QUE LE RIRE ?

Composition inédite d'Henri Beyle.

« Un cahier de quatre feuilles doubles, écrites recto et verso. Belle écriture d'un homme de 27 ans. Une épingle encore adhérente et rouillée par le temps, relie ces feuilles qui sont datées de 1810. La pièce est une étude sur le Rire. Une semblable étude se trouve au tome I de la *Correspondance*... mais elle ne ressemble à celle-ci que par quelques passages dont la rédaction est absolument différente [1]. La pièce qui suit est donc un original qui n'a pas été reproduit. Relue par Stendhal, il y a ajouté plusieurs notes qui sont datées de 1815. Selon son habitude de prendre le premier morceau de papier venu, pour y fixer une pensée, ces notes n'ont aucun rapport avec le sujet traité. Il consigne

1. Stendhal a écrit deux autres études sur le *Rire*, l'une figure dans *Racine et Shakespeare*, pp. 20-32, l'autre, datée du 15 février 1823, a été publiée dans les *Mélanges d'Art et de Littérature*, 1867, pp. 1-30. Elles sont également différentes. Stendhal revint plusieurs fois sur ce sujet. (A. P.)

un fait qui s'est passé dans la journée, ou fait une réflexion sur ce qu'il vient de voir, à la hâte, et dans la crainte de perdre un renseignement quelconque soit sur lui-même, soit sur les autres... » (A. Cordier. — *Collection Stryienski.)*

8 juillet 1810.

Qu'est-ce que le Rire ?

C'est une suite de spasmes du poumon, accompagnés d'un état particulier de la physionomie (état que je ne décris pas, parce que tout le monde se le rappelle) et d'un sentiment de plaisir dans la poitrine.

Cet état physique est causé par une image *soudaine* [1] qui porte notre esprit à comparer notre mérite avec celui de quelqu'un que nous estimons plus ou moins, et cette image, présentée soudainement, est arrangée de manière que le résultat de la comparaison nous soit favorable, donc le Rire vient de *la vue soudaine de notre propre supériorité.*

On appelle *position comique* celle dans laquelle nous voyons soudainement quelqu'un que nous estimons plus ou moins, qui le rend désappointé [2], mais non malheureux, passé un certain point après

1. Ou présentée soudainement. (H. B.)
2. Ainsi un homme qui vient de se vanter de la vertu de sa femme et qui dit : « Moi, je sais la conduire », et la surprend appuyée sur son amant qui est à ses genoux. (H. B.)

lequel la *sympathie* serait réveillée, et qu'il nous semble que nous aurions évité.

Le plus ou moins d'estime que nous avons pour la personne de laquelle nous rions forme les degrés du comique noble ou bas.

Quand nous rions du *Misanthrope*, on dit : voilà du *comique noble* ; quand nous rions de M. Riflard (dans *La Petite Ville)*, c'est du *comique bourgeois* ; quand nous rions de Jocrisse qui, en allant en habit des dimanches faire sa cour à une cuisinière, est éclaboussé de fond en comble par une harengère avec laquelle il s'est pris de dispute, c'est du *comique bas.*

La manière de montrer le *comique*, de quelque classe qu'il soit, est appropriée à l'esprit des spectateurs. Par exemple, à Paris, chaque spectacle a un premier degré de comique auquel les spectateurs sont habitués ; 2° un degré de *finesse* dans la manière de faire apercevoir ce comique auquel les spectateurs sont pareillement habitués. Tel caractère, dont on rira au Théâtre-Français, sera trouvé froid à l'Odéon et inintelligible aux Variétés. Il est même très facile de se figurer un comique qui serait inintelligible au parterre des Français pendant les premières représentations, ainsi qu'on rapporte que le fut le *Misanthrope.* Exemples : Arnolphe, arrêté à sa porte par la simplicité d'Alain et de Georgette, et s'en *impatientant* ; si la chose glissait sur lui et qu'il nous dît : c'est une suite naturelle de mon

système, nous ne ririons pas [1]. Le Ridicule a besoin d'être accepté comme une lettre de change (l'ancien fait de l'homme de la galerie du théâtre Feydeau), Arnolphe trompé dans son attente (acte 1er, scène VI, tome I, page 210) — Arnolphe = et c'est ? Horace = un jeune objet qui loge en ce logis dont vous voyez d'ici que les murs sont rougis.

*
* *

On prouve qu'on a une passion, en sacrifiant à cette passion la passion immédiatement inférieure ou le lien naturel.

*
* *

Found good 5 ans juste *after*,

Milan, 21 juillet 1815, *at gardens* [2],

Lady Si. veut absolument me faire croire *that she makes me a* sacrifice *going to* V. J'ai mal fait *of giving* à la fois *the three thousand which* devaient servir *for this* tour [3].

1. C'est l'esprit raisonnable des Anglais qui fait que la vanité de l'homme qui est dans une position ridicule, mais menant à quelque chose, ne souffre pas, et que outre cela la vanité du spectateur ne le porte pas à faire des plaisanteries sur l'état de cet homme, disposition fortifiée par la pruderie donnée par le *puritanisme*. (H. B.)

2. Trouvé bon 5 ans juste après... dans les jardins de Milan. (A. C.)

3. Lady Si. veut absolument me faire croire qu'elle me fait un sacrifice en allant à V. J'ai mal fait de donner, à la fois, les trois mille qui devaient servir pour ce voyage. — *Explication sommaire* : Lady Si.

Mercredi 22 juillet 1810.
(60 coups de pistolet.
Blanquart.)

Un caractère quelconque veut agir dans un sens ; il est ridicule quand, croyant agir dans ce sens, il produit un effet précisément contraire. Son ridicule commence dès l'instant qu'il se trompe ; mais le public, devenu difficile, ne rit que quand un caractère se trompe de beaucoup.

N° 1. — Un calomniateur veut nuire à sa victime ; il est ridicule quand, croyant nuire, il sert.

N° 2. — Un homme fait la cour à une femme qui déteste les odeurs ; son rival lui persuade de s'en charger ; l'homme est ridicule.

Le calomniateur du premier exemple est aussi ridicule, mais d'un ridicule moins fort, quand au lieu de nuire à sa victime, il choque un intérêt à lui plus ou moins fort ; plus l'intérêt qu'il choque a d'importance pour lui, plus le comique qu'il produit en blessant cet intérêt, a de degrés de force.

3e exemple : Un mari parle à sa femme et blâme (en se moquant) sérieusement et vivement l'amant de sa femme de prétendus ridicules qui sont des

c'est la comtesse Simonetta (Angela Pietragrua, du *Journal)* ; V. c'est Venise. où en effet Stendhal fit un voyage en juillet 1815 (voir *Journal d'Italie* de Paul Arbelet, pages 339 et suivantes). et où Angelina qui était à Padoue, ne se rendit qu'avec la plus grande répugnance. Les *three thousand* prouvent que la passion de Stendhal lui revenait cher.

qualités, dont sa femme craint l'absence chez son amant, absence qui l'empêche seule de se livrer à lui ; un mari blâmant fortement Flor. d'être mystérieux et parlant à sa femme qui craint que l'aimable Flor. ne soit indiscret et qui, sans çà, se livrerait à lui.

*
* *

Le poète comique doit ne montrer un caractère odieux que dans une position où le spectateur qui ne peut pas rire de lui, a à rire du moins de la personne à laquelle il parle [1] ; si aucun des deux ne fait rire, le spectateur a le temps de songer à l'odieux. Ce n'est qu'avec cette précaution qu'il est permis de prouver un caractère odieux au spectateur. C'est-à-dire de lui faire voir sous ses yeux une chose odieuse faite par un personnage. = La théorie du sourire à la vue du bonheur est peut-être de moi.

1. C'est ce qu'a fait Molière dans la scène du *Tartufe*, Damis et Orgon, où Orgon chasse son fils ; le spectateur n'a pas le temps de voir l'odieux du fait. (H. B.) — (Cette note m'a tout l'air d'être de la main de Crozet. Ecrite en ronde, elle ressemble à l'écriture de ses lettres à Colomb, et est tout à fait semblable à celle de la pièce écrite sous la dictée de Stendhal.) (A. C.)

Traiter ensuite du sublime par terreur commencé *(pas vrai, Knight)* ; développer ce que je pense du sourire ou vue du bonheur, vue soudaine. (H. B.). — (Ce qui me confirme dans l'idée que ces lignes sont de Crozet qui relisait tous les manuscrits de Stendhal et collaborait presque avec lui à cette époque, c'est ce trait de : *pas vrai, Knight* (chevalier) qui, sur la pièce, est de la main de Stendhal, Crozet croyait peut-être le traité « du sublime par terreur » commencé et Stendhal le dément.) (A. C.)

CHAPITRE XVII

UN VÉTÉRAN DU BEYLISME

M. Albert Collignon.

Parmi les historiens de Stendhal, M. Collignon figure au premier rang, après Romain Colomb et Prosper Mérimée qui doivent être mis à part. La *Notice* de Colomb fut, en effet, la source mère où vinrent puiser tous les biographes d'Henri Beyle, et Mérimée ajouta, à cette précieuse notice, une collection d'anecdotes, plutôt qu'un chapitre de biographie et de critique... C'est donc bien à M. Collignon que nous devons le premier travail d'ensemble qui ait été publié sur l'auteur de *La Chartreuse de Parme.*

L'Etude de M. Collignon parut en 1869, sous le titre : *L'Art et la Vie de Stendhal*, un volume in-8°, et l'unique édition fut si rapidement épuisée, que l'auteur en rechercha longtemps un exemplaire pour son usage personnel.

Dans un de ses « *Petits Mardis Stendhaliens* »,

M. Léon Bélugou a rappelé l'accueil très favorable que Sainte-Beuve fit à ce livre, par une lettre adressée à l'auteur, le 27 juillet 1869 et dont M. Bélugou a cité l'essentiel pour l'œuvre de M. Collignon. Entre autres choses intéressantes, cette lettre nous montre Sainte-Beuve faisant, en quelque sorte, amende honorable envers Beyle, avec une grâce attendrissante : « Combien je regrette de n'avoir pas senti tout cela alors... Mais on était jeune, distrait, dédaigneux, et Beyle, que j'appréciais tant, dont les moindres mots me semblaient à recueillir et une riche matière à réflexion, ne me paraissait pourtant pas (je vous le confesse ingénument) devoir devenir un si grand homme. *Et pourtant vous avez raison...* »

Donc, le tome Ier de *L'Art et la Vie de Stendhal* eut, à son apparition, les honneurs du véritable « Prince de la critique ». Et ce fut justice. Si l'exposé biographique est forcément incomplet aujourd'hui, c'est que l'auteur n'eut pas à sa disposition le *Journal*, la *Vie de Henri Brulard* et les *Souvenirs d'Egotisme*, qui projetèrent, vingt ans plus tard, une si vive lumière sur l'existence d'Henri Beyle. En revanche, le chapitre consacré à *La Philosophie de Stendhal*, le plus remarquable à nos yeux, demeure intact et n'a pas été surpassé, ni même égalé de nos jours.

L'ouvrage de M. Collignon, qu'il eut la modestie de ne pas signer, devait comporter deux volumes.

Mais le tome Ier fut seul publié ; nous en avons donné ailleurs la composition [1].

M. Bélugon se fit l'interprète des lecteurs, en déplorant ainsi cette lacune : « Il est permis de regretter que l'auteur n'ait pas publié le deuxième volume qui devait embrasser l'œuvre de Stendhal, car certainement, si l'on en juge par le premier, M. Collignon aurait trouvé à dire des choses intéressantes, et l'on aurait au moins, sur Beyle, une monographie qui manque encore à l'heure qu'il est. » (1895.)

*
* *

Eh bien, il existe aujourd'hui *une édition* du second volume. Mais cette édition est rarissime et elle offre ceci de particulier, c'est que les quatre exemplaires qui la composent sont... manuscrits tous les quatre. Voici, à cet égard, la notice qui figure sur notre exemplaire : « Il existe quatre manuscrits du tome II de *L'Art et la Vie de Stendhal* : celui de l'auteur, écrit entièrement de sa main ; un double qu'il a fait exécuter, pour son usage, par un maître d'école ; une copie calligraphiée par A. Paupe, en 1904 ; et une autre copie, également calligraphiée par les soins de M. Paul Guillemin, en 1905. »

1. *Histoire des Œuvres de Stendhal*, p. 305.

Cette notice fera sourire quelques lecteurs, qui verront dans les « deux copies » un trait singulier de fanatisme. Mais d'abord, on est collectionneur ou on ne l'est pas, et qui veut la fin veut les moyens. Or, lorsqu'un document intéressant fait défaut dans sa bibliothèque, faute d'avoir été imprimé, le collectionneur *stendhalien* n'hésite pas. Il s'improvise éditeur : une plume, de l'encre, un peu de patience et beaucoup de papier... et le document « rentre au bercail ». N'est-il pas vrai, mon cher Guillemin ? Et nous n'en tirons pas vanité, le procédé étant à la portée de tout le monde.

D'ailleurs, notre « stendhalisme » est bien pâle, comparé à celui de nos devanciers. Du temps de Léon Chapron, on apprenait *Le Rouge et le Noir* PAR CŒUR, et malheur à qui se trompait dans la citation d'un alinéa ! M. Jean Richepin en sait quelque chose, lui qui avait des faiblesses de mémoire « dès la deux centième page ». Aujourd'hui, nous nous contentons de copier les commentateurs de Stendhal : nous sommes bien dégénérés...

*
* *

Pour notre part, nous ne regrettons pas le temps que nous avons consacré à la transcription de ce volume de 364 pages in-8° carré. Et si l'on ne lit bien que la plume à la main, nulle lecture ne fut plus attachante et profitable. Au surplus, l'énoncé de

quelques chapitres du tome II de *L'Art et la Vie de Stendhal* édifiera nos lecteurs. Après avoir passé en revue les œuvres complètes de Stendhal et répondu aux critiques malveillantes, M. Collignon étudie « l'Influence du tempérament d'Henri Beyle sur son talent et sur son caractère. Pourquoi Stendhal était-il un esprit supérieur ? Ses idées sur l'amour, le mariage et l'éducation des femmes. » Puis ce sont des « Notes sur la philosophie de Stendhal, sur la morale naturelle. La philosophie du bonheur doit se confondre avec la philosophie du devoir », etc., etc.

Le manuscrit se termine par ces lignes : « Fin de l'étude sur Stendhal, ce 12 août 1868. Commencée le 15 juillet 1868. *Composée tout entière en* 29 *jours.* »

N'y a-t-il pas là un tour de force littéraire ? Et cet ouvrage qui semble le fruit d'une maturité studieuse et réfléchie a été composé par un jeune homme de 28 ans !

*
* *

Si l'on veut un aperçu des *Notes* de M. Collignon, en voici deux, extraites d'un opuscule publié en 1896, sous le simple titre : *Notes et Réflexions d'un lecteur.*

« Stendhal écrivait pour cinq cents lecteurs ; il choisissait comme héros un séminariste ambitieux et guillotiné. Il ne cherchait pas à surprendre

l'émotion par des artifices de style ; il fuyait le remplissage descriptif ; il n'intéressait que par la ténuité de son analyse, par la supériorité intellectuelle de ses personnages, et Stendhal est lu aujourd'hui par toute l'Europe intelligente. »

« Esprit pénétrant et logique, Stendhal est habile à distinguer tous les petits faits successifs dont l'ensemble compose une passion. Il aime à dénoncer l'hypocrisie et à discerner dans les âmes le vrai du faux. Ce n'est point par l'art littéraire, par le gracieux embellissement du style qu'il plaît aux esprits réfléchis, mais par sa pénétration, par son sens droit, par sa puissance d'observation délicate, par sa disposition originelle et originale à raisonner juste. Stendhal a continué littérairement, avec invention, la postérité française des Chamfort et des Rulhière, de ces hommes d'esprit qu'il rappelle. »

*
* *

Puisque nous avons révélé l'âge de M. Collignon, nous devons ajouter qu'il est resté jeune de caractère et d'esprit. Sa conversation, servie par une mémoire prodigieuse, est des plus captivantes ; aussi les heures fuient-elles rapidement, à la villa de Giverny, lorsqu'on a la bonne fortune d'en être l'hôte...

CHAPITRE XVIII

BEYLE ET BARBEY D'AUREVILLY

Un spirituel critique, nous a adressé la lettre suivante, qu'il nous est agréable de reproduire :

20 octobre 1907.

MON CHER CONFRÈRE.

« ... Puisque vous lisez le *Siècle*, avez-vous relevé un article signé Jean Kolb sur Barbey d'Aurevilly ? En tête des phrases lapidaires qui, d'après Jean Kolb « donnent une idée de la puissance d'observation du génial tourmenteur » est citée cette prétendue définition de Stendhal : Un Tartufe intellectuel : il commença par jouer sa comédie aux autres, et devint, comme tous les Tartufes, son propre bonhomme Orgon à lui-même. » Est-ce que vous y comprenez quelque chose ? Est-ce que Tartufe, celui de Molière, le prototype, est devenu à lui-même son propre bonhomme Orgon ? Il me semble, à moi, que pour faire la caricature de Stendhal, Barbey d'Aurevilly se sera regardé dans

la glace. Certainement, comme romancier, comme styliste, Barbey a des parties supérieures. Mais comme critique ! L'*outrance*, qui est sa marque, est juste le contraire de l'esprit critique. Le même homme, d'ailleurs, a prodigué l'éloge de commande à une foule de médiocrités *catholicisantes* — mais il n'a pas réuni ces articles (du *Pays)* en volume. On lui en tresserait une belle couronne A.M.D.G. pour son futur monument !... »

H. Monin.

Je ne lis pas assidûment le *Siècle*, mon cher confrère, mais depuis 1904, j'ai abonné Stendhal au *Courrier de la Presse*, de sorte que je reçois, à peu près, tout ce qui se publie sur son compte, dans le monde civilisé. C'est ainsi que l'article de M. Kolb m'est parvenu, avec quelques autres, où, à propos de Stendhal, Barbey d'Aurevilly se trouve sur la sellette. On a reproduit ses jugements à l'emporte-pièce, et notamment le fameux « Tartufe intellectuel » dont vous relevez si justement l'invraisemblance. Mais voyez l'inconvénient, des « extraits » en matière de critique. Barbey est mal jugé sur cette « épithète homicide » qui cependant fait partie, à mon avis, d'une des plus belles études qui aient été écrites sur Stendhal, et cela à une époque où l'auteur de *Rouge et Noir* était à peu près inconnu du public (1855). Je trouve sur mon exemplaire cette note, datant de 1876, que je signerais encore

aujourd'hui : « Nulle part on n'a mieux défini le caractère des œuvres de Stendhal et la fascination qu'elles exercent sur les lecteurs attentifs et passionnés pour ce genre d'esprit. Si l'on excepte le point de vue religieux, jamais plus belle louange n'a été exprimée sur Beyle, et dans un style aussi éclatant de force et de couleur. » Cette admiration juvénile pouvant, à bon droit, vous paraître suspecte, relisez cette étude, mon cher confrère ; elle a été réimprimée dans le volume intitulé *Littérature épistolaire*. Je suis persuadé que cette lecture vous réconciliera avec Barbey, au moins à l'égard de Stendhal, et que vous lui pardonnerez ses intempérances de langage en faveur de sa réelle perspicacité.

*
* *

Je n'ignore pas à quelles étranges appréciations Barbey s'est laissé entraîner en parlant de Stendhal ; il l'appelle quelque part un « *scélérat d'idées* », et lui reproche ailleurs « *son matérialisme presque crapuleux* ! » Ceci n'est pas de la critique, mais plutôt l'exaspération d'un catholique forcené. Nous sourions aujourd'hui de ces exagérations « de commande » dont Barbey revêtait ses plus solides argumentations ; mais nous nous attardons sur la véritable pensée du critique, lorsque son catholicisme, endormi dans l'ivresse des métaphores, lui laisse l'esprit dégagé de toute entrave.

Barbey d'Aurevilly fut très préoccupé de Stendhal ; il le cite, à plusieurs reprises, comme pierre de touche, pour juger ses contemporains. J'ai là, sur ma table, la collection des *Œuvres et des Hommes*, édition Amyot, 1860-65. Voulez-vous que nous parcourions ensemble ce jardin d'Aristarque ? A côté de fleurs d'une rhétorique trop écarlate, peut-être trouverons-nous quelques *pensées* dignes d'être cueillies par un stendhalien. J'ouvre au hasard le premier volume *Philosophes et écrivains religieux* et je lis, à propos de *Renan* : « Ce fuyard de séminaire n'a pas le talent d'un Lamennais pour étoffer son apostasie. Dans le mal, on a vu plus fort, soit comme action, soit comme intelligence ; nous avons eu Vergés et Stendhal et il ne viendra qu'après eux. » (P. 151.) *Taine.* « Son Dieu — le plus grand psychologue du temps, dit-il — c'est Henri Beyle, un esprit puissant, c'est incontestable, mais d'un matérialisme... (Ici l'épithète citée plus haut. (P. 177.) Vous voyez le critique et l'ultramontain aux prises, l'un corrigeant l'autre.) Passons au tome II, *les Historiens.* A propos de *l'Histoire de la Littérature sous le gouvernement de juillet*, de Nettement, Barbey écrit : « Il oublie Henri Beyle, un scélérat d'idées, je le sais, mais l'écrivain qui a pensé avec tant de vigueur *le Rouge et le Noir* et *la Chartreuse de Parme*, cet homme qui, avec ses noirceurs et ses perversités, brille d'une lueur sombre et dure au premier rang des puissances

littéraires de son époque. Il l'oublie ! » (P. 251.) Remarquez avec quelle ampleur le critique formule son opinion : le catholique a faibli. — Ouvrons le tome IV, consacré aux *Romanciers* : « Le vrai modèle que M. *Duranty* a dû étudier discrètement, mais profondément, c'est Stendhal, le père de tous les réalistes, qui cravacherait ses bâtards s'il revenait au monde. » (P. 231.) Epargnerait-il l'auteur de *l'Etape* ? O cruelle énigme !... *Prosper Mérimée* : « Dans la Lydie de *Colomba*, M. Mérimée voulut refaire en la variant — on n'ose pas dire en la nuançant — la grandiose figure de Mathilde de la Mole, du *Rouge et Noir*, de Stendhal... qu'il imita toujours, mais dont il n'eut jamais ce que j'estime le plus en Stendhal, l'aperçu et le piquant d'idées (p. 328.) « Stendhal, qui venait de publier son étrange chef-d'œuvre, *le Rouge et le Noir*, a eu pour lui les bontés que le génie a pour le talent. » (*Littérature Epistolaire*, p. 228.) — Voyez, quand le catholique est absent, comme le critique prend sa revanche ! Il n'y va pas de main morte et donne du génie à Stendhal, comme Balzac lui donne du « sublime », avec une libéralité qui eût scandalisé Beyle lui-même ! *Outrance* ! direz-vous. Peut-être. Mais, à coup sûr, Barbey d'Aurevilly admirait profondément Stendhal, et il gémissait de voir l'objet de son culte intellectuel enfermé « *dans cette boutique de la Libre Pensée* » (IV, p. 15).

*
* *

Cette admiration était si ancrée dans l'esprit de Barbey d'Aurevilly, qu'un beau jour la lutte prit fin entre son sens critique et ses convictions religieuses. Il y eut une trève entre les partis, ou plutôt, un accommodement. Chose remarquable, Barbey, si intransigeant sur le chapitre de la Foi, trouva des circonstances atténuantes à l'impiété de Beyle ! Je n'en veux pour preuve que cette citation : c'est la dernière, mais elle est si éloquente que vous me la pardonnerez. Toujours à propos de Mérimée, si maltraité de toutes façons, Barbey s'exprime ainsi : « C'est par là qu'il est si profondément inférieur à Stendhal. C'est parce qu'il est dans ce que nous abhorrons le plus — la haine et la négation des choses religieuses — un esprit des plus bas, *quand Stendhal garde encore, dans cette haine et dans cette négation, une âme élevée.* Stendhal, qui est sorti, par les années, bien plus du XVIIIe siècle que Mérimée, Stendhal, qui avait été soldat de l'empereur Napoléon, a, pour le catholicisme qu'il n'a pas étudié et qu'il ne connaît pas, *mais qu'il aurait adoré s'il l'avait connu*, un mépris soldatesque, mêlé de voltairianisme, mais dans ce mépris et dans cette haine, Stendhal n'a jamais été un goujat. » *(Litt. Ep.*, p. 233.) (La tirade est un peu longue, mais comme

elle montre, jusqu'à quel point, lorsqu'il s'agissait de Stendhal, Barbey voulait l'accord entre ses croyances et son jugement !) Et, deux pages plus loin, il insiste encore : « Stendhal, lui aussi, de milieu et d'éducation, était un athée, mais sa correspondance tout entière nous le montre *comme un homme dont le cœur battait pour les plus grandes choses et eût battu pour Dieu s'il avait été d'un autre temps.* — Stendhal, cet épicurien tout à la fois délicat et stoïque qui avait la bravoure du héros et la tendresse de la femme, Stendhal, resté fidèle à Napoléon, même après Sainte-Hélène, avait dans l'âme tout ce qu'il faut pour comprendre mieux que Mérimée, le pathétique et la grandeur. » *(L. E.*, p. 235.)

Quelles touchantes suppositions Barbey imagine pour calmer le ressentiment de son catholicisme et donner un libre essor à son admiration ! Aussi, voyez les dernières lignes. Les taxerez-vous d'outrance, celles-là ? Aujourd'hui que nous connaissons bien Henri Beyle, ne sont-elles pas l'expression de la vérité ? Et pouvons-nous dénier le sens critique à celui qui — il y a un demi-siècle — a si bien deviné Stendhal ?

Et je ne cite pas tout, je n'en finirais pas. Il y a, dans *les Romanciers d'hier et d'avant-hier*, à propos du livre *de l'Amour*, des pages plus éloquentes encore. Ces pages, je les déposerais volontiers, en guise d'immortelles, sur le monument de

Barbey d'Aurevilly, comme un témoignage de la reconnaissance des stendhaliens.

*
* *

Cf. *Lettres à Trébutien*, 25 juillet 1853. « Ce n'est donc pas assez, Trébutien, que d'avoir dit de Beyle que les deux bornes de sa supériorité étaient de n'être pas chrétien et de penser comme le *Constitutionnel* de son temps ? Ma réserve de catholique n'était donc pas marquée par ces paroles ? Je le croyais, moi. Quand je reparlerai de Beyle, je serai plus explicite. Je le condamnerai, — non davantage, — mais avec des considérants de jugement plus développés et qui empêcheront mes amis de trembler pour moi. Je vous le promets. A l'*Univers*, aussi, ils se sont scandalisés. De l'*Univers*, rien ne m'étonne. Ils ont une manière de voir courte, ombrageuse, qui peut être le catholicisme de certains crasseux de prêtres à bonne femme, mais qui n'est pas le catholicisme d'un cardinal Aubineau, qui grimace Veuillot dans ses articles, comme un derrière qui s'efforcerait d'être une figure. Aubineau a publié sur Beyle un article où la sublime et géniale largeur de l'esprit catholique se racornit jusqu'à l'esprit d'une secte. Un Aubineau trouve Beyle médiocre ! C'est comme si on parlait de la *médiocrité* de Machiavel ou si l'on disait que Louis XV avait l'air *commun* ! ! Qu'il le broie pour

son athéisme, qu'il écrase sa côte de dragon, très bien ! Mais qu'il ne lui reconnaisse pas le plus charmant, le plus ensorcelant esprit, et non seulement charmant, mais puissant, mais profond, mais subtil, mais tout ce qu'un esprit peut être (hors de la vérité chrétienne), il faut pour cela une âme condamnée à une sottise sans remède... un *Aubineau.* » *(Edition Blaizot,* 1908, tome II, p. 50.)

Paris, mercredi 20 ou 21 juin 1855. « ... J'avais l'espoir de vous expédier depuis un autre article sur Stendhal, qui était bien aussi quelque peu *puerco,* mais qui du moins trouvait des truffes. Cet article, composé et retardé, doit chaque jour paraître, et se retire chaque jour devant ce flot de vase puante, cette vase d'homme, qu'on appelle les annonces et les intérêts boutiquiers. Il est un grand jugement, cet article, à travers une grande affection, car ce diabolique Stendhal est ma dépravation intellectuelle ; c'est un peu ma Vellini. Je l'ai toujours aimé, ce brigand-là... ce qui ne m'a pas empêché de lui dire qu'il est un brigand, digne de toutes les cordes de la critique et de leurs nœuds. » *(Op. cit.,* II, p. 226.)

*
* *

On se rappelle que dans son *Essai sur l'Amour,* Beyle cite les Lettres d'une Religieuse portugaise comme exemple de l'amour-passion. Dans *le Pays* du 1er février 1854, Barbey d'Aurevilly, ayant

consacré une étude à ces Lettres, les déclare apocryphes et ajoute : « Ecoutez tous ceux qui ont dit leur mot sur les lettres de la religieuse portugaise, depuis Madame de Sévigné, la Célimène de la maternité... jusqu'à Stendhal, *le Dupuytren du cœur* et qui n'aurait pas dû se tromper sur les tressaillements de ses fibres, et vous entendrez de tous côtés le même langage : une symphonie de pamoisons ! » *(Femmes et Moralistes*, 1906, p. 42.)

Ces extraits ne nous donnent-ils pas raison ?

CHAPITRE XIX

TAINE ET STENDHAL

La publication de *La Vie et la Correspondance* de Taine nous permet de suivre aujourd'hui l'évolution de la pensée du grand philosophe à l'égard de Stendhal. A l'heure actuelle où la valeur historique de Taine est encore discutée, il nous est particulièrement agréable de rendre cet hommage à son génie littéraire. Nul, plus que Taine, ne mérite cette gratitude attentive, car il fut l' « ouvrier » actif, et hautement considéré, de la renaissance d'Henry Beyle, demeuré lettre close pour ses contemporains.

Nous trouvons dans la *Correspondance* de Taine les traces d'un enthousiasme éclairé qui devait aboutir à l'étude sur *Le Rouge et le Noir*, universellement connue. Le 8 mai 1854 (dix ans avant cette étude), Taine écrivait à M. de Suckau : « Je lis Voltaire. C'est, avec Beyle, le seul homme dont je ne me lasse pas. » (II, p. 41.) Et le 3 juin, à Guillaume Guizot : « Dans ces grandes vicissitudes

de la fortune, je lis Henri Beyle, cela distrait de tout. Je m'amuse même à prendre des notes sur *Rouge et Noir* ; je voudrais me rendre compte de cette manière étonnante. Par quel hasard un homme peut-il se faire relire un si grand nombre de fois ? A la première impression, on est frappé, enchanté, pénétré, mais rien de plus. Maintenant je commence à comprendre toutes les parties de la vie et du caractère de Julien. Jamais personne n'a vu la nature et la logique des idées et des passions avec cette profondeur. » (II, p. 57.) Taine avait ressenti ce trouble captivant que l'on éprouve à une première lecture du *Rouge et Noir*, mais il s'était vite ressaisi, et après réflexions, le critique était définitivement conquis. Aussi, le 7 juin, écrivait-il à son ami : « Vous êtes bien l'homme selon mon cœur avec vos grandes lettres. Et sur Beyle encore ! Vous me gâtez et j'ai peur de vous répondre ; je vous répondrais trop. Là-dessus, je suis comme Nestor, je parlerais un an ou même deux ans de suite, en vous lassant sans me lasser. Permettez-moi de répondre à votre principal reproche. Il ne sera jamais populaire et par sa faute ; vous avez raison. Mais est-ce une faute ? Le but d'un artiste est-il d'être lu ? Oui, s'il cherche la gloire, l'argent, l'utilité publique ; non, s'il aime le beau purement et uniquement. Beyle a écrit pour se faire le plus grand plaisir possible, abstraction faite du public ; j'aime cette abstraction : ce

n'est pas insolence (du moins dans *La Chartreuse* et Julien) ; c'est théorie et vivacité de conception. Lisez, comme preuve, sa lettre à Balzac. » (II, p. 62.) Cette argumentation était d'une éloquence convaincante. Mais Taine avait rencontré dans Guillaume Guizot un « adversaire » de Stendhal. Le fils du doctrinaire ne goûtait pas plus le romancier que son père n'aimait jadis l'infortuné consul. d'où bataille. — « Nous sommes donc en guerre sur Beyle ? » écrit Taine, le 20 juin. Et après l'exposé de sa compréhension du *Rouge et Noir* et du caractère de « Julien-Beyle », il ajoute : « Je suis bien entêté, n'est-ce pas ? *Mais j'ai lu les romans soixante à quatre-vingts fois chacun et je les relis.* Prenons un arbitre. Cet arbitre sera vous-même, mais quand vous aurez lu le livre trois fois. » (II. 65-67.) On voit à quelle profondeur Taine avait été *mordu* par Stendhal, selon la plaisante expression de Sainte-Beuve. Et quel plus bel éloge de Beyle que cette lecture incessante ?

Un an après, le 5 août 1855, les hostilités furent sur le point de reprendre. Etant aux Eaux-Bonnes, Taine avait rencontré une sorte de « chevalier de Beauvoisis. » « Ne croyez pas que je vous marque ce nom pour recommencer notre guerre, écrit-il à son ami. La paix soit avec Beyle et entre nous. Quelqu'un qui a lu Julien dernièrement m'a dit que c'est le livre le plus faux, le plus immoral, le plus misanthrope, le plus capable de détruire toutes

les bonnes croyances ; ce quelqu'un *a vécu et a beaucoup d'esprit.* Mes admirations me sont renvoyées en malédictions. » (II, 110.) N'étaient les mots que nous avons soulignés, nous serions tentés de croire que ce *quelqu'un* était l'ineffable Caro. Quoi qu'il en soit, Guillaume Guizot dut être enchanté de cette recrue — et la paix fut signée.

Entre temps, Taine avait lu les lettres d'Henri Beyle, et il engageait Edouard de Suckau à faire comme lui. « Achète les deux volumes de Stendhal, *Correspondance*, lui écrit-il le 7 mai. Ils sont pleins d'idées admirables, de psychologie profonde. Entre autres, l'analyse d'un trait de vertu : un lieutenant Louaut, qui se jette l'hiver à l'eau, avec un rhumatisme, pour sauver un imbécile qui se noyait, etc. Une foule d'idées sur l'Italie et l'Angleterre, sur tous les littérateurs de 1820 ; partout, des paradoxes vrais qui font crier le public ou l'aveuglent. Cet homme est divin, il a autant d'esprit que Voltaire. Personne n'a inventé d'avantage. Mais il a écrit pour n'être pas lu, et ne sera pas lu. » (II, 98.)

*
* *

Nous devons placer ici, dans l'ordre chronologique, l'appréciation de Taine, qui fit tant de bruit à l'époque où elle fut publiée et qui est considérée comme la synthèse de son jugement. En 1856, au cours de son étude sur les *Philosophes français du XIX*e *siècle*, qui parut d'abord dans la *Revue de*

l'Instruction publique, Taine avait écrit (n° du 4 septembre) : « Voici qu'on vient de déterrer le plus grand psychologue du siècle (en note, Taine avait ajouté : *et des siècles précédents)*, Henri Beyle, qui avait manqué la popularité, parce qu'il avait fui le ton sublime ; et plusieurs personnes déjà préfèrent ses petites phrases précises, dignes d'un code et d'une algèbre, aux métaphores de Victor Hugo et au galimatias de Balzac. »

Cette appréciation figure, avec la note en renvoi, dans l'édition Hachette de 1857, chap. XII, p. 305. Mais l'auteur l'a légèrement modifiée, dans les éditions suivantes, et il a supprimé la note qui comblait la mesure.

Le 25 janvier 1858, Taine envoyait à son condisciple J.-J. Weiss, cette profession de foi d'un éclectisme supérieur : « Qu'importe une différence de philosophie. J'adore Balzac qui était chrétien, absolutiste, mystique, et Beyle qui était libéral, matérialiste et athée. » (II, 159.) Mais *Le Rouge et le Noir* avait laissé dans son esprit une impression si profonde qu'en 1861, si nous en croyons les éditeurs de sa *Vie* « entraîné par l'exemple de beaucoup de ses camarades d'Ecole, Taine voulut s'essayer à son tour dans le roman... et il prit Stendhal comme modèle dans sa tentative, à en juger par les huit premiers chapitres d'*Etienne Mayran*, les seuls qu'il ait achevés (environ 80 pages). C'est l'histoire d'un écolier pauvre, orphelin, sans amis, d'une intelli-

gence précoce et d'une sensibilité souffrante ; le milieu dans lequel il se meut, pension et lycée, les portraits des maîtres et des élèves, sont des réminiscences personnnelles de la jeunesse de Julien Sorel. » (II. 191.)

*
* *

Nous arrivons à l'année 1864, époque à laquelle Taine publia son étude sur *le Rouge et le Noir*. Elle parut d'abord dans la *Nouvelle Revue de Paris* du 1er mars 1864 (pp. 193-216), sous le titre : *Etude sur Stendahl (sic)* [1], fut recueillie dans la deuxième édition des *Essais de critique et d'histoire* (1866, pp. 23-60), disparut des éditions suivantes et, finalement, fut insérée, de nos jours, dans l'édition définitive des *Nouveaux Essais*. Les éditeurs de *la Vie* de Taine nous donnent l'explication de ces alternatives. « M. Taine avait depuis longtemps le désir de faire une étude complète sur Stendhal, et c'est avec cette arrière-pensée qu'il avait retranché des *Essais de critique et d'histoire*, à partir de la troisième édition, l'article sur *Rouge et Noir* qu'il jugeait insuffisant. » (III, 207.) Et de fait, le 11 septembre 1872, l'auteur de *l'Intelligence* écrivait, à Mme Taine : « Je ferai en rentrant l'étude sur Stendhal qui est plus facile. » (III, 207.) Mais les

1. Au cas ou l'on se serait demandé si Barbey d'Aurevilly ne s'est pas inspiré de cette étude pour celle qu'il composa sur la *Correspondance*, nous rappelons que l'article de Barbey parut dans *le Pays* du 18 juillet 1856.

Origines allaient s'emparer de Taine et l'empêcher de donner suite à ce projet.

On sait qu'au début de cette étude Taine définit Stendhal « *un esprit supérieur* », ce qui souleva d'amusantes protestations. La plus récente est celle de M. Victor Giraud, auteur d'un *Essai sur Taine* (1901) dans lequel nous lisons (p. 126) : « La critique de Taine n'a pas voulu voir les faiblesses de Saint-Simon et de Balzac, elle a fait de Stendhal, *ce pauvre homme*, un esprit supérieur », etc.

*
* *

Dans cet exposé de l'opinion de Taine à l'égard de Stendhal, nous n'avons garde d'oublier le fragment de l'Introduction à l'*Histoire de la Littérature anglaise*. (1864, pp. 45-46.) Il y a là trente lignes que nous considérons comme l'expression la plus achevée de la pensée du grand historien. Embrassant d'un coup d'œil l'œuvre entière d'Henri Beyle, Taine en fait ressortir la profondeur instructive et novatrice, et met en regard l'étrange destinée de l'auteur, isolé parmi ses contemporains qui l'ignorent totalement... Formulée avec la précision et la fermeté d'une conviction savante, cette démonstration restera comme le suprême hommage de l'illustre disciple de Beyle... Si Taine n'a pu réaliser son rêve d'une étude complète sur son Maître, il nous a du moins laissé cette page, qui suffit à la gloire de Stendhal — et à notre admiration.

CHAPITRE XX

STENDHAL ET L'HISTOIRE

Les historiens du Consulat de et l'Empire peuvent avoir une certaine reconnaissance envers Stendhal et Casimir Stryienski, car c'est grâce à la *Vie de Henri Brulard* que deux d'entre eux furent mis sur la voie d'une découverte intéressante. — A la première visite que Stryienski fit à l'un de ces historiens, M. Albert Sorel « Laissez-moi vous remercier avant tout de votre publication des posthumes de Beyle », dit l'historien. « Vous n'imaginez pas le service que vous nous avez rendu, à mon collègue et à moi, car c'est par la *Vie de Henri Brulard* que nous avons été amenés à chercher pourquoi X... « *avait toujours peur* », et que nous avons découvert la cause de cette crainte perpétuelle, que Stendhal ne pouvait pas soupçonner. » On sait qu'il s'agit d'un haut dignataire de l'Empire. qui possédait toute la confiance de Napoléon, mais qui avait un faible pour les Anglais, de sorte qu'il leur révélait

les projets de Bonaparte, au moment le plus critique de sa lutte contre l'Angleterre...

L'histoire de cet espionnage fut racontée, à mots couverts, par l'interlocuteur de Stryienski, dans un recueil de *Lectures*. Mais son collègue mit les points sur les i, avec une témérité digne d'éloge, dans son... *Dominique (de Grenoble)*, publié en 1902, et c'est ici que la bibliographie intervient. A l'apparition des premiers exemplaires, un membre de la famille X..., ému de cette révélation entachant l'honneur de son ancêtre, alla trouver l'auteur de *Dominique* et lui demanda une réparation par les armes. L'historien, ne pouvant se battre en duel, offrit de faire arrêter le tirage de l'édition originale et de remplacer par un carton les lignes accusatrices, ce qui fut accepté et fait immédiatement. La famille X... racheta même les exemplaires, réclamés aux libraires, qui furent détruits. D'où une seconde édition mutilée.

Les quelques volumes du premier tirage, sauvés du pilon, pourraient porter l'épigraphe du *Rouge et Noir* : « La Vérité, l'âpre Vérité »...

D'ailleurs le dernier mot n'a pas été dit sur cette « ténébreuse affaire ». Un troisième historien, très documenté, chercheur infatigable et souvent heureux, pour qui cette affaire n'a plus de secrets, a découvert que « *l'amie de Paris* » n'est autre que la grand'mère d'un célèbre général de cavalerie mort depuis quelques années...

CHAPITRE XXI

LE ROMANTISME DE STENDHAL

En lisant l'intéressante étude de M. Emile Henriot sur *la Jeunesse d'un Romantique (Hector Berlioz)*, je suis tombé en arrêt devant cette phrase : « *Ce qui est étonnant, c'est qu'un Stendhal, si passionné de précision, ait donné dans le panneau romantique.* » Il me semble qu'une distinction est nécessaire. On sait que Stendhal avait une conception particulière, et bien à lui, de ce qu'il appelait le *romanticisme*. Dans sa brochure sur *Racine et Shakespeare* (Lévy, p. 32), il en donne une définition bien connue.

Si, par romantisme, on entend, en deux mots, *une exagération de forme et de fond*, il est difficile de ranger Stendhal parmi les notoires romantiques.

Au point de vue du style, le Code civil fut l'antidote qui préserva Stendhal de « l'enflure » de son époque, et l'entraîna dans l'excès contraire. On

peut lui reprocher la pauvreté de sa syntaxe, l'insuffisance de sa palette, mais on le prend difficilement en flagrant délit de boursouflure et d'emphase, péché mignon du romantisme.

Dans l'ordre des faits, les œuvres de Stendhal révèlent quelques accès de ce romantisme, mais ils sont assez rares et ne justifient pas cette affirmation. C'est par exemple, dans la nouvelle *San Francesco a Ripa*, la mort de l'infortuné Sénecé « que huit coups de tromblon partant à la fois d'une fenêtre... étendirent à côté de son valet ; *ils étaient percés de plus de vingt balles chacun* ». Cette profusion de projectiles pour assurer le trépas de deux hommes étonne un peu, mais l'action se passe en Italie : c'est du romantisme exotique. De même, l'épisode de la tour Farnèse, dans *la Chartreuse de Parme* et la fameuse évasion de Fabrice à l'aide d'une corde de trois cents pieds, avec tout ce qui s'en suit.

Dans *le Rouge et le Noir*, Mathilde de la Mole, *faisant jeter plusieurs milliers de pièces de cinq francs* aux paysans rassemblés pour les funérailles de Julien Sorel, esquisse un beau geste romantique, à coup sûr ! Mais comme ce geste est bien d'accord avec le caractère de Mathilde et son imagination exaltée ! Et quel plus sûr moyen de perpétuer le souvenir de Julien dans l'esprit des assistants ? J'appellerais cela, volontiers, du romantisme *logique*.

Au surplus, les romantiques eux-mêmes, Victor Hugo en tête, ont toujours répudié Stendhal. Sainte-Beuve le représente comme un « hussard » évoluant brillamment entre les deux partis, qu'il harcelait, en les excitant au combat, mais sans jamais se ranger sous aucun fanion. N'est-ce pas la situation exacte d'Henri Beyle ?

CHAPITRE XXII

PETITS PROBLÈMES STENDHALIENS

I. — *Stendhal, plagiaire de Carpani.*

Le récit le plus complet qui ait été fait jusqu'à ce jour de ce plagiat se trouve au chapitre 1er des *Soirées du Stendhal club*, 1re série. (*Mercure de France*, 1904).

Il n'y eut pas de « procès » proprement dit. Carpani, après avoir protesté comme un brûlé, publia en 1824 une *Déclaration* dans laquelle il menaçait « de révéler le nom du plagiaire à toute l'Italie, si par aventure, le criminel faisait la récidive ! » Imperturbable, Henry Beyle qui avait publié une 2e édition en 1817 chez Didot, fit paraître la 3e en 1831, chez Levavasseur, sans aucun changement, si ce n'est le nom de Stendhal substitué à

celui de Bombet. Ce fut le dernier mot de cette comédie, digne de Scapin[1].

Ce qu'il y a de curieux, c'est la version qui figure dans la *Biographie* PORTATIVE *des Contemporains*, qui comporte cinq volumes in-8°, avec suppléments !

Cette *Biographie* en rappelant le procédé un peu vif de Stendhal envers Carpani, ajoute que le plagiaire... *a pris le nom de Beyle* ! C'est un plagiat, au moins singulier, et le dernier qui puisse être reproché à Stendhal !

II. — *Casanova de Seingalt et Stendhal.*

L'attribution des *Mémoires* du célèbre aventurier, à Stendhal, est une question qui revient périodiquement dans la presse. Quérard, dans ses *Supercheries littéraires dévoilées*, s'était contenté de nier l'authenticité de cet ouvrage ! Renchérissant sur cette affirmation dénuée de preuves, Paul Lacroix *(le Bibliophile Jacob)*, déclarait, dans une note du catalogue des livres de M. Dutacq, que Casanova était incapable d'écrire en français, n'entendait rien à une œuvre d'imagination et de style, et qu'il avait fallu un habile homme pour mettre ses manuscrits en œuvre. Et M. Lacroix concluait : *Cet habile*

1. Voir *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*, Champion, Paris, 1913, *Avant-propos et Appendice*.

homme fut, nous en avons la certitude morale, Stendhal, ou plutôt *Beyle*, dont l'esprit, le caractère, les idées et le style se retrouvent, à chaque page, dans les *Mémoires* imprimés » (!). Cette simple présomption se transforma rapidement en certitude ; elle fut rééditée je ne sais combien de fois, et M. Brivois l'a retrouvée, agrémentée d'un luxe de coquilles, dans la nouvelle édition des Œuvres de Musset.

Pour être renseigné d'une façon précise sur l'authenticité des *Mémoires de Casanova*, il faut lire l'étude qu'un *casanovien* passionné, M. Octave Uzanne, a consacré à cette question dans la *Revue de l'Ermitage* n° du 15 août 1906, pp. 80-90 ; elle dissipe tous les doutes et réduit à néant la collaboration de Stendhal.

III. — *Stendhal et Victor Jacquemont.*

La cantatrice Adélaïde Schiassetti, née vers 1800, était la fille d'une comtesse, mariée au général baron Schiassetti, l'un des plus beaux « houzards » de l'armée d'Italie. Elle fut très liée avec Stendhal et Mérimée. Dans sa *Correspondance* avec le baron de Mareste, Henri Beyle parle souvent de la diva qui fit d'abord les délices de la Cour d'Autriche, lors de son engagement au théâtre de Munich, de 1818 à 1821. Au mois d'août 1820, elle était à Varèse, passant toutes ses soirées avec Stendhal,

et lui chantant son répertoire, pour le consoler d'une calomnie dont il avait été l'objet. Elle vint à Paris en 1824 ; et, en 1833, Mérimée « l'adressait » à son ami Sutton Sharpe à Londres...

Victor Jacquemont, ami intime intime de Beyle et Mérimée, a donc pu connaître Mlle Schiassetti, jolie quoique bossue, et en être amoureux, comme il le fut de Judith Pasta. Mais sa grande passion fut Mme de Lavenelle, femme d'un espion possédant 40.000 francs de rente et qui avait charge de rendre compte aux Tuileries des actions et propos du général de Lafayette. Le portrait que nous en a laissé Stendhal n'est pas très flatteur. « C'était une femme sèche comme un parchemin, sans nul esprit, et surtout sans *passion*. Elle ne pouvait être émue que par les belles cuisses d'une compagnie de grenadiers défilant dans le jardin des Tuileries en culottes de casimir blanc. » « Elle acheva de me dégoûter, ajoute Beyle, des propos *libres* en français. »

C'est sur les instances de sa famille, qui déplorait cette liaison, que Jacquemont aurait entrepris ses excursions scientifiques dans l'Inde, d'où il ne devait pas revenir. (Cf. *Souvenirs d'Egotisme* et *Correspondance de Stendhal*, 1908, tome II, *passim)*.

IV. — *La science de Stendhal.*

La théorie de la race, du milieu et du moment, se trouve éparse dans l'œuvre de Stendhal. L'auteur de *Rouge et Noir* n'en a pas fait un corps de doctrine à part et complet ; il l'a plutôt définie, en détail et à l'occasion, dans ses ouvrages de critique et d'histoire, et mise en action dans ses romans. Voici cependant quelques fragments où Beyle a nettement précisé cette théorie, reprise cinquante ans plus tard, par Taine, avec la maîtrise qu'on lui connaît.

Les lignes suivantes datent de 1817 : « La nature de l'air dans lequel nous nageons constamment, la nature des plantes qui font notre nourriture, ou des animaux que nous dévorons, ou qui se nourrissent de ces plantes varient avec le climat... Quand Helvétius a nié l'influence des climats, il a donc dit à peu près la meilleure absurdité du siècle. Le climat ou le tempérament fait la force du *ressort*. L'éducation ou les mœurs, le *sens* dans lequel ce ressort est employé... Cette chose, si difficile en 1789, sera peut-être assez simple en 1900 ! Qui sait si l'on ne verra pas que le phosphore et l'esprit vont ensemble ? alors on trouvera un phosphoromètre pour les corps vivants... On sent fort bien qu'on ne parle ici que de *l'être vivant* et de l'intime liaison qui, *pendant la vie*, rend le physique et le

moral *inséparables*. A Dieu ne plaise qu'on veuille nier l'immortalité de l'âme, la plus noble conquête de l'humanité. » *(Histoire de la peinture en Italie.* Lévy, 1854, chap. XCI, pp. 208-218.) Etudiant Léonard de Vinci, Stendhal écrit : « Probablement Léonard approcha d'une partie de la science de l'homme qui, même aujourd'hui, est encore vierge : la connaissance des faits qui lient intimement la science des passions, la science des idées et la médecine. » *(Id.*, p. 169.) Et ailleurs il conclut en déclarant « qu'un être humain ne lui paraît jamais que le résultat de ce que les lois ont mis dans sa tête et le climat dans son cœur. »

Il va sans dire que Stendhal lui-même trouva les premiers éléments de cette théorie dans les ouvrages de Montesquieu, Cabanis, Condillac, Helvétius et Destutt de Tracy qu'il s'appropria en leur imprimant la lumineuse netteté de son esprit si pénétrant, et en leur ajoutant ses observations personnelles, dans la belle concision de son style.

V. — *Stendhal et Jules Janin.*

En novembre 1830, Henri Beyle, écrivant à l'éditeur du *Rouge et Noir*, Levavasseur, terminait sa lettre par ce post-scriptum : Bien des compliments au puissant M. Courtepi..., aristarque du

quai Malaquais ». *(Correspondance de Stendhal*, 1908, tome II, p. 538.)

Une note en renvoi laisse à supposer que ce sobriquet, qui rappelle un peu une variété de cerises très savoureuses, désigne Jules Janin ?

Mais, à cette époque, l'auteur de l'*Ane mort* avait vingt-six ans, il n'avait pas encore acquis sa grande célébrité, ce qui exclut toute idée de « puissance », et il demeurait 8, rue de Tournon. De plus, Stendhal le nomme en toutes lettres, quelques lignes plus haut. La note dubitative ne résiste donc guère à l'examen.

Mais alors quel est le critique influent de 1830, à qui ce pseudonyme pourrait décemment s'appliquer ? La question est délicate et l'investigation malaisée...

Néanmoins, ce que Stendhal savait devait être assez notoire pour qu'il reste un vestige de ce curieux signalement ?

Hyacinthe de Latouche ne serait-il pas « le puissant aristarque du quai Malaquais, M. Courtepi... », à qui Beyle envoyait ses compliments, par l'entremise de l'éditeur Levavasseur ? En 1830, Latouche exerçait la critique littéraire, notamment au *Figaro*, dont il fut, un instant, le rédacteur en chef, aussi brillant que redouté. Très lié avec Stendhal, il l'était davantage avec Levavasseur, à ce point qu'un dictionnaire des hommes de lettres, édité en 1834, leur attribue, à tous les deux, la paternité

des *Lettres de Clément XIV*, de *Fragoletta* et de *la Vallée aux Loups*. De plus, à cette époque, Latouche demeurait quai Malaquais, n° 19. Dans ces conditions, on conçoit que Stendhal, écrivant à Levavasseur, ait songé à se rappeler au bon souvenir de son collaborateur ? Voilà quelques présomptions ; en les hasardant, je songe, malgré moi, à l'infortunée Marceline Desbordes-Valmore, dont l'opinion eût été précieuse.

CHAPITRE XXIII

LE STENDHAL CLUB ET SON ANNEXE

Dans la préface des *Soirées du Stendhal club* (1re série, 1904), M. Léon Bélugou a parlé de cette « mystérieuse confrérie » en des termes d'une évidente modestie. Cela s'explique par ce fait que M. Belugou est un des membres les plus distingués du S. C. Mais tout le monde sait aujourd'hui que M. Casimir Stryienski, mort en 1912, si tragiquement, fut le Président d'honneur de cette association tacite et restreinte, qui compte parmi ses élus, outre le signataire des *Petits Mardis Stendhaliens*, M. Paul Guillemin, auteur de l'*Imagerie de Stendhal entrebaillée*, M. Paul Arbelet, l'évocateur attendri de Métilde et de Pauline, et qui prépare depuis si longtemps ce beau livre sur la *Jeunesse de Stendhal* dont la publication comme tome II de cette *Bibliothèque stendhalienne* sera un véritable événement, et d'autres encore, plus ou moins connus. Si nous rappelons les titres de quelques sociétaires

du S. C., c'est qu'une des conditions d'admission, d'ailleurs facile à remplir, est la publication d'une œuvre stendhalienne d'un intérêt ou d'une documentation remarquables : c'est l'unique cotisation. C'est ainsi que Miss Doris Gunnell, aimable conquête du beylisme, fut reçue dernièrement à l'unanimité, du fait de sa thèse doctorale sur *Stendhal et l'Angleterre* — alors que M. Jean Mélia, pourtant animé d'excellentes intentions, hésite à se présenter.

Les réunions du Stendhal-club n'ont pas lieu d'une façon régulière et dans un endroit déterminé ; elles sont soumises au hasard des circonstances et des saisons : une séance mémorable fut celle du 9 juillet 1905, clos Madame, rue Porto Riche, à Meudon, en pleine verdure. La Bibliothèque du S. C. ne laisse rien à désirer sous aucun rapport, mais elle est un peu disséminée. Les éditions originales du Maître, lui ayant appartenu, et bon nombre de ses manuscrits sont précieusement conservés à la Présidence, rue Soufflot ; les éditions courantes, étrangères et illustrées, ainsi que la critique de tous les temps, s'entassent aux archives de la rue des Abbesses, et l'iconographie, jointe à 1.800 documents de toutes sortes, se trouve actuellement sur les Alpes, aux environs de Briançon, dans un castel, aménagé par M. Guillemin pour y recevoir ses trésors. — Est-ce à dire que Stendhal soit ainsi exilé, en effigie ? Loin de là. L'archiviste est fier

de montrer aux fanatiques, Henri Beyle, non seulement en eaux-fortes et gravures, mais en bronze, en plâtre, sur zinc, et en peinture sur des assiettes en faience ! Mais il manque quelque chose à son bonheur : les bretelles de Stendhal, en édition princeps, sur lesquelles il écrivit un fragment de son autobiographie : c'est bien difficile à trouver.

Une annexe du Stendhal Club. — Le *Mercure de France* a cette originalité charmante, que tous ses rédacteurs sont stendhaliens. Ouvrez, au hasard, un numéro quelconque de cette Revue, c'est bien rare si vous ne tombez pas sur une citation du Maître, toujours bien appropriée, qui en indique le constant souvenir. Mais, direz-vous, tout le monde est stendhalien aujourd'hui. Le *happy few* n'est-il pas devenu légion ? Attendez !

« Etre stendhalien, vous répond M. Remy de Gourmont, ce n'est pas être collectionneur de stendhaliana ; ce n'est pas manier l'encensoir dans une chapelle obscure ; ce n'est pas répéter à tout propos : *to the happy few*. Etre stendhalien, c'est admirer *le Rouge et le Noir*, *la Chartreuse*, *Brulard*, et tous ces précieux fragments, où se décèle une âme sans hypocrisie, une sensibilité qui aimait la vie civilisée, l'esprit des femmes autant que leur beauté, qui adorait la peinture, la musique et les voyages. » Voyez-vous la nuance exquise, le culte raffiné, aussi éloigné du snobisme que de l'idolâtrie ?

Cette heureuse disposition à si bien comprendre et honorer Stendhal devait amener ses adeptes à se grouper sans bruit, pour mettre leur ferveur en commun. C'est ce qui se produisit en 1906, lors de la création de la « Chronique stendhalienne » à *l'Ermitage*. — *Le Cénacle de la rue des Saints-Pères* naissait, non loin du Stendhal-club, à deux pas des quais, réunissant MM. Remy de Gourmont, R. de Bury, Jean de Gourmont, Paul Léautaud, Maurice Boissard et l'historien des *Œuvres de Stendhal*.

La réunion avait lieu le dimanche, dans l'après-midi, chez M. Remy de Gourmont. Pas banal du tout, ce club d'un nouveau genre. Un étroit et sombre escalier, à rampe de fer, vous conduisait dans une série de pièces carrelées, véritable grenier d'abondance... intellectuelle, où tout était sacrifié à la pensée. Le mobilier consistait en bibliothèques de toutes dimensions, bourrées de livres brochés, au milieu desquelles trottait, à pas menus, le Bénédictin des Lettres, dans sa courte houppelande à collet, le chef coiffé d'une calotte rouge, comme un cardinal à son petit lever. Toujours affable et souriant, le « Père Eternel de l'Idée » vous désignait un vaste canapé, sur lequel on n'osait s'asseoir dans la crainte d'écraser un chef-d'œuvre, encombré qu'il était de brochures et de manuscrits. Pour vous consoler de la station verticale, le maître de céans vous offrait une tasse de café, que les amateurs de chicorée déclaraient incomparable. La

conversation s'engageait. On causait de l'*invisible* Coffe, fondateur de la Chronique, que le *Charivari*, toujours bien informé, affirmait être un beau jeune homme, « fils de famille » riche et désœuvré, ayant arboré Stendhal, en guise de gardénia, à sa boutonnière. Un sceptique, sans doute mieux renseigné, disait en riant, que ce signalement lui rappelait la célèbre charge d'André Gill, représentant Judic avec le nez de Louis Veuillot. Quoi qu'il en soit, Coffe était fortement discuté de par ses fonctions de censeur, qui lui valaient le surnom de « Père Coupe Toujours ». Ses ciseaux ne respectaient qu'une chose, les coquilles, qui foisonnaient dans la chronique avec une réjouissante abondance.

A trois heures, M. Paul Léautaud, toujours matinal, entrait, accompagné de son inséparable Maurice Boissard, critique théâtral qui se perdit dans les frises, après une brillante campagne au *Mercure*. L'auteur du *Petit ami*, indifférent aux libations, se calait dans un coin, sur une pile d'in-octavos, alors que son ami, dans un langage dénué d'afféterie, sollicitait « un jus de chapeau, sans sucre et sans alcool ». Doux et songeur, M. Jean de Gourmont faisait une courte apparition, rêvant d'offrir à son frère *la Toison d'Or*, ornement tout indiqué pour *Un Cœur Virginal*. — La conversation devenait générale. Coffe, uniquement défendu par M. de Bury, dont les ciseaux s'exercent avec tant de sagacité au *Mercure*, était abandonné à son sort.

Chacun considérait, rangée sur une tablette, la récolte hebdomadaire de M. Remy de Gourmont, qui s'était créé une spécialité dont enrageaient ses collaborateurs : la rafle incessante, sur les quais et aux alentours, des œuvres de Stendhal, en éditions rares, qu'il dénichait à vil prix, avec un bonheur persistant. On feuilletait avec vénération ces volumes aux pages piquées et jaunies, habillés à la diable, en simple veau racorni, mais solide et résistant, où la pensée de Beyle apparaissait étincelante, vive et fraîche, en dépit des années. Des fragments étaient lus à haute voix, sans aucun de ces commentaires qui affaiblissent l'admiration toujours impuissante à exprimer dans son intensité. De cette communion intime devaient éclore les *Plus belles pages de Stendhal*, attachant recueil où le choix varié des fragments révèle la sensibilité de M. Léautaud unie à l'esprit judicieux de M. Remy de Gourmont...

Las d'admirer, on reposait les reliques et allongeant le bras au hasard « sur les rayons poudreux », on amenait au jour les *Oraisons funèbres* de Bossuet ou *le Parnasse satyrique du XIX*e *siècle*, illustré par Rops — trouvailles peignant bien l'éclectisme souriant du Bénédictin, dont l'esprit aux multiples facettes se chauffe à tous les creusets, pour la plus grande joie des lecteurs du *Mercure de France*.

CHAPITRE XXIV

UNE ÉNIGME STENDHALIENNE

J'ai sous les yeux un autographe qui faisait partie de la collection de Sutton-Sharpe, grand ami de Stendhal, et qui me fut donné par la nièce de l'avocat anglais. C'est une lettre, sans indication d'origine, portant au verso le cachet de la poste 20 *octobre* 1826, et l'adresse ainsi libellée : Monsieur *H. Beyle de Varse*, rue Richepanse, n° 10, Paris. Voici la copie textuelle de cette lettre, au recto :

« Le dehors et le dedans de M. Sharp me revenant tout-à-fait, vous m'obligeriez vraiment, mon cher Indicateur, en me disant où je pourrai le trouver demain soir, puisque je ne puis dîner avec lui et vous ; j'aimerais à lui dire bonjour avant qu'il partît. On dîne à 5 h. 1/2 où je ne puis me dispenser d'aller. Mais à 7 h. 1/2 je pourrai m'esquiver sans incongruité, et je le ferai si vous voulez me dire où vous serez vers cette heure-là.

« Je ne connaissais pas plus Talma que le général Foy ; de plus, depuis longtemps je n'allais presque jamais l'entendre. Malgré cela, la nouvelle de sa mort m'a attristé ; bien plus que celle de M. Foy, il y a un an, à pareille époque.

« C'est M. Say qui sera nommé à l'Académie française avec Pariset. On avait parlé aussi de Fourier, le secrétaire de l'Académie des sciences, — et de Daunou. Mais M. de Quélen ne veut pas de ce dernier ; il l'a dit.

« A quand notre première soirée chez le comte M. ?

C. J. »

Le destinataire de cette lettre est sans doute Henri Beyle, ironiquement ennobli, dans la circonstance, par un ami facétieux, qui connaissait son goût pour les titres nobiliaires en général, et la « baronnie » en particulier. L'ironie se retrouve au début de la lettre : « mon cher *Indicateur* » évoque une fonction policière — de cette Police que Stendhal redoutait tant ! Mais qui est exactement le signataire de cette lettre, qui paraît si bien « tuyauté » sur les élections académiques ? (Je laisse à de plus autorisés le soin d'examiner la valeur de ces « tuyaux »).

N'étaient les initiales qui la terminent, je serais tenté d'attribuer cette lettre à Di Fiori, exprimant, *in fine*, le désir de rencontrer Stendhal à une soirée

du comte M(olé) ? On sait que le réfugié napolitain était en relations intimes avec le futur ministre des Affaires Etrangères à qui Stendhal dut sa nomination de consul. Mais ces initiales sont embarrassantes, qu'elles soient de convention ou non. Je m'y perds ; Casimir Stryienski ne s'y est pas retrouvé et M. Arthur Chuquet, consulté, me rappelle simplement que *Varces* est un petit village situé aux environs de Grenoble (à 12 kil.).

CHAPITRE XXV

STENDHALIANA

I. *Henri Beyle et Jean-Jacques Rousseau.*

« *J.-J. Rousseau, qui sentait bien qu'il voulait* tromper, *demi-charlatan, demi-dupe, devait donner toute son attention au* style.

Dominique[1], *bien inférieur à J.-J. ,et d'ailleurs honnête homme, donne toute son attention au fond des choses.* »

(Note de Stendhal sur une feuille d'album à dessin. Cette note se trouvait sur la première page de la composition ayant pour titre *Le Chasseur vert. (Aut. LVI de la collection C. S.)*

II. *Stendhal et l'Impôt sur le revenu.*

« 1820. — Une brochure de 12 pages, numérotées 1 à 24, en anglais, intitulée : *A Peep on the Peers* (Un coup d'œil sur les Pairs). Nomenclature alphabétique des pairs d'Angleterre, avec leurs titres,

1. Beyle lui-même.

emplois, fonctions et revenus y attachés. Tableau dressé pour l'établissement de l'impôt sur le revenu. *(Income tax.)*. Stendhal, étudiant les institutions anglaises et jamais dupe, commente ces déclarations qui lui paraissent mensongères. Relevé de ses annotations :

1° A la première page au bas et de sa main : « Quelques inexactitudes, car chaque famille cache ses recettes. Ceci est beaucoup au-dessous du vrai pour les bénéfices ecclésiastiques. »

2° A la dernière page, 24. I. En tête de la page : « A M. Beyle. » II. Au bas de la page : « L'archevêque d'York, au lieu de 23.000 livres, en a 35.000. La famille Westmoreland a 51.000 livres. (La livre sterling = 25 francs). III. En marge et en travers : « Il a exagéré en moins ce que prend l'Eglise. »

III. *Pensée inédite de Stendhal.*

« Une des nombreuses notes que Stendhal avait jetées de tous côtés pour l'Histoire de sa vie : *La vie de Henri Brulard* laissée à Grenoble... La pensée, au reste, est on ne peut plus juste et on pourrait presque la croire écrite de nos jours...

6 mai 1889. Centenaire de la Révolution. » (A. Cordier.)

Pensées for the life.

In J[anvi]er 1818.

« *La faiblesse et le gribouillage dans les affaires nous déplaisent si fort que nous en venons à admirer la force et le Gouvernement de fer même employé contre nos libertés.* »

D[omini]que.

« C'est le résultat du judicieux discours de M. de Villèle dans les *Débats* du 20 ou 22 janvier 1818. »

Constatons, une fois de plus, que Stendhal est toujours actuel.

IV. *Stendhal et « La Comédie humaine ».*

21 septembre 1907.

Dans la publication de documents intéressants sur Henri Beyle et son œuvre, nous suivons, autant que possible, l'ordre chronologique que nous avons adopté pour *L'Histoire des Œuvres de Stendhal*, en nous attachant à ne citer que de l'inédit ou du... peu connu. C'est ainsi qu'à propos de *La Chartreuse de Parme*, nous avions publié deux fragments de Balzac antérieurs à sa grande étude.

Cette citation nous a valu une intéressante lettre d'un de nos lecteurs anglais, littérateur distingué, pour qui Balzac et Stendhal n'ont pas de secrets.

M. Arthur Symons, croyant à un oubli de notre part, nous envoie la copie des passages de *La Comédie humaine* où il est question de Stendhal, ce dont nous le remercions beaucoup.

Nous connaissions ces passages, que nous nous proposions de citer en temps et lieu ; mais, pour être agréable à notre correspondant, nous... devançons l'appel ; nos lecteurs n'y perdront pas :

« Un homme d'esprit, Stendhal, a eu la bizarre idée de nommer *cristallisation* le travail que la pensée de la marquise fit avant, pendant et après cette soirée... »

Etude de femme (1830). Tome I, p. 401.

« Un des hommes les plus spirituels et les plus profonds de cette époque, Stendhal, a très bien caractérisé l'*improper* en disant qu'il est tel lord de la Grande-Bretagne qui, seul, n'ose pas se croiser les jambes devant son feu de peur d'être *improper.* »

La Maison Nucingen (1837). Tome XI, p. 15.

« Tel est sans doute le véritable amour ; il comprend toutes les manières d'aimer, amour de cœur, amour de tête, amour passion, amour caprice, amour goût, selon les définitions de Beyle. »

La Muse du Département (s. d.). Tome VI, p. 491.

M. Symons nous pardonnera de lui signaler un léger oubli de sa part. A cette même page 491, avant la citation ci-dessus, Balzac a écrit : « Après ces quatre années d'intimité, l'amour de cette femme avait fini par réunir toutes les nuances décou-

vertes par notre esprit d'analyse et que la société moderne a créées ; un des hommes les plus remarquables de ce temps, dont la perte récente afflige encore les lettres, Beyle (Stendhal) les a parfaitement caractérisées. »

Il eût été dommage de passer sous silence ce dernier éloge et les regrets qui l'accompagnent.

Nos citations sont empruntées à l'édition Furne, 1843, où le pseudonyme d'Henri Beyle est légèrement altéré.

*
* *

A ce propos nous avions reçu la lettre suivante :

Paris, 13 août 1907.

« Monsieur,

« Vous relevez avec raison une omission de M. Symons dans la liste des passages de la *Comédie humaine* où il est question de Stendhal.

« Permettez à un de vos lecteurs, également épris de Stendhal et de Balzac, de signaler un autre oubli de M. Symons. Dans une des deux *Etudes philosophiques* que Balzac a consacrées à la musique, *Massimilla Doni* (1839), qui contient une analyse si pénétrante du *Moïse* de Rossini, l'auteur de la *Comédie humaine* s'exprime ainsi :

« ... La causerie est souveraine absolue dans cet

« espace (une loge de théâtre), qu'un des écrivains « les plus ingénieux de ce temps, et l'un de ceux « qui ont le mieux observé l'Italie, Stendhal, a « nommé un petit salon dont la fenêtre donne sur « un parterre. »

(Edition du Centenaire, la seule que j'aie sous la main en ce moment. Volume contenant *L'Enfant maudit*, *Gambara* et *Massimilla Doni*, page 218.)

« Ce passage est une nouvelle preuve de la haute estime en laquelle Balzac tenait Henry Beyle.

« Croyez, Monsieur, à mes sentiments les plus distingués.

Daniel MULLER. »

L'œuvre considérable de Balzac renferme, sans doute, d'autres passages qui ont échappé à M. Symons et à nous-même — aussi nous ne considérons pas, comme définitifs et complets, les extraits que nous avons publiés et nous continuerons d'enregistrer les découvertes qui nous seront transmises à cet égard.

V. *Nietzsche et Stendhal.*

Nos lecteurs n'ont pas oublié la remarquable appréciation de Nietzsche qui figure dans l'ouvrage intitulé : *Par delà le Bien et le Mal.* Voici un nouveau paragraphe extrait d'*Ecce Homo*, dont la publica-

tion dans le *Mercure de France* a excité un si grand intérêt.

« Stendhal est un des plus beaux hasards de ma vie, car tout ce qui fait époque chez moi m'a été amené par le hasard et nullement par des recommandations. Il est absolument inappréciable à cause de sa psychologie qui anticipe, à cause de son art de saisir les faits, un art qui rappelle celui du plus grand des réalistes *(ex ungue Napoleonem)*, — enfin, et ce n'est pas là sa moindre qualité, comme *honnête* athée — une espèce rare en France et que l'on a de la peine à découvrir — honneur soit rendu à Prosper Mérimée !... Peut-être suis-je même jaloux de Stendhal ? Il m'a enlevé l'une des meilleures plaisanteries d'athée que j'aurais pu faire : « La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas... » Moi-même j'ai dit quelque part : « Quelle fut jusqu'à présent la plus grande objection contre l'existence ? DIEU. »

Plus loin, Nietzsche ajoute : « Quand, à l'occasion je vante Stendhal comme un psychologue, il m'est arrivé que des professeurs d'université allemande me demandent d'épeler son nom... »

On pourrait rapprocher de cette réflexion la réponse qui fut faite à M. Cheramy, sollicitant une souscription, pour le monument de Stendhal, dans certains milieux mondains : « Quelle singulière idée vous avez de vouloir qu'on élève une statue dans Paris, *à un Allemand* ! »

Cf. Michel Aubé. — Nietzsche et la France. — *Le Figaro*, 26 août 1909.

VI. *Stendhal et la Girafe.*

Le copieux *Erratum* de la *Correspondance de Stendhal*, dressé à la loupe par Casimir Stryienski, dans la *Revue critique* du 4 mars 1909, renferme, à son tour, une erreur qui mérite une petite rectification ; car cette dernière précise la rencontre d'Henri Beyle avec un personnage qui eut son heure de célébrité, sous Charles X.

P. 176, Stryienski écrit : « II, 462, on lit : *Mlle Sophie, sa sœur, sa mère, nous sommes allés... au devant de la Girafe.* — Mais qui est cette girafe ? C'est Victor Jacquemont : une petite note eût été nécessaire à cet endroit. »

La lettre de Stendhal est datée du 2 juillet 1827, et il annonce qu'il a fait cette promenade en bateau, le 30 juin. Or, le 28 *juin* 1827, Jacquemont était à New-York, d'où il écrivait à son frère une lettre qui figure dans sa *Correspondance Inédite* (Lévy, 1877, tome I, p. 144) et il y était encore le 10 juillet ; il ne pouvait donc pas se trouver à Villeneuve-Saint-Georges le 30 juin.

C'est bien au devant d'une vraie girafe que Beyle allait en compagnie de Mme Cuvier et de ses

filles. En effet, si nous en croyons un contemporain, Louvet, « c'est *en* 1827 que parut pour la première fois une girafe vivante en France. Elle était envoyée au roi par le pacha d'Egypte, *et fut remise au Jardin des Plantes.* On se souvient encore du succès phénoménal qu'elle y obtint. Jamais la ménagerie n'avait reçu tant de visiteurs ; pendant des mois, la girafe fut l'objet de toutes les conversations, on ne parlait que d'elle sur la scène, on la chanta sur les orgues de barbarie et la mode donna son nom à une foule de créations fantasques. »

Egaré par la manie de Beyle et par la taille de Victor Jacquemont (cinq pieds dix pouces, au dire de Mérimée), Stryienski a vu un sobriquet où il y avait simplement le nom d'un mammifère dont l'arrivée en France excita la curiosité de tout le monde — y compris Stendhal.

VII. *Stendhal... cuisinier*

On sait que dans les *Privilèges du* 10 *avril* 1840 [1] Henri Beyle a exprimé ses desiderata, rédigés sur le modèle du Code civil, en 23 articles très curieux. Voici les souhaits gastronomiques énoncés à l'article 16 :

1. *Revue Indépendante.* Janvier-février 1889.

« En tout lieu, le privilégié après avoir dit : *Je prie pour ma nourriture*, trouvera : deux livres de pain, un bifteck cuit à point, un gigot *idem*, un plat d'épinards *idem*, une bouteille de Saint-Julien, une carafe d'eau, un fruit et une glace, et une demi-tasse de café. Cette prière sera exaucée deux fois dans les vingt-quatre heures. »

Ce menu simple et copieux révèle une conscience tranquille et un robuste appétit. Ah ! dame, nous sommes loin du morceau de suif que Beyle avait acheté vingt francs, dans la retraite de Russie, — déjeuner succulent dont il se souvenait plus tard avec délices. C'était un menu de guerre : l'autre est un menu de prospérité, que les organisateurs du banquet des *Rougistes* pourraient adopter en mémoire de Stendhal. Et pour satisfaire tous les goûts, en restant dans la tradition, on ajouterait, au besoin, un plat de légumes, dont M. Henri Second nous a donné la recette sous le titre :

Pommes de terre à la Stendhal[1].

Faites frire avec de l'ail
Que Raspail
Non sans raison recommande
Pommes que nous couperons
En grands ronds
Minces comme une limande.
Ayez un plat à côté,
Bien frotté
D'une gousse toute crue

1. Moutiers-Tarentaise. Ducloz, 1904.

De cet ail déjà nommé,
Renommé
Pour son odeur peu congrue.

Ajoutez des jaunes d'œufs
Trois ou deux
Suivant que votre friture
A quelques-uns ou beaucoup
Tenant coup
Doit servir de nourriture.

Poivrez et salez assez
Puis versez
Un bon filet de vinaigre,
Et remuez en battant
Tant et tant,
Bref travaillez comme un nègre,

En mêlant à ces apprêts
Beurre frais,
Et deux ou trois cuillerées
D'excellent jus de rôti
Bien loti
De belles couleurs ambrées

Rattendrissez là dedans
Pour vos dents
Vos frites bien croustillantes,
Onctueuses d'avoir bu
Tout leur dû
Sans cesser d'être brillantes.

Surtout, le plat couvrez bien,
Pour que rien
Du parfum ne s'évapore ;
Servez chaud. Je vous promets
Que ce mets
On en redemande encore.

VIII. *Stendhal en rabat* !

Ephémérides biographiques illustrées.

Edition Hachette.
1901
Août
9
Vendredi

Le portrait représente le *philosophe Bayle* (1647-1706) et au-dessous, en cinq lignes, la biographie de Stendhal ! exacte, sauf le prénom de Marius, au lieu de Marie.

Réédition en 1902, le mardi 28 octobre ! ! « On se demande par quels ânes sont faites ces éphémérides ! » ajoute mon ami Paul Guillemin, qui me transmet cette pièce curieuse de sa collection, se rattachant à l'imagerie populaire. Cette erreur est fréquente. Lors de l'inauguration, à Pamiers, du monument élevé à la mémoire de Pierre Bayle (5 septembre 1905) un journal quotidien de Paris écrivait : « Il y a Bayle et Beyle. Il y a Pierre Bayle, le philosophe, auteur d'un dictionnaire critique paru en 1697, et puis il y a Henri Beyle le romancier français, plus connu sous son pseudonyme de Stendhal qui mourut en 1842, et dont les œuvres sont encore populaires parmi les lettrés.

« Gageons que dans la foule qui assistait à l'inau-

guration d'hier, plus d'une personne les aura confondus tous les deux, sans parler de ceux qui ignorent l'un et l'autre. » Mais cela n'excuse pas les éditeurs.

IX. *Stendhal en papillotte.*

Papillotte enveloppant un bonbon du chocolatier Pihan, avec cette devise : « Il y a une chose dont on ne loue jamais les morts et qui est cependant la cause de toutes les louanges qu'on leur donne : C'est qu'ils sont morts. »

Un bon point au chocolatier.

(Collection Guillemin.)

X. *Romantisme.*

« Vers les premières années de notre siècle, cinq hommes gravirent la colline de Fiésole. Ils s'appelaient Gœthe, Chateaubriand, Shelley, *Stendhal*, Byron. « Où il y a de la beauté, dit Gœthe, il y a de la joie. » — « Où il y a de la beauté, dit Shelley, il y a de la liberté. » — « Où il y a de la beauté, dit Chateaubriand, il y a de l'émotion. » — « *Où il y a de la beauté*, dit Stendhal, *il a y de la passion.* » — « Où il y a de la beauté, dit Byron, il y a de la tristesse. »

« De sa base à son faîte, la colline tressaillit ; elle renaissait à la vie. Les inquiets de l'Europe roman-

tique, les isolés, les poètes, montèrent après les cinq grands hommes ; puis, chaque jour, plus nombreux, les voyageurs, pèlerins d'un culte inconnu. »

(Daniel Halévy. — *Vénétie et Toscane.* 1898.)

XI. *Boutade.*

« Je lui contais hier, je ne sais à propos de quoi, l'admirable histoire de Stendhal qui, pendant la retraite de Russie, n'avait pas manqué un seul jour de se faire la barbe. Mon enthousiasme lui parut extrêmement burlesque. J'insistais, voulant le lui expliquer... Il me coupa la parole par cette phrase extraordinaire et que Stendhal, je pense, eût goûtée : Sans doute, sans doute, je comprends bien, c'est assez curieux, en effet. *Comment diable faisait-il pour se procurer de l'eau chaude ?* » (J. Richepin. *L'Aimé*, 1893, p. 186.)

CHAPITRE XXVI

STENDHAL A L'HOTEL DROUOT

I

Bibliothèque de feu Mr E.-C.-A. Legrand. Vente du 5 au 10 février 1912, salle no 7. Me Félix Albinet, Commissaire-Priseur. MM. A. Durel et de Saint-Jorre, Experts.

(Les ouvrages suivants ont été reliés par Mercier, succr de Cuzin, en demi-reliure, dos et coins de maroquin rouge à long grain, dos orné, filigrane, non rognés].

No 1020. — *L'Abbesse de Castro*, par M. de Stendhal. Paris, Dumont, 1839, in-8o. Edition originale, avec la couverture..... 385 fr.

No 1021. — *Armance*, ou quelques scènes d'un salon de Paris, avec une préface par Charles Monselet. Paris, Giraud, 1853..... 39 fr.

N° 1022. — *La Chartreuse de Parme*, par l'auteur du « Rouge et Noir ». Paris, A. Dupont, 1839, 2 vol. in-8°. Edition originale, avec les couvertures ..... 1.355 fr.

N° 1023. — *Chroniques et Nouvelles*. Paris, Librairie Nouvelle, 1855, in-12. Edition originale in-12, avec la couverture..... 35 fr.

N° 1024. — *De l'Amour*, par l'auteur de l'Histoire de la Peinture en Italie. Paris, P. Mongie l'aîné, 1822, 2 vol. in-12. Edition originale.... 195 fr.

N° 1025. — *Mémoires d'un Touriste*, par l'auteur de « Rouge et Noir ». Paris, A. Dupont, 1838, 2 vol. in-8°, plan. Edition originale, avec les couvertures ..... 340 fr.

N° 1026. — *Promenades dans Rome*, par M. de Stendhal. Paris, Delaunay, 1829, 2 vol. in-8°. Edition originale avec les couvertures.. 376 fr.

N° 1027. — *Le Rouge et le Noir*, chronique du XIXe siècle, par M. de Stendhal. Paris, A. Levavasseur, 1831, 2 vol. in-8°, titres ornés d'une vignette d'Henry Monnier, gravée sur bois par Porret. Edition originale, avec les couvertures illustrées ..... 1.360 fr.

II

Bibliothèque de feu Mr P.-A. Chéramy. Vente salle n° 9, par le ministère de Me Lair-Dubreuil, Commissaire-Priseur, et de Me Baudoin, son confrère, assistés de MM. Edouard Rahir et Lucien Gougy, Libraires.

A. Première Vente

Du vendredi 18 au mardi 22 avril 1913,

N° 613. — *Histoire de la Peinture en Italie*, par M. B. A. A. Paris, Didot, 1817, 2 vol. in-8, demi-toile rouge Bradel, tête rouge, non rog., couvert. cons ..... 205 fr.

Edition originale. — Bel exemplaire.

N° 614. — *Rome, Naples et Florence, en* 1817. Paris, Delaunay, 1817, in-8, demi-toile rouge Bradel, n. rog., couvert. cons..... 206 fr.

Edition originale..

N° 615. — *Racine et Shakspeare*. Paris, Bossange, 1823-1825, 2 part. en 1 vol. in-8, cartonné toile ..... 25 fr.

Edition originale.

N° 615 *bis*. — *Promenades dans Rome*. Paris, Delaunay, 1829, 2 vol. in-8, fig. et cartes sur acier, demi-toile rouge Bradel, coins, tête rouge, n. rog., couvert. cons..... 210 fr.

Bel ex. provenant de la bibliothèque de Sainte-Beuve. — Edition originale.

N° 616. — *Romans et Nouvelles*. — *Nouvelles inédites*. — *Chroniques italiennes*. — *Correspondance inédite*. — *Chroniques et Nouvelles*. — *Mélanges d'art et de littérature*. — *Lamiel*. — *Napoléon*. — *Vie de Henri Brulard*. — *Lettres intimes*. — *Lucien Leuven*. — *Journal* (1801-1814). — *Journal d'Italie*. Paris, 1854-1911, 14 vol. in-12, br., couvert..... 124 fr.

Editions originales ou premières éditions collectives.

N° 617. — *La Chartreuse de Parme*. Paris, Delahays, 1854. — Même ouvrage, édit. de la Librairie nouvelle, 1855. — *Vie de Haydn, de Mozart et de Métastase*. Paris, Lévy, 1854. — *Histoire de la Peinture en Italie*. Paris, Lévy, 1859. — *Mémoires d'un Touriste*. Paris, Lévy, 1854, 6 vol. in-12, br., couvert. — *L'Abbesse de Castro* ; illustrations de P. Charles, grav. par Horrie. Paris, Lemerre, 1894, in-32, fig. sur bois, br., couvert. (Ex. sur papier du Japon.) — Ens. 7 vol..... 48 fr.

N° 618. — *Lucien Leuven*. — *Journal* (1801-1814). — *Vie de Henri Brulard*. — *Souvenirs d'Egotisme*.

Paris, Dentu et Charpentier, 1888-1893, 4 vol. in-12, br., couv. ..... 110 fr.

Editions originales.

N° 619. — *Le Rouge et le Noir*, chronique du XIXe siècle. Paris, Girard, s. d., 4 vol. pet. in-12, br., couvert ..... 15 fr.

Exemplaire sur papier du Japon.

N° 620. — *Correspondance* (1800-1842), publiée par Ad. Paupe et P.-A. Chéramy. Préface de Maurice Barrès. Paris, Bosse, 1908, 3 vol. in-8, port., br., couvert. ..... 11 fr.

N° 621. — *Correspondance* (1800-1842), publiée par Ad. Paupe et P.-A. Cheramy, sur les originaux de diverses collections. Préface de Maurice Barrès. Paris, Bosse, 1908, 3 vol. in-8, port., br., couvert. 30 fr.

L'un des 25 ex. sur *papier du Japon* avec les portraits et les cartons supplémentaires pour le tome III.

N° 622. — *Commentaires sur l'Esprit des Lois de Montesquieu* ; suivi d'*Observations inédites de Condorcet sur le XXIXe livre du même ouvrage*, par Destutt de Tracy. Liège, Desoer, 1817. — *In Morte di Lorenzo Mascheroni*, cantica di V. Monti. Milano, anno IX. — Ens. 2 ouvr. en 1 vol. in-8, demi-rel. ..... 240 fr.

Précieux exemplaire ayant appartenu à Stendhal qui a écrit à l'encre des notes marginales et sur les feuillets de farde ; il y a joint *un cahier de 22 pages manuscrites* de réflexions, pensées, etc.

N° 623. — *Stendhal et ses amis, notes d'un curieux* (par Henri Cordier). Evreux, Hérissey, 1890, in-4, fig. et fac-similé d'autographes, br., couvert. 10 fr.

L'un des 15 exemplaires sur *papier du Japon.*

N° 624. — *Stendhal et ses amis, notes d'un curieux* (par Henri Cordier). Evreux, Hérissey, 1890, in-4, br., couvert. — *Stendhal raconté par ses amis et ses amies* (par A. Cordier). Paris, Laisney, 1893, in-4, br., couvert. — Ens. 2 vol..... 10 fr.

N° 625. — *Stendhal raconté par ses amis et ses amies* (par A. Cordier). Paris, Laisney, 1893, pet. in-4, br. — P. Brun. *Henry Beyle-Stendhal.* Grenoble, Gratier, 1900, in-8, fig., cart. de l'édit. (L'un des 5 ex. sur pap. parcheminé). — H. Martineau. *L'Itinéraire de Stendhal.* Paris, Société des Trente, 1912, pet. in-8, pap. vergé, br. — J. Mélia. *La vie amoureuse de Stendhal.* Paris, 1909, in-12, br. — *L'Art et la Vie de Stendhal* (par Collignon). Paris, Baillière, 1869, in-8, br. — P. Arbelet. *Stendhal a-t-il dédié à Napoléon son Histoire de la Peinture ?* Paris, s. d., br., in-8. — *Chronique stendhalienne* contenant la main de Stendhal. Milan, 1907, in-8, fig., br. — *Stendhal et l'Angleterre*, par D. Gunnell. Paris, Bosse, 1909, in-8, br. — Ens. 8 vol..... 20 fr.

B. Deuxième Vente

Du mercredi 25 au samedi 28 juin 1913.

N° 325. — *Lettres écrites de Vienne en Autriche, sur le célèbre compositeur Haydn*, suivies d'une *Vie de Mozart* et de *Considérations sur Métastase et l'état présent de la Musique en France et en Italie*. Paris, P. Didot, 1814, in-8, demi-rel. veau. (Rel. de l'époque)..... 80 fr.

Edition originale

N° 326. — *Vies de Haydn, de Mozart et de Métastase*. Paris, P. Didot, 1817, in-8, demi-rel. veau. (Rel. de l'époque)..... 100 fr.

Edition originale sous ce titre ; elle est fort rare et M. G. Vicaire n'a pu la décrire. — Exemplaire avec *dédicace autographe à M. David.*

N° 327. — *Rome, Naples et Florence en* 1817. Paris, Delaunay, 1817, in-8, demi-rel. bas. fauve. (Rel. de l'époque)..... 59 fr.

Edition originale.

N° 328. — *Histoire de la Peinture en Italie*, par M. B. A. A. Paris, P. Didot, 1817, 2 vol. in-8, cart..... 51 fr.

Edition originale.

N° 329. — *De l'Amour*, par l'auteur de l'Histoire de la Peinture en Italie, et des Vies de Haydn,

Mozart et Métastase. Paris, Mongie, 1822, 2 tomes en 1 vol. in-12, demi-rel. bas. marb. (Rel. fatiguée) ..... 61 fr.

Edition originale.

N° 330. — *De l'Amour*, par l'auteur de l'Histoire de la Peinture en Italie, et des Vies de Haydn, Mozart et Métastase. Paris, Mongie, 1822, 2 vol. in-12, demi-rel. veau noir, dos plat orné. (Rel. de l'époque)..., ... 100 fr.

Edition originale. — Exemplaire ayant appartenu à *Sainte-Beuve*, avec quelques notes de sa main au crayon et à l'encre.

N° 331. —*De l'Amour*. Paris, de Bohaire, 1833, 2 vol. in-12, demi-rel. veau. (Rel. de l'époque). 35 fr.

Edition originale avec les titres renouvelés.

N° 332. — *Vie de Rossini*, par M. de Stendhal, ornée des portraits de Rossini et de Mozart. Paris, Boulland, 1824, 2 vol. in-8, portr., demi-rel. dos et coins de mar. bleu, dos orné, tête dor., non rog., couvert. cons. ..... 110 fr.

Edition originale.

N° 333. — *Promenades dans Rome*. Paris, Delaunay, 1829, 2 vol. in-8, fig. et plan, d.-rel. dos et coins de veau r., dos orné, tr. marbr. (Schwartz). 67 fr.

Edition originale. — On a réuni à la fin du tome Ier : *La Captivité et la Mort de Pie VI*, par le général de Merck. Paris, Leclère, 1814, in-8, portrait de l'auteur gravé au burin.

N° 334. — *L'Abbesse de Castro.* Paris, Dumont, 1839, in-8, d.-rel. dos et coins de mar. rouge, dos orné, non rogné, couvert. cons. (Champs). 230 fr.

Edition originale.

N° 335. — *La Chartreuse de Parme*, par l'auteur de Rouge et Noir. Paris, Dupont, 1839, 2 vol. in-8, br., couvert..... 1.035 fr.

Edition originale.

N° 336. — *La Chartreuse de Parme*, par l'auteur de Rouge et Noir. Paris, Dupont, 1839, 2 vol. in-8, demi-toile Bradel, coins..... 130 fr.

Edition originale.

N° 337. — *La Chartreuse de Parme.* Réimpression textuelle de l'édition originale, illustrée de 32 eaux-fortes par V. Foulquier. Préface de Francisque Sarcey. Paris, Conquet, 1883, 2 vol. in-8, fig., br., couvert.

Un des 75 exemplaires sur grand papier du Japon.

N° 338. — *Le Rouge et le Noir.* Réimpression textuelle de l'édition originale, illustrée de 80 eaux-fortes par H. Dubouchet. Préface de Léon Chapron. Paris, Conquet, 1884, 3 vol. in-8, fig., br., couvert. — Ensemble les n°s 937 et 338. 405 fr.

Un des 75 exemplaires sur grand papier du Japon.

N° 339. — *La Chartreuse de Parme. — Promenades dans Rome. — De l'Amour. — Vies de Haydn, de*

Mozart et de Métastase. — Histoire de la Peinture en Italie. — Racine et Shakespeare. — Le Rouge et le Noir. — Vie de Rossini. Paris, Lévy, 1853-1854, 9 vol. in-12, d.-rel. maroq. bleu, coins, tête dor., n. rog., couvert. cons. (Champs). 210 fr.

Très bel exemplaire en *papier vélin fort.*

N° 484. — *Racine et Shakspeare.* Paris, Bossange, 1823-1825, 2 part. en 1 vol. in-8, demi-rel. veau fauve, coins, filets, dos orné, tr. marb. (Rel. de l'époque)..... 122 fr.

Edition originale. — Exemplaire dans lequel on a intercalé *une Lettre autographe de Stendhal* et *deux pages autographes de Victor Jacquemont*; on y a réuni : *D'un Nouveau Complot contre les Industriels*, par M. de Stendhal. Paris, Sautelet, 1825 *(Edition originale). — Epître à M. de Châteaubriand. — Les Classiques vengés* (par H. de Latouche). Paris, 1824-1825. — *Sur la poésie romantique*, par A. Le Prévost. Rouen, 1825.

N° 485. — *Rome, Naples et Florence.* Troisième édition. Paris, Delaunay, 1826, 2 vol. in-8, cart. toile Bradel, tête dor., non rogné. — *Le Rouge et le Noir,* chronique du XIXe siècle. Deuxième édition. Paris, Levasseur, 1831, 6 tomes en 2 vol. in-12, demi-rel. veau vert, dos orné, tr. marb. — *Mémoires d'un Touriste,* par l'auteur de Rouge et Noir. Deuxième édition. Paris, Dupont, 1838, 2 vol. in-8, demi-rel. veau rose, dos orné. (Rel. de l'époque). — *D'un Nouveau Complot contre les*

industriels. Paris, Sautelet, 1825, in-8 de 24 pages, dérelié (Edit. originale). — Ens. 7 vol. 80 fr.

N° 486. — *Romans et Nouvelles. — Rome, Naples et Florence. — Chroniques italiennes. — Histoire de la Peinture en Italie. — Le Rouge et le Noir. — La Chartreuse de Parme. — Vies de Haydn, de Mozart, de Métastase. — Mémoires d'un Touriste. — Promenades dans Rome, — Racine et Shakspeare — Correspondance inédite, précédée d'une introduction par Prosper Mérimée. — Vie de Rossini. — De l'Amour*. Paris, 1846-1860, 16 vol. in-12, port., demi-rel. chag. vert, dos orné... 54 fr.

N° 487. — *La Chartreuse de Parme*, suivie d'une *Etude littéraire sur Beyle*, par M. de Balzac. Paris, Hetzel, 1846, in-12, br., couvert. — *De l'Amour*, avec une Etude sur Stendhal, par M. Limayrac. Paris, Didier, 1853, in-12, br., couvert. — *Armance, ou quelques scènes d'un salon de Paris*, avec une préface de Ch. Monselet. Paris, Giraud, 1853, in-12, br., couvert. — *L'Abbesse de Castro*. Paris, Didier, 1853, in-18, br., couvert. — *Racine et Shakespeare*. Paris, Lévy, 1854, in-12, br., couvert. — *Mina de Wangel*; *Francescoa Ripa*, illustrations par G. Roux. Paris, G. de Gonet, s. d., in-18, fig., br., couvert. — *Vie de Rossini*. Paris, Lévy, 1864, in-12, br., couvert. — *Vie de Henry Brulard*. — *Lettres intimes*. Paris, Fasquelle et Lévy, 1892-1900, 2 vol. in-12, demi-rel. chag. rouge, coins,

filets, tête dor., n. rog., couvert. cons. (Editions originales). — *Le Rouge et le Noir*. Tomes I et II. Paris, Crès, 1912, 2 vol. pet. in-8, pap. vergé, br. — Ens. 11 vol..... 76 fr.

N° 488. — *Journal* (1801-1814), publié par Casimir Stryienski et François de Nion. Paris, Charpentier, 1888, in-12, demi-rel. dos et coins de mar. vert à grain long, dos orné, tête dor., non rogné, couvert. cons. (Pouillet). — *Napoléon*. — *De l'Italie*. — *Voyage à Brunswick*. — *De l'Angleterre*. — *Les Pensées*. — *Commentaires sur Molière*. Notes et introduction par Jean de Mitty. Paris, Revue Blanche, 1898, in-12, br., couvert. — *Stendhal. Pages choisies*. Paris, Mercure de France, 1908, in-12, br., couvert. — Ens. 3 volumes. 46 fr.

Editions originales. — Exemplaire sur papier de Hollande.

N° 489. — *Journal de Stendhal* (1801-1814), publié par Casimir Stryienski et François de Nion. Paris, Charpentier, 1888, in-12, br., couvert. — *Lamiel, roman inédit*, publié par Casimir Stryienski. Paris, Quantin, 1889, in-12, br., couvert. — *Souvenirs d'Egotisme* ; *Autobiographie et Lettres inédites*, publiées par Casimir Stryienski. Paris, Charpenties, 1892, in-12, br., couvert. — Ens. 3 vol. 150 fr.

Editions originales. — Exemplaire sur papier de Hollande

N° 490. — *Lucien Leuwen*. — *Journal* (1801-1814).

— *Lamiel, roman inédit.* — *Vie de Henri Brulard.* — *Lettres intimes.* — *Souvenirs d'Egotisme* ; *Autobiographie et Lettres inédites.* — *Nouvelles inédites.* Paris, 1888-1902, 7 vol. in-12, br., couvert..... 102 fr.

Editions originales.

N° 491. — *Napoléon.* Notes et introduction, par Jean de Mitty. — *Lettres intimes.* — *Vie de Henri Brulard.* — *Souvenirs d'Egotisme* ; *Autobiographie et Lettres inédites.* — *Lamiel, roman inédit.* — *Lucien Leuwen.* — *Journal* (1801-1814). Paris, 1888-1898, 7 vol. in-12, demi-rel. dos et coins de chag. rouge, tête dor. ou rouge, non rog., couvert. cons..... 60 fr.

Editions originales.

N° 492. — Réunion de 20 volumes et brochures de différents formats : romans de Stendhal, études sur sa vie et ses œuvres, par J. Mélia, A. Lumbroso, A. Paupe, P. Brun, Collignon, A. de Bougy, E. Roux, P. Guillemin et H. Cordier.... 45 fr.

N° 493. — Réunion de 22 volumes et brochures de différents formats, reliés ou brochés : œuvres de Stendhal, études sur sa vie et ses œuvres, par H. Cordier, A Paupe, C. Stryienski, H. Rebell, A. Lumbroso, P. Brun, E. Rod, Collignon, L. Farges, E. Roux, A. Chuquet, P. Arbelet ..... 50 fr.

APPENDICE

BILLET DE MORT D'HENRI BEYLE

M

« Vous êtes prié d'assister aux Convoi, Service et Enterrement de Monsieur Henry-Marie BEYLE, Chevalier de la Légion d'Honneur, Consul de France à Civita Vecchia (États Romains), décédé à Paris, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 78, le 20 de ce mois, qui se feront en l'église de l'Assomption, le Jeudi 24 Mars 1842, à midi précis.

On se réunira rue Neuve-des-Petits-Champs, 78.

De Profundis.

De la part de Madame veuve Périer-Lagrange, de Monsieur et Madame Mallein et leurs enfants, ses sœurs, beau-frère et nièces. »

PETIT INDEX DES NOMS PROPRES

(Littérateurs, Artistes, Critiques, Libraires, etc.)

CITÉS DANS LE VOLUME

Adrien, 76.
Agrati, 82.
Alexandre, 39.
Arbelet (Paul), 5, 180.
Arétin, 50.
Aubé (Michel), 196.
Aubertin, 26.
Aubineau, 157.
Auger, 33, 43, 44.

Balzac, 8, 55, 64, 65, 66, 102, 117-119, 134, 154, 162, 164, 191-194.
Barbey d'Aurevilly, 66, 93, 150, 151-157, 165.
Barral (Louis de), 17, 34, 36, 37, 95, 97.
Barrès (Maurice), 66.
Basset, 136.
Bayle, 200.
Béchet, 99.
Bélugou (Léon), 145, 146, 148, 149, 180.
Béranger, 49, 51, 113-116.
Berlioz, 169.
Berr (Emile), 39.
Berret (Paul), 51.
Berthet (Antoine), 65.
Berthollot, 109.
Bertrand (Maréchal), 108.
Bignon, 100.
Blaizot, 75.
Blanchard de Farges, 1. 3, 20, 28, 79.
Boissard (Maurice), 183.
Bombet, 25, 172.
Bonisson (Justin), 67.
Bonstetten (de), 81.
Borghèse, 22.
Bougy (A. de), 65.
Brivais, 174.
Brunetière, 66.
Bucci (Donato), 78.
Bury (R. de), 58, 79, 184.
Byron (lord), 201.

Cabanis, 177.
Cadet de Gassicourt, 96, 97.
Carnot (Lazare), 108.
Carpani, 172.
Carrère, 79.
Casanova, 173, 174.
Castelbajac, 57.

Cerny (Mlle), 52-54.
Chamfort, 74, 149.
Champion, VIII, 122, 172.
Chanson, 2, 3, 4, 11, 13, 14, 95.
Chapron (Léon), 53, 147.
Charavay (Noël), 47, 73.
Chateaubriand, 57, 58, 78, 201.
Chéramy, 71, 73, 91, 92, 195, 205.
Chuquet (Arthur), 5, 188.
Cimarosa, 19.
Claudien, 74.
Clermont-Tonnerre (de), 90.
Coffe, 184.
Colburn, 19.
Collignon (Albert), 144-149.
Colomb (Romain), 59, 70, 80, 83, 112, 113-117, 119, 143, 144.
Commode, 76.
Condillac, 177.
Constant (Benjamin), 74, 99, 100.
Coppée (François), 93.
Cordier (Auguste), 59, 62, 63, 70, 80, 86, 101, 117, 118, 139, 190.
Cordier (Henri), VIII.
Corneille, 103.
Coste (Mme J.), 73, 74.
Crozet (Louis), 2, 6, 11, 25, 59, 60, 114, 115, 126, 143.
Cuvier (Mme), 197.
Daru (le comte), 76, 98.
Daudet (Ernest), 56, 57, 58.
Daunou, 187.
David, 112, 113.
Delacroix, 110, 111.
Delaunay, 4, 11, 13, 14, 18, 19.
Desbordes-Valmore (Mme), 178.
Dessurne, 15, 17, 32, 94, 97, 98.
Destutt de Tracy, 177.
Didot (Pierre), 2, 4, 6, 11, 12, 14, 33, 95, 96, 172.
Diederichs, 64.
Dinaux (de), 135.
Dorbon, 68.
Draga (la reine), 40.
Duclos, 81.
Dupont, 68.
Dupuytren, 159.
Durauty, 154.
Dutacq, 173.

Edmond (Paul), 173.
Egron, 4, 18, 30-32, 35-37, 84.
Enfantin (le Père), 50.
Etex, 111.
Eugène (le prince), 22.

Falcon, 2, 3.
Faure (F.), 120, 124-127, 133.
Feltre (duc de), 57.
Ferdinand, 22.
Fiévée, 89.
Fiori (di), 187.
Florian, 74.

Flory, 34.
Fourier, 50.
Foy (général), 108, 110, 187.
Fualdès, 3, 97.
Furne, 193.
Fuzier, 8.

Galtier, 64.
Gay-Lussac, 109.
Géricault, 110, 112.
Gill (André), 184.
Gœthe, 90, 201.
Gottsched, 81.
Gourmont (J. de), 184.
Gourmont (R. de), 6, 7, 18, 44, 182.
Gouvion-Saint-Cyr, 57.
Gros, 112.
Guidi, 81.
Guillemin (Paul), 49, 147, 180, 181, 201.
Guillon, 16.
Guizot, 100, 160, 162, 163.
Gunnell (Doris), 75, 181.

Hachette, 164, 200.
Halévy (Daniel), 202.
Hélie, 121, 133.
Helvétius, 92, 96, 176, 177.
Henriot (Emile), 169.
Heyse (Paul), 135.
Hugo (Victor), 164, 171.

Ingres, 93.
Irving, 75.

Jacquemont (Victor), 102, 106, 110, 175, 196, 197.
Jalley, 74.
Janin (Jules), 177, 178.
Jay, 22.
Jombert, 3, 11, 14, 33, 34, 36, 37, 94-100.
Judic (Mme), 184.

Kagnole, 28.
Kératry (de), 100.
Kolb (Jean), 150.

Labaume, 32, 36.
Lacretelle, 33, 99.
Lacroix (Paul), 83, 173.
Lafayette, 74, 175.
Lamartine, 101, 102.
Lambert, 36, 37.
Lamberti, 105.
Lamennais, 153.
Lapauze (Henri), 93.
Lasserre (Pierre), vii.
Latouche (Henri de), 178.
Lavallée, 27.
Léautaud (Paul), vii, 26, 183, 184.
Leclerc, 71.
Leckis, 95.
Legrand, 203.
Lemasle, 75.
Lesage, 21.
Levavasseur, 172, 177.
Lingay, 2, 3, 5, 11, 22, 24, 25, 27, 68.
Louis XVI, 74.
Louvet, 197.
Lovenjoul (de), 116.
Lucain, 103.
Lullin de Chateauvieux, 82.
Luzerne (cardinal de la), 57.

Machiavel, 65, 158.
Madier de Montjau, 99.
Mallein, 000.
Manson (Mme), 97.
Mareste (Louis de), 2, 3, 9, 10, 12, 14, 16, 21-24, 30, 32, 33, 35, 37, 38, 92, 94-99, 174.
Margueritte (les frères), 54.
Maystre (pasteur), 71.
Mélia (Jean), 181.
Mérimée (Prosper), 45, 46, 59, 60, 66, 112, 144, 154-156, 174, 195.
Mérimée-Musset, 73.
Métilde, 26, 27, 28, 91.
Mettray, 23.
Meyer, 81.
Michel-Ange, 3, 111.
Mirabeau, 74.
Mirecourt (Eugène de), 67.
Mitty (Jean de), 40, 136, 137, 180.
Modène (duc de), 22.
Modigliani, 79.
Molé (le comte), 187.
Molière, 103, 143, 150.
Mongie, 11, 13.
Monin (Henri), 151.
Monnier (Henry), 203.
Monselet, 203.
Montesquieu, 177.
Moratin, 103.
Morellet, 3.
Murat, 22.
Muller (Daniel), VII, 28, 194.
Musset, 174.

Nadaud, 67.
Napoléon, 51, 56, 74, 76, 84, 155, 156, 195.
Néron, 76.
Nibby, 85.
Nietzsche, 194-196.

Oppeln-Bronikowski (F. de), 63.
O'Reilly (Mme), 73.

Paisiello, 105.
Parisot, 187.
Pasta (Mme), 175.
Pélicier, 18.
Pellico (Silvio), 105.
Pergolèse, 19.
Périer-Lagrange (Mme), 14.
Pietagrua (Mme), 142.
Pihan, 201.
Pihan-Delaforest, 19.
Polidori, 17.
Poussin (Le), 112.
Pradt (abbé de), 99.
Primoli (le comte), 64, 79.
Prudhon, 27.

Quélen (de), 187.
Quérard, 173.
Questienne (Annette), 36, 37.

Raspail, 198.
Rebell (H.), 66.
Regnard, 21.
Renan, 153.
Renouard, 4, 11, 13.
Richepin (Jean), 147, 202.
Robert (Joseph), 122, 132, 124, 128-131, 133.

Romagnosi, 105.
Rops (Félicien), 185.
Rossini, 91.
Rousseau (J.-J.), 92, 95, 97, 189.
Ruffin, 74.
Rulhière, 149.

Saint-Simon, 50, 110.
Saint-Simon (duc de), 78, 79.
Sainte-Beuve, 47, 145, 162, 171.
Salvaing (de), 121, 122, 128, 132.
Say, 187.
Schiasetti (Mlle), 174.
Schiller, 90, 103.
Schmit, 16, 32, 36, 37, 94.
Schurig, 64, 141.
Scott (Walter), 100.
Second (Henri), 198.
Semoi, 110.
Sénèque, 74.
Sévigné (Mme de), 159.
Shelley, 201.
Sherlock, 81.
Sorel (Albert), 66, 167.
Stritch, 89.
Stryienski (Casimir), 43, 73, 75, 80, 101, 139, 167, 180, 196, 197.
Suarès (André), viii.
Suckau (de), 160.
Sue (Eugène), 65.
Sutton Sharpe, 175, 186.
Symons (Arthur), 192, 193.

Taine, 66, 153, 160-166, 176.
Talma, 187.

Uzanne (Octave), 174.

Vasi (Mario), 82.
Vauvenargues, 75.
Vergès, 153.
Veuillot, 157.
Vicaire (Georges), 18.
Victor-Emmanuel, 22.
Vigano, 91, 105.
Villèle (de), 74, 191.
Villemain, 7, 33.
Vinci (Léonard de), 177.
Virgile, 103.
Visconti (Ermès), 105.
Voltaire, 76, 92, 95, 97, 160, 163.

Warding, 15.
Weiss (J.-J.), 164.
Wellington, 57.

TABLE

Préface VII

Chapitre Premier. — Vie de Haydn, Mozart et Métastase. Histoire de la Peinture en Italie.. 1

I. Stendhal et ses livres (Documents inédits) 1

II. Stendhal et ses éditeurs (Documents inédits) 6

Chapitre II. — Rome, Naples et Florence..... 18

I. La préface de l'édition originale..... 18

II. Critiques amicales..... 20

III. Ventes et Comptes..... 30

Chapitre III. — « De l'Amour » à la Cour de Serbie.. 39

Chapitre IV. — Racine et Shakespeare..... 43

Le titre et l'épigraphe..... 43

Chapitre V. — Armance et Prosper Mérimée..... 45

Chapitre VI. — Sainte-Beuve et les Promenades dans Rome..... 47

Chapitre VII. — Le Rouge et le Noir..... 49

I. Une chanson de Béranger..... 49

II. Le Code Napoléon..... 51

III. Stendhal et Marivaux..... 52

IV. La note secrète..... 55

Chapitre VIII. — Mémoires d'un Touriste (Genèse et critique) 59

Chapitre IX. — La Chartreuse de Parme 62

I. Genèse inédite 62

II. Critiques 64

III. Curieux exemplaire 68

Chapitre X. — Mina de Wanghel (Notes inédites de Stendhal sur son manuscrit) 69

Chapitre XI. — Les manuscrits de Stendhal à Paris. 71

Chapitre XII. — La bibliothèque de Stendhal (Documents inédits) 77

I. En France 77

II. En Italie 91

Chapitre XIII. — Stendhal et ses contemporains .. 101

Lettres inédites 101

Chapitre XIV. — Les finances d'Henri Beyle 120

Chapitre XV. — Henri Beyle au théâtre 134

Chapitre XVI. — Qu'est-ce que le Rire ? 138

Chapitre XVII. — Un vétéran du beylisme, M. Albert Collignon 144

Chapitre XVIII. — Beyle et Barbey d'Aurevilly .. 150

Chapitre XIX. — Taine et Stendhal 160

Chapitre XX. — Stendhal et l'Histoire 167

Chapitre XXI. — Le Romantisme de Stendhal 169

Chapitre XXII. — Petits problèmes stendhaliens .. 172

I. Stendhal plagiaire de Carpani 172

II. Casanova de Seingalt et Stendhal 173

III. Stendhal et Victor Jacquemont..... 174
IV. La science de Stendhal..... 176
V. Stendhal et Jules Janin..... 177

Chapitre XXIII. — Le Stendhal Club et son annexe. 180

Chapitre XXIV. — Une énigme stendhalienne..... 186

Chapitre XXV. — Stendhaliana..... 189
I. Henri Beyle et Jean-Jacques Rousseau. 189
II. Stendhal et l'impôt sur le revenu.... 189
III. Pensée inédite de Stendhal..... 190
IV. Stendhal et la Comédie Humaine.... 191
V. Nietzsche et Stendhal..... 194
VI. Stendhal et la girafe..... 196
VII. Stendhal cuisinier..... 197
VIII. Stendhal en rabat..... 200
IX. Stendhal en papillote..... 201
X. Romantisme..... 201
XI. Boutade 202

Chapitre XXVI. — Stendhal à l'Hôtel Drouot..... 203
I. Vente Legrand..... 203
II. Vente Chéramy..... 213

Appendice. — Billet de mort d'Henri Beyle..... 212

Petit index des noms propres..... 213

Abbeville. — Imprimerie F. Paillart.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE H. CHAMPION

ŒUVRES COMPLÈTES DE STENDHAL

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION D'ÉDOUARD CHAMPION

En volumes in-8° écu, avec illustrations documentaires.

Il est tiré dix exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 1 à 10, contenant une double suite des planches hors texte tirées sur velin et sur Japon impérial. — *Epuisé.*

Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 11 à 35, contenant une double suite des planches hors texte tirées sur velin et sur Japon impérial. — *Epuisé.*

Cent exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 36 à 135. — Quelques-uns disponibles, à 20 fr. le volume.

Onze cents exemplaires sur papier velin pur fil des Papeteries de Voiron, numérotés 136 à 1236, à 7 fr 50 le volume. — *Epuisé.*

Environ 4 volumes chaque année.

On souscrit à l'ouvrage complet.

PARU :

VIE DE HENRI BRULARD

PUBLIÉE INTÉGRALEMENT POUR LA PREMIÈRE FOIS D'APRÈS LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE DE GRENOBLE

Par **Henry DEBRAYE**

Ancien élève de l'Ecole des Chartes. — Archiviste de la ville de Grenoble

TOME PREMIER : Avec note de l'éditeur, introduction et 5 planches hors texte, XLVIII-318 pages.

TOME SECOND : Avec annexes, appendices, tables et 5 planches hors texte, 420 pages.

VIES DE HAYDN
DE MOZART ET DE MÉTASTASE

Texte établi et annoté par **Daniel MULLER**

Nouvelle édition avec une Préface de **Romain ROLLAND**

In-8° de LXXVI-466 pages, 2 planches hors texte et 3 fac-similés

BIBLIOGRAPHIE STENDHALIENNE

Par **Henri CORDIER**, Membre de l'Institut

Avec les fac-similés des titres des éditions originales

In-8° de XIV-416 pages, 1 planche hors texte

SOUS PRESSE :

Journal. 5 vol., éd. DEBRAYE. Préface de L. BÉLUGOU.
Lettres de Paris (inédit), éd. Miss Doris GUNNELL et E. HENRIOT.
Rome, Naples, Florence, éd. MULLER. Préface de Charles MAURRAS.
Le Rouge et le Noir, éd. Ed. CHAMPION. Préface de L. BÉLUGOU.

BIBLIOTHÈQUE STENDHALIENNE

Appendice aux *Œuvres complètes*

PAUL ARBELET

LA JEUNESSE DE STENDHAL

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART